Pierre Bonte

Mes Petites France

NOUS SOMMES TOUS DES PROVINCIAUX

fayard

Pierre Bonte

Mes petites France

Fayard

DU MÊME AUTEUR

La France que j'aime (illustrée), Éditions Albin Michel, 2012.

Bonjour la France, tomes I et II, Éditions de Borée, 2012, 2013.

La France que j'aime, Éditions Albin Michel, 2010.

« C'était le bon temps ! », Éditions Albin Michel, 2008.

Je me souviens de la Bourgogne, en collaboration avec Marc Combier, Éditions Ouest-France, 2007.

Le bonheur était dans le pré, Éditions Albin Michel, 2004, Livre de poche, 2006.

Bonjour la France, tomes I et II, Éditions CPE, 1999, 2000.

Marianne dans la cité, en collaboration avec Maurice Agulhon, Imprimerie nationale, 2001.

Marianne, les visages de la République, en collaboration avec Maurice Agulhon, collection « Découvertes », Gallimard, 1992.

Histoires de mon village, Éditions N° 1, 1982.

Les Recettes de mon village, en collaboration avec Valérie-Anne Létoile, Éditions N° 1, 1981.

Vive la vie, Éditions Stock, 1977.

Le bonheur est dans le pré, Éditions Stock, 1976.

Bonjour, Monsieur le maire, tomes I, II et III, Éditions de La Table ronde, 1965, 1967, 1968.

DVD

C'est tout Bonte, LMLR, 2005.

Ouvrage publié sous la direction
d'Anne-Laure Schneider

Couverture : conception graphique © Delphine Delastre.

© Librairie Arthème Fayard, 2015.
Dépôt légal : octobre 2015
ISBN numérique : 9782213688503

« Il n'y a pas une France *une* mais des Frances…
Sans fin, cette France "plurielle" aura contredit la France *une*
qui la domine, la contraint,
essaie de gommer
ses particularismes… »

FERNAND BRAUDEL,
L'Identité de la France

« Je crois qu'on aime son pays natal
comme on aime sa mère,
ça ne se raisonne pas. »

GEORGES POMPIDOU,
né à Montboudif (Cantal)

Introduction

Il y a plus de deux cents ans que ça dure.

Depuis la Révolution, les républiques successives se sont acharnées à faire disparaître toute trace des provinces de l'Ancien Régime, considérées comme des vestiges insupportables de l'administration monarchique.

L'entreprise de démolition a commencé avec la création des départements, en 1790. Ils se confondaient souvent avec le territoire d'anciennes provinces, mais pas question, bien sûr, de garder leur appellation d'origine. Pour les baptiser, les révolutionnaires ont alors puisé leur inspiration dans l'abondant réseau hydrographique qui quadrille notre Hexagone. Fleuves et rivières ont été largement mis à contribution.

C'est ainsi que le Rouergue est devenu l'Aveyron ; le Périgord : la Dordogne ; la Touraine : l'Indre-et-Loire ; le Bourbonnais : l'Allier. Le Berry s'est retrouvé partagé entre le Cher et l'Indre ; le Limousin entre la Corrèze, la Creuse et la Haute-Vienne ; le Poitou entre la Vienne et les Deux-Sèvres ; l'Anjou est devenu le Maine-et-Loire… Huit départements sur dix doivent leur nom à l'un des cours d'eau qui les traversent.

Pour établir une République une et indivisible, les préfets se sont ensuite appliqués à éliminer tous les particularismes provinciaux, à commencer par les patois. Suivant leurs consignes, des générations d'instituteurs, véritables « hussards de la République », ont fait la guerre à toutes les survivances de parlers locaux, tout en inculquant à leurs jeunes élèves les dogmes du patriotisme.

Ils ont en partie réussi leur mission. Leur zèle pédagogique a permis de forger une identité nationale, mais sans faire disparaître pour autant, dans le cœur des Français, le sentiment d'appartenance à leur province. « Elles continuent de vivre dans la mémoire de la nation parce qu'elles sortent du fond de l'histoire, de la vie de la France depuis qu'elle est France et avant même qu'elle fût France » (Onésime Reclus).

Les habitants de la Dordogne se nomment toujours des Périgourdins (ou des Périgordins) et non des Dordognais. La douceur de vivre en Maine-et-Loire est angevine, et les Gersois ou les Landais se veulent avant tout des Gascons. Nous disons encore : « Mon père est né en Normandie », « J'ai une maison en Touraine », « Je pars en vacances dans le Limousin ».

Oui, l'attachement à la province d'origine est resté vivace.

Localement, il s'exprime par une fierté qui peut parfois virer au chauvinisme, mais il crée des affinités profondes et des solidarités que nos éminents sociologues en quête de « lien social » auraient tort de négliger.

Même quand ils s'éloignent de leurs bases, les natifs d'Auvergne, du Pays basque ou de Bretagne éprouvent le besoin de se retrouver dans des amicales, pour parler du pays autour de plats du terroir. Et, même s'ils se plaisent dans leur lieu de résidence, ils vous diront tous : « Ici, les gens ne sont pas pareils… »

La grande réforme administrative de 1960 avait en partie redonné consistance aux anciennes provinces, en les parant du nom de « régions ». Le Limousin, l'Auvergne, l'Alsace, l'Aquitaine, la Bourgogne, la Franche-Comté, la Bretagne retrouvaient (à peu de chose près) leurs frontières historiques. Réaliste, le législateur

reconnaissait ainsi tacitement qu'en dépit de tous les efforts poursuivis pour faire oublier ces anciennes entités, pour gommer leurs différences, elles constituaient toujours le vrai fondement de la France.

C'était trop beau pour durer. Voici que nos élites nationales ont entrepris de casser ce récent découpage, en improvisant une nouvelle carte régionale aux contours incohérents, qui ne tient aucun compte des réalités humaines et sociologiques, au nom d'une « rationalisation » toute technocratique. Pourquoi avoir refourgué l'Auvergne, comme un colis encombrant, à la région Rhône-Alpes au lieu d'en faire le cœur d'un Massif central homogène, englobant le Limousin, le Morvan et le Rouergue ? Pourquoi risquer de casser la dynamique de l'Alsace, à l'identité très spécifique, en la fusionnant d'autorité avec sa voisine, la Lorraine, alors que, de toute éternité, les relations entre les habitants des deux provinces n'ont jamais été bonnes ? Dans le même temps, contre toute logique, on refuse de rendre à la Bretagne ses frontières historiques, qui englobaient la Loire-Atlantique…

Ce sont des erreurs de jugement qui peuvent être lourdes de conséquences. Non seulement la réforme n'entraînera pas d'économies, mais on s'apercevra – trop tard – que la recherche obsessionnelle et maladroite du regroupement porte finalement atteinte à la diversité qui constitue le charme incomparable de notre pays. En éloignant encore un peu plus le citoyen des preneurs de décision (il y a trois cent treize kilomètres entre Aurillac et Lyon !), on affaiblit en outre le sentiment démocratique et l'esprit civique. Ce n'est pas un hasard si, lors des élections, la participation est toujours plus importante dans les petites communes – cellules de base de la démocratie – que dans les grandes villes.

Je voudrais montrer ici que, pour le moment, malgré l'irrésistible tendance à l'uniformisation des modes de vie et en dépit des incessants brassages de populations, les comportements, le langage, les mentalités, les habitudes alimentaires ou intellectuelles varient encore de façon sensible, selon qu'on se trouve dans l'une ou l'autre de ces

anciennes provinces venues, au fil des siècles, constituer notre pays. Les progrès anxiogènes de la mondialisation semblent même inciter les Français à accentuer ou à rechercher de plus en plus les singularités locales ou régionales. Et au contraire de leurs grands-parents, qui ressentaient une certaine gêne à être regardés comme des « provinciaux », ils n'hésitent plus désormais à revendiquer fièrement leur appartenance. Ils ont pris conscience qu'il s'agit là d'une richesse.

Certes, on n'en est plus au temps d'Abel Hugo (le frère de Victor), auteur d'une *France pittoresque* où, pour chaque département cité, il consacrait un paragraphe aux costumes, c'est-à-dire à la manière des hommes et des femmes de s'habiller… La révolution du prêt-à-porter est passée par là. Mais, pour le reste, les différences demeurent nombreuses, notamment en milieu rural. Jusque dans la façon de s'embrasser ! Faut-il faire une bise, deux, trois ou quatre, quand vous saluez quelqu'un ? Tout dépend de la région où vous le rencontrez…

On verra aussi comment ont vieilli les clichés qui continuent de coller à la peau des Bretons, des Auvergnats et des autres : le Breton têtu, l'Auvergnat « près de ses sous », le Savoyard bourru…

De la Bretagne au Languedoc, je vous invite donc à me suivre dans un tour de France un peu particulier : à la rencontre des Français dans la pittoresque et vivante diversité de leurs identités provinciales, avec leurs qualités et leurs défauts hérités d'ancêtres parfois très lointains, à travers ces « petites France » qui font la grande, et qui sont autant d'images distinctes d'une communauté nationale à laquelle chacun se sent profondément attaché.

Les Bretons

« Dis-moi d'où tu viens, je te dirai qui tu es. » La formule peut paraître simpliste, mais, personnellement, au premier contact, j'ai le sentiment d'en apprendre davantage sur le caractère de quelqu'un quand il me donne sa région d'origine que s'il m'indiquait son signe astrologique. Il y a des traits communs, entre les natifs d'une même province, qui sont plus ou moins développés selon les individus mais qui me permettent, tout de suite, de pressentir la personne qui est en face de moi. Ils sont le résultat d'influences diverses et souvent lointaines, d'ordres historique, géographique, climatique ou économique, qui ont façonné, peu à peu, un tempérament régional.

Il faut se méfier des clichés, bien sûr. Si l'on parle de la Bretagne et des Bretons, par exemple, quelques-uns viennent tout de suite à l'esprit. Certains sont fermement ancrés, qui vous font dire : « Ah, c'est bien un Breton, celui-là ! » Je vais essayer de m'en libérer, en prenant soin de peser mes mots, toutefois. Car l'un des traits de caractère les plus évidents des Bretons, justement, c'est la susceptibilité.

Aïe ! Je sens que je les ai vexés, déjà…

C’est pourtant vrai : le Breton supporte mal la moindre critique s’agissant de sa province et de ses habitants. Il se crispe dès qu’on se permet d’émettre quelques réserves. C’est un réflexe d’amoureux. Il la vénère tellement, son Armorique, qu’il n’accorde à personne le droit de la juger.

Je ne connais aucune région qui soit aimée avec autant de ferveur par ses enfants, et qui leur soit aussi nécessaire. Aussi loin qu’il se trouve, si beau soit le décor qui l’environne, le Breton aura toujours la nostalgie de sa ville ou de son village. Il ne pourra s’empêcher d’en parler, de vanter ses mérites, ses produits, au point de « saouler » quelquefois son entourage avec « sa » Bretagne…

Il est fier de son pays et de tout ce qui est breton, brandissant et agitant son drapeau noir et blanc en toute occasion : dans les cortèges de manifestants (toujours denses) comme dans les festivals de musique ou dans les tribunes des stades, lors des grands affrontements sportifs. Un internaute a même créé un challenge qui consiste à se faire photographier avec le drapeau breton dans les endroits les plus reculés du monde. Le site affiche déjà des clichés pris dans plus de cent soixante pays différents !

Aucune région, dans l’Hexagone, n’a un sentiment d’identité aussi fort. La Bretagne est française depuis 1532, mais quand on interroge ses habitants, 25 % répondent qu’ils se sentent plus bretons que français, et 50 % autant bretons que français…

C’est un rêveur, un romantique…

Ne leur demandez pas trop de pratiquer l’autodérision, comme le font volontiers les Francs-Comtois ou les Ch’tis. Les histoires de Bécassine, populaire caricature de la petite bonne bretonne, tout droit venue de son village de Clocher-les-Bécasses pour travailler à Paris – dont *La Semaine de Suzette* publia les aventures pendant trente ans – ne les font pas rire du tout. Ils sont trop entiers, trop passionnés. Attention, je n’ai pas dit qu’ils manquaient d’humour. C’est un registre dans lequel certains d’entre eux ont brillamment réussi. Thierry le Luron, bien que né à Paris, était originaire de Ploumanac’h, et c’est

au casino de Perros-Guirec, où il venait régulièrement en vacances, qu'il est monté pour la première fois sur scène, à l'âge de seize ans. Il y a même acheté une maison, un peu plus tard, près de laquelle il a voulu être inhumé. Jean-Yves Lafesse, auteur notamment d'un DVD intitulé *Lafesse-noz*, est né à Pontivy. Il existe aussi quelques humoristes locaux qui n'hésitent pas à railler les petits travers de leurs semblables, mais c'est à usage interne, à consommer sur place. Leur ironie, d'ailleurs, s'exerce surtout à l'égard des Parisiens, ces « Parigots têtes de veaux » qui ne comprennent rien à rien.

Le Breton, de manière générale, me semble davantage porté à la gravité et même, certains jours, à la mélancolie. C'est un rêveur, un romantique qui se réfugie volontiers dans l'irréalité. La littérature bretonne est remplie d'histoires de fées et de korrigans, de légendes fantastiques, traduisant une attirance pour les mystères de l'au-delà. « Les Bretons ne voient pas de vraies frontières entre l'imaginaire et le réel, le présent et le passé », écrivait Henri Queffélec (le père de Yann).

Voilà pourquoi, sans doute, le sentiment religieux était aussi vif, autrefois, en Bretagne, comme en témoignent les innombrables chapelles, croix et calvaires qui jalonnent les routes de cette belle région.

J'ai toujours été surpris de leur familiarité avec la mort. À Leuhan, petite commune des Montagnes Noires, lors du pardon de Saint-Diboan, le sacristain vendait aux enchères les chemises des défunts de l'année, à la fin de la messe, sur le parvis de l'église. Les acquéreurs espéraient ainsi s'attirer la protection des disparus, censés avoir trouvé refuge auprès du bon Dieu. Cette coutume n'a été abandonnée qu'au milieu des années 1960, par la volonté d'un nouveau curé réformiste.

La pratique religieuse, aujourd'hui, s'est considérablement réduite – entraînant la fermeture des nombreux cafés groupés autour de l'église – et le curé (qu'on appelait le recteur) a perdu l'influence qu'il a longtemps exercée. Mais, au fond de lui, le Breton demeure un homme de foi, un idéaliste, prêt à se battre pour une cause qui lui semble juste. Il continue de rêver d'un monde meilleur et de chercher un substitut à la quête du Graal ou du paradis éternel. Politiquement, il a plutôt le cœur à gauche, parce qu'il croit en certaines valeurs portées

par la gauche (et précédemment par le christianisme social), mais les dernières élections, en faisant basculer la moitié de la Bretagne à droite, ont brutalement montré qu'il ne faut pas le décevoir.

« Tous braves gens mais entêtés »

Quand il se bat pour ses idées ou sa région, c'est avec une énergie et une détermination sans bornes, qui peuvent aller jusqu'à la violence. On l'a vu dernièrement avec la « jacquerie » des Bonnets rouges, et on peut le constater, sur les écrans de télé, à chaque crise légumière. Il est le champion de la « râlante collective ». Car le Breton est cabochard, oui, j'y arrive…

C'est le plus vieux des clichés, le plus répandu. Dans son *Dictionnaire des idées reçues*, Gustave Flaubert écrivait déjà : « Bretons : tous braves gens mais entêtés. » Mais le proverbe « têtu comme un Breton » a du vrai. On peut remplacer l'adjectif par d'autres, plus nuancés, on peut dire qu'il est opiniâtre, obstiné, tenace, qu'il a un tempérament « bien trempé » (dans tous les sens…), mais on cerne là un trait de caractère incontestable, qui constitue bien plus souvent une qualité qu'un défaut, du reste, notamment dans le travail. Quand il entreprend une tâche, on sait qu'il ira jusqu'au bout, quelles que soient les difficultés, ce qui lui vaut une excellente réputation auprès des chefs d'entreprise.

Les Bretons admettent eux-mêmes leur côté « têtes de lard » ou « têtes de mule ». Ils s'identifient volontiers à des compatriotes comme Bernard Hinault, dernier en date des grands coureurs cyclistes bretons, surnommé « le Blaireau » en raison de son caractère « pas facile », ou Olivier de Kersauzon, dit « l'Amiral », qui cultive sur les ondes son personnage de loup de mer grognon, « mauvaise tête et grand cœur ». En 1703 déjà, l'intendant de Bretagne écrivait : « Les esprits de cette province ne se gouvernent pas comme les autres. »

Il leur en a fallu de l'entêtement, reconnaissons-le, pour s'accrocher à une terre aussi rude que belle, qui les a contraints à développer leur esprit d'initiative et leur ingéniosité. J'admire la façon dont ils ont su

valoriser toutes les ressources de leur territoire. Ils sont entrés dans l'ère moderne avec une intelligence et un courage exceptionnels (et aussi une certaine imprudence, hélas, dans le secteur agricole). Ce n'est pas un hasard si la Bretagne est la région qui a le plus faible taux de chômage en France, après l'Île-de-France. Malgré la crise économique, les entrepreneurs parviennent mieux qu'ailleurs à rebondir après chaque épreuve, en innovant avec audace.

C'est également la région la plus diplômée : les académies de Rennes et de Nantes (si l'on peut se permettre, un instant, de restituer à la Bretagne sa capitale historique !) affichent régulièrement le meilleur taux de réussite au baccalauréat : plus de 90 %. Et 70 % des jeunes sont bacheliers (contre 61 % au plan national). Sans doute parce que l'instruction y a toujours été considérée comme un moyen de survie. Dans les années 1960, je me rappelle avoir consacré un reportage à Plozévet, dans le pays bigouden, une commune de trois mille habitants qui détenait le record du nombre d'agrégés de l'université par tête d'habitant, tandis que le village de La Feuillée, dans les monts d'Arrée, détenait celui du nombre d'instituteurs et institutrices en activité issus de l'école communale (cent quatre-vingt-quatre pour neuf cent cinquante habitants).

Sérieux mais quels fêtards !

J'admire aussi leur manière d'être modernes tout en restant attachés à leurs traditions. Ils le démontrent dans le domaine musical mais également dans le développement de leur économie. Un exemple : s'appuyant sur la bonne image de leur région (85 % des Français ont une image positive de la Bretagne, selon un sondage), ils ont été les premiers, en 1993, à créer un logo « Produit en Bretagne » pour promouvoir et maintenir les fabrications locales. Cette initiative a permis la création de trente mille emplois en vingt ans. D'autres régions ont tenté par la suite de les copier, mais avec moins de succès. « Sans le sentiment collectif et l'état d'esprit breton, explique le président de l'association, la recette est plus difficile à réaliser. Les

quatre mille produits qui ont obtenu notre label se vendent bien parce que les Bretons sont perçus comme fiables et sérieux. »

Bien vu : le sentiment collectif est très fort, en Bretagne. On n'hésite pas à s'associer pour travailler avec plus d'efficacité – au sein de coopératives ou de Sica (société d'intérêt collectif agricole), par exemple – et encore plus volontiers pour faire la fête…

Eh oui, ces gens « sérieux » sont aussi connus pour être les plus grands fêtards de l'Hexagone. Ils se libèrent sans retenue dans des rassemblements divers et nombreux, pouvant atteindre des dimensions impressionnantes, tels le Festival des Vieilles Charrues à Carhaix ou le Festival interceltique de Lorient (sept cent cinquante mille spectateurs en 2015). Au niveau des villages, tout est prétexte à organiser une petite réunion, autour d'un barbecue, chez l'un ou l'autre, chaque convive apportant quelques boissons et nourritures qui sont mises en commun. Et c'est avec un étonnement amusé que les touristes, l'été, peuvent assister à ces fameux « festou-noz », de plus en plus courus, où, toutes générations confondues, on continue de s'aligner pour danser la gavotte en se tenant gentiment par la main.

Il se trouve que la fréquentation de ces joyeux événements ne s'accompagne pas seulement de la dégustation de crêpes et de galettes au sarrasin. Elle donne également lieu à une abondante consommation de boissons alcoolisées, auprès des innombrables buvettes dont les recettes pourvoient sans trop de peine au financement des associations organisatrices. Le spectacle de ces libations n'a pas manqué de renforcer, dans l'opinion, un autre cliché dominant, celui du Breton alcoolique. On connaît la plaisanterie : « Les Bretons n'ont pas de montagnes mais ils ont une bonne descente. » Et, pourtant, les derniers chiffres de l'INPES (Institut national de prévention et d'éducation pour la santé) vont à l'encontre de ce préjugé. Si l'on prend en compte le pourcentage d'adultes buvant plus que la moyenne nationale, la Bretagne n'arrive qu'au septième rang, loin derrière la région Midi-Pyrénées, qui tient la tête du peloton.

Les Bretons, en revanche, selon la même étude, sont en première ligne pour la consommation occasionnelle d'alcool. Ils sont les

champions de ce qu'on appelle l'« alcool festif », et ils avouent honnêtement, dans les enquêtes réalisées sur ce sujet, prendre un nombre de « cuites » sensiblement supérieur à la moyenne nationale.

Ce comportement – qualifié par certains de « culturel » – n'est pas nouveau. Dans sa *France pittoresque*, publiée en 1835, Abel Hugo écrivait à propos des habitants du Finistère : « Dans l'ordinaire de la vie, les cultivateurs boivent peu de cidre, et du vin seulement dans leurs maladies ou dans leurs marches. Mais les jours de noces et de fêtes, le veau, le bœuf, les vins de toute espèce, l'eau-de-vie, quelque chère qu'elle soit, sont prodigués : alors on s'égaye, on s'enivre, et on danse au son du tambourin, des bombardes et du biniou. »

Les Bretons, en fait, n'ont pris l'habitude de boire du vin qu'au cours de la guerre 14-18, quand chaque soldat avait droit à sa ration quotidienne de « pinard ». Et ils y ont pris goût, manifestement. Mais tous les patrons de café vous diront que l'époque où ils mettaient systématiquement une bouteille de rouge sur chaque table, le dimanche à la sortie de la messe, est bel et bien révolue.

Autre indice de son sens de la fête : la Bretagne est la région qui a le plus grand nombre de mètres carrés de salles de spectacle par habitant.

Une seule bise dans le Finistère

Je note au passage que le frère de notre Victor Hugo national a trouvé que chez les paysans bretons « une extrême délicatesse de sentiments, une grande sensibilité d'âme, de la fierté, de l'esprit et de la finesse s'allient […] à la rudesse de ton ».

Ce parler un peu brusque, heurté, saccadé demeure une particularité des autochtones. Il vient en partie de leur accent, de leur manière d'appuyer systématiquement sur l'avant-dernière syllabe des mots. Il traduit aussi un trait de caractère. Le Breton n'aime pas les grandes phrases. Il a toujours l'air pressé d'en terminer et il répugne à étaler ses sentiments. C'est une forme de pudeur qui peut apparaître comme de la rudesse mais qui ne doit pas tromper l'interlocuteur. Elle cache souvent une extrême sensibilité.

Il est tellement peu porté aux effusions qu'à Brest, autrefois, on ne donnait qu'une bise lorsqu'on s'embrassait, paraît-il… Alors que, dans la majorité des régions de France, la règle est de deux bises, trois bises dans le Massif central, et jusqu'à quatre en Vendée ou en Touraine !

À propos de l'accent breton, on a longtemps jugé qu'il faisait « plouc », pour reprendre un terme qui serait d'origine régionale (en référence aux nombreux villages dont le nom commence par « Plou », d'après certains linguistes ; selon d'autres, le mot « plouc » désignait autrefois l'idiot du village, en Bretagne). Mais qu'on se rassure, c'est du passé. À en croire un sondage réalisé en 2013, les Français considèrent que l'accent breton est le plus « intelligent »… Et ils estiment, de toute façon, que les accents régionaux, en général, sont « sympathiques ». Ce qui montre à quel point l'image de la province s'est transformée, embellie, en quelques décennies.

On me dit qu'il ne faut pas mettre tous les Bretons dans le même sac, qu'il faut distinguer la Bretagne maritime et celle de l'intérieur. Depuis l'instauration des congés payés, le Français fréquente et connaît surtout l'habitant des côtes. Le Breton, pour lui, n'a plus le chapeau rond des stéréotypes mais une casquette de pêcheur, une marinière et un ciré jaune. La Bretagne étant la région française qui a la plus grande longueur de côtes (mille cent kilomètres, deux fois plus si on inclut ses îles), cette population des bords de mer est effectivement la plus visible. Et l'on m'assure qu'ouverte vers le large elle l'est aussi davantage aux gens de l'extérieur que le paysan des monts d'Arrée, par exemple. Au-delà des nuances, je pense pourtant qu'on retrouve partout les mêmes traits de caractère, plus ou moins accentués.

Les différences sont certainement plus sensibles entre les bas Bretons (ceux du Finistère et de la partie ouest du Morbihan et des Côtes-d'Armor) et les autres, autrement dit entre les Bretons bretonnants et ceux du pays gallo. La pratique de la langue bretonne a longtemps renforcé l'isolement des premiers, favorisant un sentiment d'exclusion. C'est d'ailleurs dans cette partie de la péninsule que continuent de naître tous les mouvements d'opposition au pouvoir

central. Mais là encore, les convergences me semblent plus fortes que les différences.

Fine la passeuse

Aujourd'hui comme hier, les Bretons s'illustrent dans un grand nombre de domaines. Aux yeux des Français, les charmants visages de Nolwenn Leroy et Laury Thilleman, la très belle Miss France 2010 (toutes deux natives du Finistère), ont définitivement enterré l'image de Bécassine. Les chanteurs et musiciens bretons font vibrer leur sensibilité sur toutes les scènes de l'Hexagone. La réussite du milliardaire François Pinault, qui a débuté comme marchand de bois dans les Côtes-d'Armor, fait rêver les petits entrepreneurs, tout comme celle de Vincent Bolloré (huitième fortune de France) et des Leclerc, père et fils, venus de Landerneau. À la suite d'Éric Tabarly et Olivier de Kersauzon, d'autres navigateurs continuent de collectionner les trophées sur toutes les mers du globe. Mais, quand je me souviens de la Bretagne, c'est un autre visage qui me vient à l'esprit, celui d'une Bretonne beaucoup plus modeste, qui se moquait bien de la gloire, et qui incarnait pour moi les vertus, les qualités premières des gens de ce pays.

Son nom : Joséphine Peton, mais tout le monde, à Porscave, l'appelait Fine. Fine la passeuse !

Porscave est un petit port de l'aber Ildut, ce bras de mer de trois kilomètres et demi qui s'enfonce dans les terres du Finistère, entre Lampaul-Plouarzel et Lanildut, à l'extrême pointe de la Bretagne, là où la terre a l'air de s'arrêter… D'une rive à l'autre de l'aber, à l'endroit le plus étroit, il n'y a pas plus de trois cents mètres, à marée basse, mais par la route, il faut faire un détour de quelque huit kilomètres. De tout temps, Porscave a donc eu son passeur qui, à bord d'un canot en bois, faisait traverser les gens, à la demande.

En 1948, quand son mari est mort noyé dans le port, à la suite d'une soirée trop arrosée, Fine s'est retrouvée seule avec ses quatre enfants, sans ressources. Elle s'est alors proposée pour prendre la relève du

passeur, qui souhaitait s'arrêter, et pendant plus de trente ans, debout dans son canot de gabare qu'elle guidait à la godille, elle a assuré la liaison entre la cale de Porscave et celle de Lanildut, en face.

C'était un personnage hors du commun, d'un courage et d'une vigueur exceptionnels. L'œil vif et malicieux, vêtue d'une blouse noire et chaussée de bottes, elle était toujours coiffée d'un bonnet variant selon les saisons et son humeur : bonnet de laine noir en hiver ou bob en toile de couleur aux beaux jours. Droite comme un I, maniant la godille avec une dextérité étonnante, elle mettait dix minutes environ pour effectuer la traversée, par temps calme. Quand la mer était mauvaise, il lui fallait jouer avec le vent, avec les courants, et c'était un peu plus long. Tarif : 1 franc par personne, qu'elle empochait prudemment au milieu du trajet, pour ne pas risquer de voir un client filer à l'anglaise après avoir mis pied à terre…

Tel était le prix, du moins en 1977, quand je suis venu la filmer pour l'émission *La Lorgnette*. Les clients commençaient à se faire rares, déjà, car la plupart des habitants avaient désormais leur voiture et n'hésitaient plus à emprunter la route pour contourner l'aber, mais à soixante-seize ans, elle était toujours fidèle au poste, sur la grève, quel que soit le temps. En attendant le passager, pliée en deux, elle remuait la vase avec une pelle-fourche, pour ramasser des gravettes, ces vers de sable très recherchés par les pêcheurs à la ligne mais très difficiles à trouver et à saisir. Elle les revendait ensuite par écheveau de quinze dans des petits verres remplis d'eau. À 3 francs le verre, ça ne faisait pas cher le coup de pelle, mais tout lui était bon pour gagner quelques sous. Et dès qu'elle entendait crier : « Fine ! », on la voyait se redresser pour accourir vers son canot.

« Jamais je suis fatiguée »

Orpheline, elle n'était jamais allée à l'école. Elle avait appris à lire et à écrire avec ses enfants, mais personne ne l'impressionnait. Sans complexe, elle s'adressait à tout le monde avec le même langage cru et répondait du tac au tac aux plaisanteries qu'on lui lançait. C'était une

femme libre, dans sa parole comme dans sa vie, indifférente aux commérages. Ceux qui l'ont connue se souviennent qu'elle chantait tout le temps, en breton ou en français, des chansons n'en finissant pas, avec plein de couplets, pour la plus grande joie des touristes qui formaient une grande partie de sa clientèle.

« Jamais je suis fatiguée, m'avait-elle assuré. C'est le métier qui m'est rentré dans le corps. » Et, me montrant ses biceps : « Tâte mes boules… C'est dur, hein ? C'est pas les bonnes sœurs qui en ont des comme ça ! »

Toujours disponible, de nuit comme de jour, elle ne connaissait pas d'horaire, hormis celui des marées. Il arrivait qu'on la réveillât pour ramener un attardé ou transporter un malade chez le médecin de Lanildut. Jamais elle n'a refusé de se lever. Le travail était pour elle une notion sacrée.

Elle avait aussi cette âpreté au gain que seuls peuvent comprendre ceux qui ont eu faim. Elle ramassait tout ce qu'elle trouvait, les morceaux de bois, les ferrailles, les vieux vêtements qu'elle entassait chez elle après être allée les nettoyer au petit lavoir niché dans la verdure à quelques pas de sa maison. Si une chaussure traînait sur la grève, elle l'emportait en disant, rigolarde : « Peut-être que je trouverai l'autre demain… » Cela ne l'empêchait pas d'être généreuse et affectueuse avec ses petits-enfants, m'a confié l'un d'eux.

À cause de son originalité, les gamins du village se moquaient d'elle, parfois, ou lui faisaient des farces. Elle brandissait alors son aviron comme une arme pour les menacer et se mettait en colère. Je me souviens de ses paroles :

« Les jeunes disent : "Qu'est-ce que c'est que cette vieille taupe-là ? Elle connaît rien du tout, elle connaît pas la chanson ni quoi que ce soit." Et pourtant, aïe ! aïe !, je la connais, la vie. J'ai compris.

– Qu'est-ce que vous avez compris, Fine ?

– La vie, c'est la misère, mais, quand on a la santé, on a toujours du plaisir. Et quand on a des sous, c'est mieux encore… »

Une figure légendaire

Fine a poursuivi son activité de passeuse jusqu'à soixante-dix-neuf ans. Lors de ma venue, elle m'avait dit : « Je suis malade, si je ne vais pas en mer. Si je restais à la maison, ben, j'serais morte, quoi… Il faut que je vais faire un tour de grève, quoi. » Elle est décédée en 1986. À la fin de sa vie, à force de se courber pour chercher les gravettes, elle marchait complètement pliée en deux, « la tête plus près du sol que du ciel… », m'a raconté sa petite-fille. Mais, jusqu'au bout, elle est allée chaque matin « dire bonjour à la cale », selon l'expression des gens du pays. Comme continuent de le faire, rituellement, tous les retraités.

Près de trente ans plus tard, dans son village de Lampaul-Plouarzel, son souvenir est encore étonnamment vivant. Elle est devenue une figure légendaire. On cite en souriant certaines de ses phrases comme : « Je sais nager qu'à sec », ou : « Pose ton cul », qu'elle employait de préférence à « assieds-toi » lorsqu'elle faisait monter les clients à bord.

L'association locale de sauvegarde du patrimoine, Lambaol, n'a pas réussi à sauver son canot, qui finit de pourrir dans le cimetière à bateaux de Milin an Aod, à quelques centaines de mètres, mais elle a fait ériger une borne en granit à sa mémoire, sur le sentier de randonnée qui longe la côte (le GR 34). La pierre a été plantée au point d'où l'on découvre le mieux cette cale de Porscave qui constituait le petit monde de Fine. Sur la photo incrustée dans le granit, on la revoit debout dans son canot en bois, aussi fière qu'un commandant sur le pont de son navire. Un petit texte rappelle qu'avant elle le métier de passeur était exercé par des réformés de la marine vivant également de divers travaux liés à la mer, comme la réparation des voiles ou le ramassage des gravettes.

Mais il n'y a pas eu d'après… La fonction s'est éteinte avec Fine. Elle aura été la seule femme à l'assurer. Aujourd'hui, les randonneurs qui suivent le GR 34 peuvent néanmoins s'adresser à la capitainerie du port pour franchir l'aber. Un employé les emmènera sur l'autre rive, mais en canot à moteur, désormais. Pour aller plus vite.

La godille, malgré tout, reste une technique largement utilisée par les gens de l'aber. « Ici, à cinq, six ans, tout le monde sait godiller », m'affirme le président de l'association La Godille lampalaise. Il a créé, il y a dix ans, un « Trophée Fine la Passeuse » qui se dispute au mois de mai. Hommage bien mérité à celle qui remportait en son temps, lors des fêtes locales, toutes les courses à la godille des environs.

D'une pointe à l'autre

L'aber Ildut fait partie du pays d'Iroise, qui constitue la pointe extrême du Finistère. Le point le plus à l'ouest de l'Hexagone, le plus proche de l'Amérique, n'est qu'à six kilomètres de Porscave : c'est la pointe de Corsen, qui marque aussi la ligne de partage des eaux entre la Manche et l'Atlantique. Cet endroit doublement mythique est un but de promenade dominicale pour beaucoup d'habitants de la région, comme mon ami Jean Quéméneur.

« C'est plus fort que moi, me dit-il. J'ai le choix, pourtant, il y a plein de points de vue magnifiques dans les environs, mais je suis irrésistiblement attiré par ce coin. »

Du haut de la falaise qui domine de trente mètres l'immensité de l'océan, dans le vent qui m'enlace fougueusement et me fait presque tituber, je comprends l'émotion qu'il peut ressentir. Et je comprends mieux l'enracinement des Bretons… Lorsqu'on a vu le jour dans une région dont les paysages sont si puissants, si porteurs de rêve, on ne peut pas s'en défaire.

Né à Lampaul-Plouarzel, Jean Quéméneur a bien connu Fine, quand il était gamin. Comme le mari de Fine et comme la plupart des Lampaulais de l'époque, son père était gabarier, c'est-à-dire qu'il travaillait sur les bateaux transportant le sable et le granit extraits de la côte. Dur métier. Le sable était transféré de la plage au bateau avec des pelles, à la main. Pour accélérer le mouvement, m'affirme-t-il, on affectait à chaque tas un gaucher et un droitier. Tous les matériaux nécessaires à la reconstruction de Brest ont été charriés dans ces gabares en bois. C'est lui qui m'a gentiment guidé sur les traces de mon héroïne, à Lampaul, avant de proposer de m'amener sur cette

pointe de Corsen qu'il affectionne, et c'est en sa compagnie que j'ai poursuivi ma balade sur une côte encore sauvage.

Nous sommes descendus vers la pointe Saint-Mathieu, d'où Georges Pernoud présente, depuis 2012, les reportages de son émission *Thalassa*. Je comprends son choix. Quelles images ! L'endroit dégage une impression étrange. Au pied du phare, il y a la mer, les rochers, et puis la haute silhouette décharnée, longiligne, d'une abbaye fantomatique, à ciel ouvert, dont la restauration partielle a pu être entreprise grâce aux colossales indemnités versées par les pétroliers à la suite de la catastrophe de l'*Amoco Cadiz*. C'est en mer d'Iroise, en effet, au large de Portsall, que le supertanker fit naufrage en 1978, provoquant une marée noire qui a lourdement pénalisé toutes les communes de la côte. Et toutes, c'est bien normal, se sont partagé les 200 millions d'euros de compensations financières accordées quatorze ans plus tard par un tribunal international.

Il ne reste heureusement plus la moindre trace apparente de cette catastrophe écologique, que rappelle seule l'ancre monumentale de l'*Amoco Cadiz*, posée sur le môle du port de Portsall. Les enfants, insouciants, s'en servent aujourd'hui comme d'un toboggan…

Dans l'odeur des algues

Pointes et presqu'îles se succèdent et déroulent un spectacle grandiose, tout au long des côtes de la mer d'Iroise. J'ai été particulièrement touché par un endroit moins sublime mais rare. Il se trouve de l'autre côté de l'aber Ildut, sur la commune de Porspoder. Il se trouve difficilement, en fait, car il est très mal signalé, sur la route. C'est le port du Mazou, l'un des deux derniers en France à utiliser encore le mouillage sur pieux de bois. Les bateaux s'amarrent à des troncs d'arbres plantés et fixés dans le sable ou dans la roche. Il y en a une quinzaine, de différentes hauteurs, au creux d'une crique refermée par des pointes rocheuses et bordée de maisons de pierres aux volets bleus.

Je garde en moi l'image paisible et insolite de cette frêle forêt de mâts, et l'odeur violente des algues qui vous assaille dès que vous avez mis le pied sur les galets de la plage. Car la mer d'Iroise recèle le plus vaste champ d'algues d'Europe, et la récolte du goémon fait encore vivre de nombreuses familles dans ces villages proches de Lanildut, premier port goémonier d'Europe.

L'aber Ildut, l'ancien royaume de Fine, est le plus petit des trois abers qui entaillent cette portion de la côte finistérienne. C'est aussi le plus joli, à mon goût, mais il ne faut pas pour autant se priver d'aller découvrir les deux autres, en poursuivant la promenade côtière jusqu'à l'aber Benoît et l'aber Wrac'h, célèbres pour leurs parcs à huîtres (dégustations sur place en été, chez Yvon Madec à Prat ar-Coum). Sur le port de l'aber Wrac'h, je vous recommande le tout petit restaurant L'Écailler des Abers et sa copieuse poêlée des pêcheurs, que vous pourrez faire précéder de quelques huîtres du cru, pour savoir si elles ont vraiment un petit goût de noisette, comme on le dit. À deux kilomètres, la presqu'île de Sainte-Marguerite offre au regard ses dunes et ses immenses plages de sable blanc. Encore un moment d'émerveillement ! Mais pourquoi me répéter ? Tout est beau, sur cette côte d'Iroise. Le seul choix qui vous revient, c'est la façon de la parcourir.

De très jolies routes longent le littoral et vous en mettent plein la vue, mais si vous avez du temps et de bonnes jambes, rien ne vaut le sentier de randonnée, baptisé GR 34, qui emprunte l'ancien chemin des Douaniers. Celui-ci a été tracé au ras de la falaise, de telle manière que les douaniers puissent observer en permanence le rivage et surprendre les éventuels contrebandiers. Louable souci qui permet aujourd'hui aux randonneurs de cheminer sans rien rater du spectacle changeant de cette côte rocheuse aux imprévisibles contours.

Les Normands

« La Normandie, plantureux pays des matois processifs… »

J'ai trouvé cette définition du Normand dans l'un de ces beaux livres rouge et or, à tranche dorée, qu'on offrait autrefois aux bons élèves lors des distributions des prix, un ouvrage sur la France daté de 1887. Je me suis aussitôt précipité sur le dictionnaire pour éclaircir la pensée de l'auteur :

« Matois : rusé, madré, finaud. »

« Processif : qui aime à intenter des procès et à les faire durer. »

Deux clichés qui ont fait pendant des siècles la joie des caricaturistes !

Je connais bien la Normandie, pour avoir été pendant quarante ans l'heureux propriétaire d'une chaumière en pays d'Ouche, et je me demande d'où vient cette réputation de procéduriers faite aux Normands. Je n'ai jamais eu le moindre problème de bornage avec mes voisins, ils ne m'ont jamais traîné en justice, et j'ai vécu des années de parfaite entente avec tous les gens de ce pays tranquille, où les rapports sont d'une grande aménité. Même si – vous diront-ils – les bonnes barrières font les bons voisins…

Ce préjugé, dit-on, daterait d'avant la Révolution. La Normandie disposait alors d'un régime juridique particulier. La loi normande accordait, entre autres, à un acquéreur le droit de se dédire dans les vingt-quatre heures (« loi du dit et du dédit »), ce qui occasionnait d'interminables procès avec les justiciables des autres provinces du royaume. Mais c'est de l'histoire ancienne.

L'invasion des Parisiens en quête d'une résidence secondaire, à partir des années 1950, aurait pu amener quelques frictions, pourtant. Eh bien non. Leur insertion s'est faite en douceur. Le romancier Gilles Perrault, qui s'est installé à Sainte-Marie-du-Mont, dans la Manche, en 1961, en a fait la même expérience que moi : « On reproche souvent aux Normands d'être réservés, dit-il. Mais c'est ce qui m'a plu. Ils ont su m'accueillir sans m'accueillir… en échangeant le minimum de mots civilisés. Ils ne me sont pas tombés dessus. Ici, il y a un respect des gens, de la tolérance… Mais, de toute façon, je suis et je resterai un horsain. »

Il faut « biaiser »

« Horsain », voilà un mot typiquement normand ! Il désigne l'« étranger », celui qui n'est pas du pays. Rien d'hostile, derrière ce mot. Il veut simplement dire qu'on ne parle pas tout à fait la même langue… Moi aussi, je me suis toujours senti un horsain dans mon village de l'Eure. Comme l'émission de radio *Bonjour, Monsieur le maire* m'avait donné une certaine expérience des problèmes communaux, je pensais naïvement qu'au bout d'un temps d'adaptation le maire m'offrirait une place sur sa liste, lors des élections municipales. Ça m'aurait plu. La proposition n'est jamais venue. Les habitants m'avaient adopté de bon cœur. Les enfants me saluaient aimablement d'un « Bonjour, monsieur ! » sonore et chaleureux, lorsqu'ils me croisaient sur la route. Mais de là à m'associer à la gestion des affaires de « leur » commune, non… N'en demandons pas trop.

Je ne leur en veux pas, cependant. Je sais trop que l'esprit de clocher est un élément constitutif du tempérament français, une variante

collective de l'instinct de propriété, qui a permis à la France rurale de préserver son identité. S'il peut parfois conduire à des excès, il est avant tout le ciment d'une population et souvent le moteur du dynamisme local. Il appartient aux gens venus de l'extérieur de trouver leur juste place, dans ce cadre communal.

Le Horsain, c'est aussi le titre d'un livre de souvenirs publié par l'abbé Bernard Alexandre, qui fut curé de Vattetot-sous-Beaumont, dans le pays de Caux, pendant quarante-cinq ans, de 1945 à 1990. Sa mère était originaire de la région mais il venait de la ville et, jusqu'à la fin, nous confie-t-il, il s'est senti regardé comme un étranger par ses paroissiens, sans qu'on lui manifeste pour autant la moindre animosité. Au fil des pages, par petites touches, le bon abbé trace un remarquable portrait du paysan cauchois, qui a des caractères spécifiques, certes, mais qui est, à mon avis, très représentatif de l'esprit normand : « [Le Cauchois] sait par atavisme que le chemin le plus court, d'un point à un autre, n'est pas la ligne droite : il faut "biaiser". » C'est son côté « matois », rusé, qui ne relève pas seulement du cliché. Il se méfie de tout et de tous : « Méfie-toi ! Méfie-toi encore ! Méfie-toi toujours ! » conseille le proverbe. Par prudence, pour se protéger, il évite de révéler ses sentiments et il en dit le moins possible : « Moins qu'on en dit, moins qu'on se trompe… » Il observe, il guette, avec la peur de se découvrir trop tôt : « C'est toujours le premier qui parle qui a tort », pense-t-il.

Si bien que la « phrase cauchoise est un long silence, ponctué seulement de quelques mots… quand ce n'est pas d'un seul », écrit l'abbé, qui ajoute : « Le jeu de dominos [leur distraction préférée] – fait d'observation et de silence – semble bien avoir été inventé par les Cauchois, à leur ressemblance […]. Ils ne parlent – et à peine – qu'en "touillant" les dominos, jamais en jouant. » Tout le contraire de la partie de cartes marseillaise décrite par Marcel Pagnol…

Une réponse de Normand

L'expression qui est censée caractériser le Normand, c'est : « P'têt' ben qu'oui, p'têt' ben qu'non… » Ce que La Fontaine (déjà !) appelait « une réponse de Normand ». Elle ne révèle pas, comme on pourrait le croire, une personnalité indécise, hésitante. C'est encore un effet de sa méfiance. Pour lui, toute question est un piège. Il prend donc le temps de la réflexion. Il pèse le pour et le contre, il ménage aussi longtemps que possible la chèvre et le chou, de manière à faire, le moment venu, le choix le plus avantageux. La romancière Fred Vargas a bien perçu cet aspect de sa nature : « On dit que les Normands n'aiment pas beaucoup parler. Ce n'est pas qu'ils n'aiment pas parler, c'est qu'ils n'aiment pas répondre. Ce n'est pas la même chose. »

D'autres commentateurs y voient une répugnance instinctive à devoir se prononcer de façon trop catégorique. Pour le Normand, les choix ne sont jamais tout blancs ou tout noirs, plutôt dans les nuances de gris.

J'ai revu, il n'y a pas longtemps, le film *Pas si bête*, où Bourvil joue à merveille le rôle d'un de ces paysans finauds, dont l'apparente simplicité amuse les messieurs de la ville, mais qui, grâce à son bon sens, finit par triompher de tous les obstacles. Il a été tourné en 1945 et il déroule les images émouvantes d'une Normandie mythique : les lourdes charrettes de foin tirées par le cheval, les fermes au sol en terre battue, la toile cirée sur la table en bois, à l'heure de la collation, et cet accent grasseyant qu'on peut encore entendre dans les campagnes profondes. Dans la dernière scène, le héros, Léon Ménard, épouse la fille de la ferme voisine, qu'il présente ainsi aux invités : « Rosine, vingt ans, quatre-vingts hectares… »

Humour et fidélité

Bourvil était un pur Cauchois. Il avait pris pour pseudonyme le nom de son village : Bourville, près d'Yvetot. Aux yeux des Français, il reste l'image la plus populaire du Normand, tout comme Fernandel incarne le Provençal. Il n'avait pas hésité, pourtant, à forcer la note, à

grossir le trait pour façonner son personnage de paysan, mais il l'a rendu sympathique en lui apportant sa propre personnalité, tellement attachante. Les Normands sont surtout fiers de la prodigieuse carrière qu'a ensuite accomplie cet artiste « d'chez eux », qui avait fait ses débuts dans la fanfare municipale de Fontaine-le-Dun, en soufflant dans un cornet à pistons…

Après lui, d'autres Normands ont démontré que l'humour faisait partie des produits du terroir : Franck Dubosc, Valérie Lemercier, Laurent Ruquier, Vincent Lagaf', natifs du même département de Seine-Maritime, Olivier Baroux (de Kad et Olivier)… Nés à Honfleur, Alphonse Allais – qui se disait normand par sa mère et breton par un ami de son père – et Erik Satie – auteur des *Mémoires d'un amnésique* et de la musique du générique du *Petit Rapporteur* – leur avaient brillamment ouvert la voie. Ils ont, l'un et l'autre, leur musée dans l'admirable petite ville qui les a vus naître et qui cultive leur souvenir.

Car la fidélité est aussi une vertu normande. Quand il a fait son choix – ce qui peut prendre du temps – le Normand s'y tient. Beaucoup d'hommes politiques en ont bénéficié. Geoffroy de Montalembert a été élu et constamment réélu sénateur de Seine-Maritime pendant cinquante-sept ans, et maire de sa commune d'Ermenouville pendant cinquante-huit ans. Philippe de La Moissonnière-Cauvin a fait mieux : il est resté maire de La Fontelaye pendant soixante-trois ans (de 1945 à 2008) ! Et il a passé l'écharpe à sa fille…

Un manque de confiance

Lointains descendants des Vikings et de Guillaume le Conquérant (né à Falaise), les Normands n'en ont pas gardé l'esprit guerrier, en revanche. Le commerce et l'agriculture leur ont longtemps apporté une richesse facile – « il leur suffit de regarder l'herbe pousser », disait-on – si bien qu'au XIX^{e} siècle la Seine-Maritime était le département français ayant les revenus les plus élevés. Cette aisance, semble-t-il, a peu à peu émoussé leur combativité. Individualistes forcenés, conservateurs, ils ont opposé la force de l'inertie à des évolutions

nécessaires, et ils se retrouvent aujourd'hui en situation de fragilité dans la grande compétition interrégionale.

Il y a encore soixante ans, les Bretons les jalousaient. Non seulement à cause du Mont-Saint-Michel, vieille pomme de discorde, mais pour leur insolente prospérité. Désormais, c'est l'inverse. Remisant leur fierté, les Normands sont obligés d'admettre la réussite du modèle économique breton et ils envient le dynamisme de leurs voisins.

Pour comprendre ce retournement de situation, le comité régional du tourisme a lancé une grande enquête, qui a mis au jour un certain nombre de faiblesses à corriger : les Normands manquent de confiance en eux, ils ne sont pas assez chauvins, ils n'ont pas su se rassembler à temps pour offrir une image forte de la région. Trop terriens, trop attachés à la tradition, adeptes fanatiques du « cheu' nous » et du « chacun pour soi », ils ont raté le virage de la mondialisation.

« L'odeur de mon pays était dans une pomme »

Mais, du même coup, ils ont aussi échappé aux excès du productivisme breton, dont toutes les conséquences n'ont pas encore été mesurées. En Basse-Normandie, ils ont su préserver un grand nombre de petites exploitations familiales qui maintiennent une présence agricole importante dans le tissu rural. En résistant au remembrement des terres et en sauvant leurs haies, ils ont protégé un paysage bocager au charme universellement reconnu, qui fait fantasmer les Parisiens. Et ils gardent dans la manche des atouts prometteurs :

– un nom, la Normandie, qui évoque la douceur de vivre, la cuisine à la crème, les pommiers en fleur, des images bucoliques et sereines baignant dans une lumière qui a séduit les plus grands peintres ;

– des produits fortement marqués par leur origine, comme les fromages d'appellation contrôlée – tels le camembert, qui a propagé le nom de ce village de l'Orne sur toute la planète, ou le « calva », qu'on ne met plus dans le biberon des enfants (c'est une légende) mais qu'on sert toujours en « trou normand », au milieu des repas de fête. Ou

encore l'omelette de la mère Poulard que les touristes du monde entier viennent déguster à l'auberge du même nom, au Mont-Saint-Michel. Sa créatrice est inhumée au cimetière du village sous cette jolie épitaphe : « Ici reposent Victor et Annette Poulard, bons époux, bons hôteliers. Daigne le Seigneur les accueillir comme ils reçurent leurs hôtes » ;

– un emblème fédérateur, la pomme. « L'odeur de mon pays était dans une pomme », a écrit Lucie Delarue-Mardrus, poétesse normande oubliée mais qui avait le sens de la formule. Tandis que Henri Monnier, par la voix de monsieur Prudhomme, observait très justement : « Que la nature est prévoyante ! Elle fait pousser les pommes en Normandie, sachant que les indigènes de cette province ne boivent que du cidre » ;

– une histoire glorieuse et des frontières qui sont restées pratiquement les mêmes depuis deux millénaires.

Tous ces éléments confèrent à la Normandie une identité puissante, sur laquelle peut s'appuyer une reconquête économique. Si les Normands parviennent à exorciser quelques-uns de leurs vieux démons…

Les gens du Nord

Tous les artistes le disent, le public du Nord est l'un des plus chaleureux qui soit. Ce soir-là – c'était en 1965 – Enrico Macias en avait fait une nouvelle fois l'expérience et, le concert terminé, accompagné de son parolier préféré, Jacques Demarny, il s'était laissé entraîner dans un bar de la ville où régnait une ambiance tout aussi cordiale et festive. « Ces gens sont vraiment formidables ! » s'est exclamé Enrico. S'emparant alors de sa guitare, il a commencé à jouer quelques notes, et Jacques Demarny lui a soufflé la première phrase de la chanson qui allait devenir l'hymne des Ch'tis : « Les gens du Nord ont dans leurs yeux le bleu qui manque à leur décor… »

Il lui a fallu près d'un an, paraît-il, pour terminer les paroles, pour trouver les mots justes qui traduiraient sans emphase l'émotion ressentie ce soir-là. Mais le Nordiste que je suis ne peut que s'incliner devant le résultat. La collaboration de ces deux enfants de la Méditerranée, élevés sous le soleil d'Alger, nous a donné le portrait le plus fidèle et le plus sensible des gens de ma région, si longtemps méconnus.

Ils n'ont pas forcément les yeux bleus (30 % seulement), mais, oui, les gens du Nord ont dans le cœur le soleil qu'ils n'ont pas dehors. Ils sont naturellement gais, toujours prêts à plaisanter, toujours partants pour faire la fête. Qui n'a pas assisté au carnaval de Dunkerque ne sait pas ce que c'est qu'une ville en liesse. Des plus jeunes aux plus vieux, toutes classes sociales confondues, grimés, déguisés ou travestis, tous les Dunkerquois sont dans la rue pour chanter, boire, danser, chahuter, défiler, dans une ambiance bon enfant que je n'ai rencontrée nulle part ailleurs.

Ils aiment se rassembler, communier dans la même ferveur et la même bonne humeur. Dans les tribunes du stade Bollaert à Lens (trente-neuf mille places) ou dans les rues de la Braderie de Lille (plus d'un million de piétons), sans que la police ait à déplorer les excès ou les violences qu'entraîne souvent, dans d'autres villes, ce genre d'événements festifs.

Dieu sait si cette région a souffert, pourtant. Mineurs, ouvriers du textile ou de la métallurgie, les habitants du Nord-Pas-de-Calais ont connu des conditions de travail extrêmement dures, avant que la crise de ces industries vitales ne les plonge dans une situation encore plus difficile. Mais les épreuves, loin de les abattre, ont développé chez eux une solidarité hors du commun, qui se manifeste aussi dans la vie de tous les jours. Ils ont « bon cœur », comme disait ma mère. Il est normal, entre voisins, de se rendre service, sans attendre de contrepartie. Et l'étranger de passage bénéficie de la même affabilité.

Un exemple : vous êtes en voiture, vous vous arrêtez en pleine rue pour demander votre chemin à un cycliste ou à un autre automobiliste. Non seulement il prendra le temps de vous répondre, en vous donnant force détails, mais, très souvent, il ajoutera : « Suivez-moi, je vais vous montrer… », et il n'hésitera pas à faire un détour pour vous mettre sur la bonne voie. J'ai toujours été étonné de cette disponibilité des gens du Nord à l'égard des autres, quels qu'ils soient.

Spécialité : la famille nombreuse

La jalousie, l'envie sont des sentiments qu'ils ne connaissent guère. Ils se contentent facilement de ce qu'ils ont, considérant toujours qu'il y a plus malheureux qu'eux. Vous les entendrez rarement se plaindre. Ce serait manquer de dignité. Il faut vraiment qu'ils soient poussés à bout, que leurs conditions de vie soient devenues intolérables, pour les voir se révolter, comme ils l'ont fait lors des grandes grèves de 1936, 1941 et 1947.

La comédienne Valérie Bonneton, née à Aniche, dans le bassin minier, garde le même souvenir de sa région d'origine. « Ce qui me touche là-bas, dit-elle, ce sont les gens. Ni jalousie ni jugement. L'argent ne compte pas. C'est l'humain qui est le plus important. »

Ce sont là des vertus qui font partie d'une culture ouvrière dont le Nord-Pas-de-Calais est encore tout imprégné. Le paysan, de quelque région qu'il soit, est naturellement méfiant, parce que son habitat isolé le met perpétuellement en situation de danger. Il est peu dépensier, économe, parce que ses revenus, soumis aux caprices de la météo, sont incertains. À l'inverse, l'ouvrier du Nord était habitué à vivre dans des cités ou des courées où tout le monde était logé à la même enseigne, dans un voisinage sécurisant. Il ne ressentait pas le besoin d'épargner, car la paie, si faible fut-elle, tombait régulièrement tous les mois, et même tous les quinze jours dans les mines. Il acquérait ainsi un caractère insouciant qui l'amenait à dépenser plus facilement, à être plus disposé que d'autres à faire la fête.

Est-ce cette insouciance qui les conduit à faire autant d'enfants ? Peut-être. La famille nombreuse, en tout cas, est une spécialité du Nord, comme les frites ou les gaufres. Je suis né dans une famille de sept enfants, ma mère avait également six frères et sœurs et chacune de mes tantes a élevé entre six et neuf gamins. C'était la norme, dans ces années-là. Je me souviens que, juste après la guerre, à l'époque du baby-boom, une famille d'Étaples-sur-Mer (Pas-de-Calais) avait même battu un record national de fécondité : M. et Mme Lamour-Modeste (*sic*) venaient d'accueillir leur dix-huitième enfant, dont le président de

la République proposa d'être le parrain. C'est le pays des « p'tits quinquins » et c'est pour cela, sans doute, que la chanson fétiche des Nordistes met à l'honneur une mère de famille, « eune pauv' dintellière » qui tente d'endormir « chin p'tit garchon par eune canchon ».

Le rythme des naissances s'est ralenti depuis la mise en vente de la pilule contraceptive, mais la région Nord-Pas-de-Calais reste la plus jeune de France, avec un taux de natalité largement supérieur à la moyenne nationale. Je crois, pour ma part, que la « convivialité » légendaire des gens du Nord vient en partie de cette éducation familiale qu'ils ont reçue, obligeant chaque enfant, dès le plus jeune âge, à tout partager, les bons comme les mauvais moments, et lui apprenant à « vivre ensemble ».

Des gens pas compliqués…

Je n'aime pas trop ce mot de « convivialité », trop galvaudé, mais tous les Français reconnaissent aux Ch'tis des qualités d'accueil et d'ouverture exceptionnelles. Aucune région ne vous adopte aussi facilement. Au temps de sa prospérité industrielle, elle a vu se succéder des vagues de travailleurs immigrés qui se sont intégrés assez rapidement, sans renier leurs valeurs et leurs traditions. L'osmose continue, malgré les accrocs. L'étranger, qu'il vienne d'une autre province ou d'un autre pays, se sent très vite chez lui, comme l'a si justement montré Dany Boon dans *Bienvenue chez les Ch'tis*.

Il faut reconnaître que, dans des villes comme Roubaix ou Tourcoing, l'implantation massive d'une population de religion musulmane, dans un contexte de crise économique, a posé et pose encore des problèmes jusqu'alors inconnus, altérant parfois la qualité des relations entre les gens. Mais je reste persuadé que le « choc des cultures » ne pouvait pas être mieux amorti que par les Nordistes.

On apprécie avant tout leur simplicité. Ce ne sont pas des gens compliqués. Quand un Nordiste vous reçoit, c'est sans « chichis », sans manières. Quand il vous dit quelque chose, inutile de lui chercher

des arrière-pensées. Il pense vraiment ce qu'il dit. C'est reposant… Et il l'exprime sans détour, avec une franchise parfois maladroite.

Je suis touché aussi par leur sincérité, qui peut passer aux yeux de certains pour de la naïveté ou de la candeur. Pour les escrocs, les arnaqueurs, les margoulins, ce sont des pigeons parfaits, car ils s'imaginent que tout le monde est comme eux. Il faudrait leur apprendre la défiance… J'en veux beaucoup à la télévision qui a exploité leur ingénuité dans certaines émissions de téléréalité, au point de les faire passer pour des débiles. Je pense à la série des *Ch'tis à Ibiza* ou ailleurs, à tous ces programmes qui entrent dans l'intimité des gens. Ils sont des « bons clients », comme on dit dans le métier, parce qu'ils ouvrent facilement leur porte et qu'ils se livrent tout de suite, sans réserve, au premier venu. Respectez cette qualité, s'il vous plaît, chers confrères.

… et « pas fiers »

Je vois encore deux adjectifs à accoler aux Nordistes : humbles et discrets. Ils se plaignent rarement et ils ne se vantent pas non plus. Ils sont « pas fiers », comme on dit familièrement, et ils le restent même quand ils ont acquis une célébrité ou obtenu une réussite nationale. C'est le pays des géants, pas des « grosses têtes ».

L'homme le plus riche de France (plus de 30 milliards d'euros) est né dans le Nord : il s'appelle Bernard Arnault et possède le premier groupe mondial de l'industrie du luxe, mais il fuit les médias et cultive la discrétion. Au troisième rang des plus grandes fortunes françaises, on trouve un autre Nordiste, Gérard Mulliez, un géant de la grande distribution (Auchan, Leroy-Merlin, Saint-Maclou, etc.). Qui serait capable de le reconnaître sur une photo ?

Tous deux se sont également montrés fidèles aux valeurs de la région en gardant à leurs entreprises un caractère familial. Un millier de membres de la famille Mulliez se partagent 78 % du capital du groupe ! Bernard Arnault, de son côté, a organisé son empire du luxe en « groupe familial Arnault », prouvant ainsi qu'on peut répondre aux

enjeux de la mondialisation sans sacrifier des principes qu'on juge essentiels.

Le temps de la « bistouille »

« Bon, d'accord, me rétorquerez-vous, les gens du Nord ont plein de qualités mais n'exagérons rien. Ils ont bien quelques défauts, non ? »

Disons qu'ils ont quelques points faibles. Il leur manque, me semble-t-il, un certain sens de l'esthétique. L'architecture des villages, par exemple, comparée à celle d'autres régions de France, est assez pauvre. On circule souvent entre des maisons de briques toutes pareilles, strictement alignées de part et d'autre de la rue. « Nos fenêtres donnaient sur des fenêtres semblables », se souvient Pierre Bachelet dans sa chanson *Les corons*.

Certes, dans *Les gens du Nord*, Enrico Macias affirme que « si leurs maisons sont alignées, c'est par souci d'égalité », mais l'explication est un peu courte. J'y vois plutôt une forme d'indifférence aux apparences. On construit utile et on fait simple, sans recherche du détail qui pourrait apporter une note de fantaisie. À leur décharge, on avancera que les guerres, avec leur lot de destructions, ne les ont pas épargnés et qu'elles ont eu de quoi les décourager d'accomplir ce genre d'efforts.

Plus grave : comme la Bretagne, le Nord-Pas-de-Calais traîne une réputation déplorable en matière de consommation d'alcool. Elle date de l'ère industrielle, du temps où un ouvrier ne démarrait pas sa journée sans s'être arrêté à l'estaminet pour prendre une « bistouille », mélange de café (ou de chicorée) et de rhum (ou de genièvre). Il ne la terminait pas non plus, d'ailleurs, sans une halte dans l'un des nombreux débits de boisson installés autour des puits de mine ou des usines. Il venait y chercher un peu de chaleur et de réconfort.

Le cliché demeure, mais les comportements ont changé. Au classement des régions, le Nord-Pas-de-Calais n'arrive qu'au quatrième rang en ce qui concerne la consommation globale de boissons alcoolisées et le nombre d'interpellations pour ivresse sur la

voie publique, au cinquième rang pour la part des accidents corporels impliquant l'alcool sur les routes. C'est toujours trop, mais la situation s'améliore.

D'ailleurs, et je le regrette, il n'y a presque plus d'estaminets. Le terme est tombé en désuétude. L'institution aussi. Typiquement nordiste, l'estaminet était plus qu'un café. On a pu parler, à son sujet, de « seconde famille », parce qu'il était avant tout un lieu de rencontre, de discussion. À une époque où les distractions étaient rares, on venait y jouer aux cartes ou aux fléchettes, en buvant une bière. Pour rien au monde mon père n'aurait manqué sa partie de cartes du dimanche, après la grand-messe, au café le plus proche de l'église !

« Quand la mer monte »

Cette ambiance si particulière, on la respire dans la fameuse chanson de Raoul de Godewarsvelde *Quand la mer monte*, qui est entrée au répertoire des plus beaux chants nordistes, ceux que l'on entonne, tous en chœur, à la fin des repas, quand on a le ventre plein :

« *Tout près du cap Gris-Nez*
Quand j'ai fini d'pêcher
On s'retrouv' chez Léonce
On est onze.

On mesure les poissons
En vidant des canons
Et on pass' vit' le cap
Car ça tape.

Bientôt plus d'cap Gris-Nez
Encore moins d'cap Blanc-Nez
Ce qu'on voit c'est nos nez
Tout rouges… »

Le café Chez Léonce, à cent mètres du cap Gris-Nez, sur la côte d'Opale, était le repaire de Raoul, depuis qu'il avait acheté une maison dans le village. Il y retrouvait les pêcheurs du coin mais aussi, souvent, son ami le compositeur Jean-Claude Darnal qui lui apporta, un jour de 1968, cette chanson dont on connaît surtout le refrain :

« *Quand la mer monte*
J'ai honte, j'ai honte,
Quand elle descend,
Je l'attends… »

C'est là qu'il l'a rodée, de sa grosse voix râpeuse (due à une « laryngite de comptoir », expliquait-il), une voix « qui sentait le genièvre et le houblon », avec ce solide accent ch'ti qui n'est pas très gracieux, je le concède, mais qui demeure l'un des plus sûrs moyens d'identification des gens du Nord.

Précision : le mot « ch'ti » est davantage employé à l'extérieur qu'à l'intérieur de la région. Il a été inventé, pendant la Grande Guerre, par les autres soldats pour se moquer de ces recrues qui disaient « ti » au lieu de toi et « che » pour ce. Mais les Nordistes de souche, s'ils acceptent volontiers le sobriquet, préfèrent se dire tout simplement nordistes…

Je suis retourné récemment au cap Gris-Nez, sur la commune d'Audinghen, pour remettre mes pas dans ceux de l'ami Raoul, qui aimait passionnément ce bout de littoral, à la limite de la Manche et de la mer du Nord. De son vrai nom Francis Delbarre, il était devenu chanteur par hasard, en interprétant à ses débuts des chansons en patois avec ses copains de virée, les « Capenoules », et par la suite, malgré son succès populaire, il ne s'est jamais pris au sérieux. Un jour, à la fin d'un spectacle triomphal de Claude François dont il avait assuré la première partie, il s'approcha de la vedette et lui dit, goguenard : « On ne saura jamais si le public est venu pour toi ou pour moi. »

Truculent colosse d'un mètre quatre-vingt-douze pour cent vingt kilos, « il représentait l'esprit du Nord, écrit sa fille Frédérique. À la

fois rigolard-fêtard et laborieux, grave et léger, grande gueule et pudique, généreux et fier ». Il incarnait si bien le caractère des Nordistes, leur façon de voir la vie, que la ville de Lille en a fait l'un de ses « géants », l'un de ces personnages identitaires que l'on promène en cortège lors des kermesses et autres fêtes locales.

Sa philosophie était simple : « Dans la vie, il ne faut rien avoir. Comme ça, on ne peut rien te prendre. » Elle s'exprimait aussi dans sa chanson *Perds pas l'Nord !* Gouailleur, bon vivant, toujours coiffé d'une casquette de pêcheur boulonnais, il se déplaçait dans une 2 CV artistiquement décorée, sur l'aile arrière, d'une pissotière pour chiens… Le 13 avril 1977, après un dernier verre au café Chez Léonce, il est allé se pendre à une poutre, face à la mer, et personne n'a compris pourquoi.

Sa tombe – une simple dalle de marbre – se trouve (en cherchant bien) derrière l'église d'Audinghen. Elle est couverte de plaques funéraires qui sont autant de témoignages de l'amitié que lui portaient les gens du pays : « Les Amis du cap Gris-Nez », « Les pêcheurs d'Audresselles » (le petit port voisin), « Le personnel de La Sirène » (un autre bar-restaurant d'Audinghen où il avait ses habitudes).

Son souvenir s'inscrit aussi sur la façade de l'ancien Chez Léonce, dont le généreux patron, à force d'offrir des tournées, a fini ruiné. Les nouveaux propriétaires l'ont baptisé La mer monte, en hommage à Raoul. Mais l'ambiance et l'esprit de la maison, hélas !, se sont évanouis avec lui. La Sirène, en revanche, reste un endroit magique en raison de sa situation. À l'extrême pointe du cap Gris-Nez, au creux d'une falaise qui domine la mer de quarante-cinq mètres, il offre, de la salle à manger, une vue fantastique sur cette partie du littoral doublement singulière : elle est la plus proche de l'Angleterre (vingt-huit kilomètres) et marque en même temps la ligne de partage entre la Manche et la mer du Nord. Un conseil : pensez à réserver une table près de la baie vitrée, pour le déjeuner.

Si vous ne pouvez pas vous permettre cet « extra », sachez qu'en vous asseyant dans l'herbe, avec un sandwich ou un cornet de frites-fricadelles, au bord du sentier des Douaniers qui longe tout le cap,

vous bénéficierez du même panorama pour beaucoup moins cher, et vous verrez les vagues caracoler de la même façon autour des rochers en les affublant de jolis tutus blancs…

Spectacle plus rare : c'est sur la plage de la Sirène, au pied du restaurant, qu'est jugée l'arrivée de toutes les tentatives de traversée de la Manche à la nage, en solitaire ou par équipe. Elles ont toujours lieu dans le sens Angleterre-France, parce que leur organisation est interdite en France. Sur un siècle, le taux de réussite n'a été que de 16 %, mais, chaque été, une poignée **d'irréductibles** relèvent le défi, au départ de la Shakespeare Beach, à Douvres, et quelques-uns s'allongent, épuisés, une dizaine d'heures plus tard, sur la plage de la Sirène.

Tout à côté du cap Gris-Nez, j'ai bien aimé le village d'Audresselles, avec ses maisons de pêcheurs aux volets bleus. Il abrite beaucoup moins de pêcheurs qu'au temps de Raoul, mais il a gardé sa simplicité apaisante. À cent mètres d'une plage de sable, face au parking municipal et à l'une de ces innombrables « baraques à frites » qui font partie intégrante du décor de la région et de son mode de vie, un petit restaurant sans prétention a fait mon bonheur : Au retour des flobarts (c'est le nom des bateaux de pêche, sur cette partie de la côte). Le fils de la patronne a le sien, *L'Espoir*, dans le port de Boulogne, et c'est lui, bien sûr, qui approvisionne la maison.

Poisson du jour à 12 euros, six pinces de crabe d'Audresselles (spécialité locale) pour 10 euros… Difficile de trouver mieux. En prime, quand la serveuse, à la fin du repas, vous demande avec un sourire : « Ça a été ? », on a l'impression qu'elle s'inquiète sincèrement de votre réponse.

Sur cette bande côtière où les structures d'accueil touristiques sont trop souvent désuètes – mais, pour les amateurs d'authenticité, c'est une part de son charme –, je me dois de vous signaler en outre, à Audresselles, le modeste Hôtel de la Plage. La façade est en bord de route mais six chambres sur onze donnent, à l'arrière, sur une plage de galets où les marins-pêcheurs, le matin, viennent prendre la mer.

Du cap Gris-Nez, par temps clair, on aperçoit le cap Blanc-Nez, distant de dix-sept kilomètres par la route. Ils forment le site des Deux-Caps, récemment classé « grand site de France », au même titre que Carcassonne ou le Mont-Saint-Michel. Entre les deux, la baie de Wissant étend sa longue plage de sable fin, mais le village du même nom ne présente pas grand intérêt. Celui d'Escalles, au pied du Blanc-Nez, est plus accueillant. De la plage, on peut grimper à pied, par le sentier des Douaniers, jusqu'à la pointe du cap, dont les falaises blanches atteignent cent trente-cinq mètres de hauteur.

Je vous laisse imaginer l'émotion ressentie lorsqu'on se tient sur l'une des trois terrasses aménagées en surplomb, tout là-haut, en appui sur d'anciens blockhaus du mur de l'Atlantique, face à l'immensité de l'horizon. La mer a cette couleur opale qui a donné son nom à la côte. Au loin, on distingue nettement (toujours par temps clair) les falaises de Douvres, et si l'on résiste au vent qui souffle quatre-vingts jours par an à plus de 50 kilomètres à l'heure, on peut s'attarder à suivre du regard l'incessant trafic des cargos et pétroliers qui sillonnent le détroit.

Le plus difficile, c'est d'amener les Parisiens jusqu'à ces falaises ventées, les dernières de la côte quand on va vers le nord. Elles n'ont pas la notoriété qu'elles méritent. La France, ces dernières décennies, a découvert le caractère accueillant et chaleureux des Nordistes, qui bénéficient d'une bonne cote de sympathie, mais leur pays reste encore méconnu. On ne répugne plus à s'y installer pour travailler. Être muté à Hazebrouck, pour un juge corse, n'est plus considéré comme une sanction. Mais de là à s'y rendre en vacances… Le Nord-Pas-de-Calais ne s'est pas encore débarrassé de l'image grise et plate qu'on lui a faite. Certes, les beautés de la région sont moins foisonnantes qu'ailleurs, mais elles n'en ressortent qu'avec plus d'éclat. Pourquoi

ne pas faire le test, grandeur nature, en allant parcourir, un week-end, le site des Deux-Caps ?

Les Bourguignons

« *Et je suis fier – er*
Et je suis fier – er
Et je suis fier d'être bourguignon ! »

Voilà qui est clair : les Bourguignons eux-mêmes le proclament à voix haute et en toutes circonstances, ils sont fiers de leurs origines, et peu importe que cet hymne régional n'ait pas été écrit par l'un des leurs. Composé par un chansonnier parisien, Henri Pary, en 1831, à l'occasion d'un banquet des Bourguignons de Paris, il exprime à coup sûr un sentiment partagé par tous.

Ce n'est pas de l'orgueil ni de l'arrogance. Au contraire. On n'est pas du genre, ici, à s'isoler superbement dans des châteaux, comme ces messieurs du Bordelais… Les Bourguignons ont simplement conscience de vivre dans une région bénie des dieux, dont les vins sont connus et vénérés sur toute la planète, où est produit le cru le plus cher du monde (la romanée-conti), sur une terre exceptionnelle dont les parcelles atteignent en conséquence des prix record, lors des rares transactions.

Il y a de quoi être fier, non ? Mais ils n'en cultivent pas pour autant un particularisme jaloux. Comme l'écrivait justement Jacques Lacarrière, qui a vécu ses vingt-cinq dernières années dans un petit village de l'Yonne nommé Sacy, ils savent que la « Bourgogne est le résultat de mille hasards, de mille rencontres et métissages puisqu'elle fut un lieu continuel de passage, un couloir reliant le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest en de constants brassages de peuples et de coutumes. C'est la raison pour laquelle il n'existe pas de langue bourguignonne comme il existe une langue corse ou bretonne. Les Bretons et les Corses sont des hommes enracinés. Les Bourguignons, eux, sont des hommes greffés. Comme leurs vignes. Greffés sur cette terre qui n'était pas la leur et qui l'est devenue ».

Mais après tout, disait Henri Vincenot, Bourguignon de souche et figure célèbre du terroir : « Peu me chaut que le sang qui se promène dans mes veines soit un coupage s'il a du degré et du bouquet. »

Combien de temps faut-il pour que prenne la greffe ? C'est une autre histoire. Limousin de naissance, le délicieux Jacques Lacarrière m'a raconté qu'il était installé déjà depuis dix ans à Sacy quand un vieux vigneron lui a dit qu'il avait « un pied en Bourgogne ». « Par la suite, il ne m'a plus rien dit. J'attends donc (en boitant) d'avoir mon second pied dans ce pays et de pouvoir y marcher enfin sans perdre l'équilibre », concluait-il en souriant.

Le mystère du ban bourguignon

En vérité, ici comme partout, on n'est pas du pays tant qu'on n'a pas un parent, au moins, dans le cimetière du village. Il faut savoir attendre. Du moins les Bourguignons ouvrent-ils grand leurs bras à tous ceux qui veulent partager quelques heures ou quelques jours leur art de vivre. Ils ont été les premiers (en 1934) à créer une confrérie vineuse, les Chevaliers du Tastevin, pour accueillir les amateurs de grands crus et leur remettre un beau diplôme en guise de passeport.

La cérémonie d'intronisation se déroule au cours d'un banquet de six cents couverts… et six mille verres (dix par convive), que vient couronner un rite d'initiation surprenant : le ban bourguignon.

C’est une sorte de cri identitaire, qui s’apparente (sans la note guerrière) au haka des Néo-Zélandais, une façon de s’affirmer bourguignon et d’y associer d’emblée tous les invités. Il est absolument nécessaire de le reprendre pour être véritablement adoubé, et tant pis si l’on se sent un peu ridicule d’agiter ainsi les mains en l’air, devant tout le monde, en faisant « tra la la, la, lère ! ».

Agacés, des esprits chagrins ont lancé un site, sur Facebook, « pour l’abolition du ban bourguignon », mais on sait qu’ils sont minoritaires quand on voit la foule des spectateurs du Zénith de Dijon l’entonner bruyamment, à la fin des concerts, jusqu’à ce que l’artiste de passage fasse acte d’allégeance. « C’est un truc de ouf ! » s’est exclamé Kev Adams, ahuri, avant de rejoindre docilement le chœur des spectateurs, tout comme l’ont fait Ben Harper, Olivia Ruiz, Mathieu Chedid ou le groupe Deep Purple.

Duel à la fourchette

En règle générale, toutefois, le ban bourguignon ne s’exécute pas le ventre vide. Il jaillit spontanément d’une table bien garnie et bien arrosée. C’est une situation très courante en Bourgogne. Car le Bourguignon n’a jamais considéré la gourmandise comme un péché. Il en a fait une vertu. Les anciens vous diront que, dans la société paysanne traditionnelle, une femme était d’abord jugée en fonction de ses talents culinaires, de son tour de main, de sa manière d’accommoder les plats et les sauces. Elle y consacrait beaucoup de temps, la cuisine bourguignonne étant à base de plats qui mijotent, qui réduisent lentement au coin du feu. La condition de la femme a changé, certes, et les menus sont moins chargés qu’autrefois, mais le culte de la table persiste.

Dans les villages, tout est prétexte à « banqueter » : la Saint-Vincent, la Sainte-Cécile, la Sainte-Barbe, la Saint-Hubert, la Saint-Cochon, même les enterrements. Et ces repas-là ne sont pas forcément les moins gais.

Je me souviens d'avoir participé, en 1978, à la Paulée de Meursault, véritable festin qui marque la fin des vendanges pour les producteurs de la côte de Beaune. Les plats se succédaient sans relâche afin de permettre à chaque vigneron d'ouvrir et de servir les bonnes bouteilles poussiéreuses qu'il avait sorties de sa cave pour la circonstance. Nous ne nous sommes levés qu'au bout de six heures, après un dernier « tra la la, la lère ! » qui scellait notre complicité.

N'oublions pas que le général Bisson, surnommé le « plus gros mangeur de l'armée impériale », était bourguignon… Il avait une maison à Cuiseaux (Saône-et-Loire). Il faisait présenter les armes à ses troupes, dit-on, lorsqu'il passait devant les vignes du Clos-Vougeot et il s'illustra particulièrement lors d'un « duel à la fourchette » avec l'amiral anglais qui cernait le port de Boulogne.

L'amiral, lui-même considéré comme le plus gros mangeur de la flotte de Sa Majesté britannique, avait eu vent de l'extraordinaire capacité d'ingestion du général Bisson. Il voulut donc le provoquer en se mesurant avec lui publiquement. On apporta aux deux adversaires, relate la chronique, plusieurs mètres de boudin, une demi-douzaine de poulets, quelques gigots et une rangée de bouteilles de vin. Vers dix-sept heures, l'amiral s'écroula, ivre mort, sur la table. Alors le général Bisson, qui n'avait pas cédé un pouce de terrain, se leva, tapa dans ses mains et cria : « Garçons, faites donner la suite ! » Il finit par mourir d'une apoplexie mais six ans plus tard.

Une leçon de « grumage »

Si la cuisine est une pièce importante, dans le vignoble bourguignon, c'est la cave, bien entendu, qui tient le rôle principal. Elle est vraiment le fondement de la maison. On y reçoit les amis, tastevin à la main, pipette de l'autre pour prélever directement le vin au tonneau. Et on « grume ».

C'est un mot que m'a appris « le Tonton », Gaston Ravaut, un vigneron du hameau de Buisson à Ladoix-Serrigny (Côte-d'Or). Il le prononçait avec gourmandise, en faisant ronfler le « r » comme un moteur et en le laissant rouler sur la langue humide. « La gr-r-r-rume,

expliquait-il, c'est le grain de raisin, en Bourgogne. Grumer, c'est déguster le vin en s'efforçant d'y retrouver les arômes subtils que le raisin est allé puiser dans les profondeurs du sol. C'est comme une séance d'amour. Ce sont les préliminaires qui sont les plus heureux. »

Suivait la démonstration, dans la cave où vieillissaient en silence les fûts de ladoix et d'aloxe-corton :

« Tu mets quelques gouttes de vin dans la bouche, tu les roules, tu les mâches, tu leur fais un peu de misère, de façon à les répandre dans ton palais, et puis tu passes un peu d'air à travers, en aspirant, parce que l'oxygène et la chaleur vont dégager les éthers du vin. Pour ça, regarde-moi : c'est le principe d'une bise bien faite. Tu penses à la "p'tiote" que t'aimes et tu arrondis tes lèvres en cul-de-poule, montrait-il, comme quand tu veux faire un bisou dans un endroit difficile, là où il y a du poil. » Et si quelques « oh ! » s'échappaient de l'assistance, il corrigeait, content de son effet : « Non, pas où tu crois. Derrière les oreilles. »

Le roi des cornichons

Gaston Ravaut, en effet, n'avait pas seulement gardé le savoureux accent bourguignon, tout en rondeurs. Il avait aussi cet humour un peu grivois – mais sans vulgarité – qui est propre aux gens du cru. À Curtil-sous-Buffières (Saône-et-Loire), on raconte que Bonaparte a traversé le village en 1796, au retour de la campagne d'Italie, accompagné du valeureux Bisson. À l'entrée du bourg l'attendaient vingt jeunes filles, que le maire présenta hardiment en s'écriant :

« Général, vingt cœurs !

– Et si j'avais été vaincu, lui demanda Bonaparte en souriant, qu'auriez-vous fait ?

– Mesdemoiselles, demi-tour ! » ordonna aussitôt le maire.

J'ai retrouvé ce goût de la gauloiserie à Bèze (Côte-d'Or), charmant village qui organise depuis plus de quarante ans Les Quatre Heures de Bèze. Là aussi, on prend plaisir à jouer sur les mots… Il s'agit en

l'occurrence d'un goûter campagnard, un petit « quatre heures » avec charcuteries et vin local, mais l'appellation lui vaut un grand succès.

Créateur du concept, l'ancien maire et ancien instituteur de Bèze, Michel Feuchot, a également lancé, dans le même esprit, la Fête des andouilles et des cornichons, qui se déroule chaque 15 août dans le ravissant parc de la Source, où jaillit la résurgence de la rivière la Bèze. Une foule enthousiaste y assiste à l'élection du roi des Cornichons (qui doit absorber le plus vite possible un bocal de cornichons) et de la reine des Andouilles : celle qui, la première, réussit à avaler une andouille enfarinée, posée devant elle sur une assiette, en ayant les mains attachées dans le dos. On imagine le spectacle, sous les commentaires légèrement graveleux de l'animateur… Ailleurs, cela pourrait sembler du plus mauvais goût, mais ici, j'en témoigne, tout se passe dans une jovialité totalement décomplexée. C'est la Bourgogne !

Peppone et don Camillo

Curieusement, l'un des Bourguignons les plus populaires du siècle dernier, celui qui incarnait aux yeux des Français l'humour et le caractère bourguignons, a été curé de Bèze pendant quatorze ans. La commune lui a d'ailleurs élevé un buste. Je veux parler du chanoine Kir, qui connut une étonnante carrière politique au lendemain de la Libération. Élu maire de Dijon en 1945, il a gardé l'écharpe jusqu'à sa mort en 1968. Il fut en même temps député de la Côte-d'Or pendant vingt-deux ans et reste le dernier à avoir siégé en soutane sur les bancs de l'Assemblée nationale. Une soutane qu'il portait généralement très courte, pour marcher plus vite. « C'est ma soutane de course », plaisantait-il.

À la fois Peppone et don Camillo, d'humeur fantasque, doté d'un solide accent, il était réputé pour son franc-parler. On lui prête cette réplique, à l'un de ses administrés qui lui disait :

« Vot' bon Dieu, vous nous en parlez tout le temps, mais on l'a jamais vu !

– Et mon cul, tu l'as pas vu, et pourtant il existe. »

C’est lui qui a donné son nom au célèbre apéritif à base de bourgogne aligoté et de liqueur de cassis. Jusqu’alors, dans les cafés de la région, on appelait ça « un blanc cass’ ». Mais le chanoine-maire lui a donné une forme de noblesse en le servant, lors des vins d’honneur de l’hôtel de ville de Dijon, à tous ses invités, même les plus prestigieux. Comme il recevait souvent des délégations françaises ou étrangères, l’un de ses adversaires socialistes avait d’ailleurs qualifié la mairie de « premier débit de boissons de la ville ». Découvrant cet excellent breuvage, ses hôtes en vinrent à le désigner du nom du truculent maire qui les avait accueillis : un kir.

Aujourd’hui, le kir n’est plus seulement bourguignon. On trouve des kirs bretons (à base de cidre), des kirs normands (avec du cidre, du cassis et une dose de calva), un kir médocain (où le vin clairet remplace le bourgogne aligoté). Le vin d’honneur dijonnais a quasiment conquis le monde.

Et les bordeaux ?

Je m’étonne, au passage, que les Dijonnais aient fait preuve d’une telle fidélité à leur député-maire en soutane, car le Bourguignon moyen ne manifeste pas un respect particulier pour la religion et pour ses dignitaires. Son humour verse même volontiers dans l’anticléricalisme primaire, si l’on en juge par les contes et les « histouères » de l’ancien temps. Témoignages, sans doute, de la vieille rancune des manants contre les moines de Cluny et de Cîteaux qui possédaient le meilleur du vignoble et punissaient sévèrement les chapardeurs.

Les vignerons d’aujourd’hui ne ratent pas une Saint-Vincent, ils promènent rituellement la statue de leur saint patron dans les rues du village après l’avoir présentée à la bénédiction du curé, mais ce n’est pas pour autant qu’ils iront à la messe les autres dimanches. Ils sont plus attachés à la tradition qu’à la signification religieuse de la cérémonie. Et s’ils communient, ensuite, c’est surtout sous l’espèce du vin.

« Ils ont la foi du vigneron », écrit le journaliste Jean-François Bazin : « Je crois, quand j’ai goûté. »

En dehors de ces occasions festives, les Bourguignons sont plutôt individualistes. À la différence des voisins francs-comtois, pionniers de la coopération agricole au sein de leurs « fruitières » de comté – ce qui leur a permis de garder le contrôle absolu de la production de leur fromage face à une industrie laitière qui a tout essayé pour leur casser les reins –, ils enferment leurs vignes dans des « clos » entourés de murets. Chacun défend l'originalité de son vin. Ils ont même obtenu de l'Unesco la reconnaissance de cette diversité unique : les milliers de « climats » (parcelles) de leur vignoble ont été inscrits en 2015 au patrimoine mondial de l'humanité.

Ils le réclamaient avec d'autant plus de conviction qu'ils sont un peu chauvins… Ils sont persuadés de produire les meilleurs vins du monde. Et les bordeaux, alors ? « Nous préférons ne pas en parler parce que nous ne les connaissons pas », répondent-ils suavement. Il ne leur viendrait même pas l'idée d'en boire… Si vous insistez, ils concéderont que le bordeaux est un excellent vin pour les malades. « Nous sommes le vin des gens bien portants ! »

C'est un pays où l'on sait prendre le temps. Le temps de manger, de boire, de soigner sa vigne, de regarder ces coteaux ensoleillés ou enneigés (car les hivers peuvent être rudes), d'attendre que le vin, dans la cave, ait atteint sa plénitude. « Ils ont toujours le temps de faire », résume Jean-François Bazin. « Jamais pressés. Il faut voir à voir », disent-ils. Il m'a confié cette histoire typiquement bourguignonne, selon lui :

Un vigneron rentre chez lui, la gorge sèche. Il fait chaud. Il passe près d'une source, s'approche puis s'écarte : « Tout compte fait, il ne faut pas gâcher sa soif. » Et il s'en va, du même pas tranquille, vers sa cave.

Le toit du monde

Dans l'Auxois, sur les hauteurs boisées de Meilly-sur-Rouvres, là où Henri Vincenot situait le « toit du monde », la pluie qui tombe rejoint,

paraît-il, par l'intermédiaire des affluents, la Manche d'un côté, l'Atlantique et la Méditerranée d'autre part. On est là, en effet, sur l'un des rares « points triples de partage des eaux », pour reprendre le vocabulaire des hydrologues (on n'en connaît que deux autres en France). « C'est ce qui conduisait le pape des Escargots, raconte Henri Vincenot dans son livre, à monter, à chaque solstice, sur le dolmen-calvaire de Meilly, et à pisser rituellement dans les trois directions : trois gouttes pour la Manche, trois gouttes pour la mer des Atlantes et trois gouttes vers la Méditerranée. Amen ! »

Il y a chez le Bourguignon, peut-être, quelque chose de cette pondération naturelle. Un sens de l'équilibre, du juste milieu. L'envolée des prix du vin a généré quelques très grosses fortunes, dans la production et le négoce, mais on ne les voit pas. Leurs collections de Bugatti et autres belles voitures dorment dans des garages discrets, à l'abri des regards, pendant que, dans le Bordelais, les plus grands propriétaires font appel aux stars internationales de l'architecture pour s'offrir des chais somptueux, véritables palais du vin… Le succès ne les a pas grisés. Ils restent attachés à une certaine rusticité. L'écrivain Jules Roy, qui est enterré à Vézelay (Yonne), l'avait noté : « Chez nous, en Bourgogne, rien ne manque et rien n'est de trop, on ne se nourrit pas d'illusions, et on ne prend pas les vessies pour des lanternes. »

Mon amie Marcelle

Mon amie Marcelle Pitaval, qui gardait ses « biquettes », tous les jours que Dieu fait, dans les friches de Bouze-lès-Beaune, d'où l'on domine les vignes de la côte de Beaune, avait cette sagesse apaisante. Vêtue de sa grande blouse à carreaux, le visage tout ridé mais plein de sourires, je l'entends encore me dire en montrant le paysage :

« Vous croyez que je ne suis pas heureuse de voir des choses pareilles ? Quand je pense qu'il y en a qui vont se fourrer sur les routes, le nez dans le derrière de l'autre, pour aller s'entasser sur les plages, alors qu'on est si bien ici… Ils sont dans des cages à lapins, en ville, et en vacances ils s'empilent tout pareil ! Vous allez peut-être

vous moquer de moi, monsieur Pierre, mais, dans ma vie, je suis allée trois fois à Dijon, une fois à Chalon, c'est tout. Je ne crois pas qu'on puisse trouver plus beau que mon pays et je suis malade dans les cars… Alors, ça me coupe tout. »

Elle n'imaginait pas la vie sans ses chèvres. « Sans elles, le temps m'dur-r-er-r-ait trop ! » soupirait-elle en faisant défiler un bataillon de « r ».

Je travaillais à la radio, à l'époque. Un jour, elle m'a écrit pour me demander de lancer un appel sur les ondes. Son bouc, Boulouc, avait disparu depuis une semaine. Elle avait perdu cinq kilos à le chercher partout, en vain. Elle m'expliquait : « Ce grand bêta, encore plus gentil que bête, était trop gâté chez moi. Il a voulu aller chercher son malheur plus loin. Les gens, c'est pareil. Ils ne sont jamais bien là où ils sont. Enfin ! Je n'ai pas pleuré quand j'ai perdu mon mari que j'aimais, je ne vais pas pleurer pour un bouc. Mais les biquettes sont toutes désemparées, maintenant. Elles se serrent les unes contre les autres, elles se déplacent sans but. »

Mon annonce ne lui a pas ramené Boulouc, malheureusement. Un peu plus tard, Marcelle Pitaval est partie là-haut rejoindre monsieur Seguin qui avait connu les mêmes soucis qu'elle avec sa chèvre Blanquette, si l'on en croit Alphonse Daudet. En voilà deux qui ont dû être contents de faire connaissance…

Les Francs-Comtois

Je suis étonné par la vitalité des accents régionaux. À mes débuts à Europe 1, au milieu des années 1950, ils étaient sévèrement bannis de l'antenne. Avant de m'engager au journal parlé, je m'en souviens, le directeur de la rédaction avait exigé que j'effectue plusieurs semaines d'exercices phonétiques pour me débarrasser des intonations qui trahissaient assurément mes origines lilloises. Les autres stations de radio nationales faisaient preuve de la même intransigeance. On aurait alors pu penser qu'avec le développement de l'audiovisuel et l'irruption de la télévision dans tous les foyers le « bien parler » parisien propagé par les médias allait rapidement s'imposer partout, que les nouvelles générations allaient tout naturellement l'adopter – par mimétisme ou conformisme.

Eh bien, non. En Provence, dans le Languedoc, dans le Nord, en Alsace, en Franche-Comté, les accents continuent de résonner dans les cours des écoles. Quelques phrases suffisent pour reconnaître un natif d'une de ces régions, si l'on a l'oreille un peu exercée. L'accent est plus prononcé s'il vit à la campagne mais la plupart des citadins, même

quand ils n'en ont pas conscience ou s'en défendent, en gardent quelque chose, ne serait-ce qu'une « pointe ».

Capitale de la Franche-Comté – cette « vigoureuse province frontière », écrivait le géographe Onésime Reclus –, Besançon en offre un bon exemple. Ou plutôt : « B'sançon », comme on dit là-bas.

Sachez d'abord que c'est une très jolie ville, injustement méconnue. Épargnée lors des deux guerres mondiales, elle a gardé un centre ancien pratiquement intact. Il faut se promener dans les rues piétonnes, où les enseignes les plus « branchées » se succèdent au rez-de-chaussée de beaux immeubles de pierres ocre et gris-bleu du XVIII^{e} siècle. Si vous entrez dans l'un de ces magasins, et si la commerçante est une vraie Bisontine, vous ne manquerez pas d'être charmé par son accent légèrement traînant qui s'apparente à celui des voisins suisses : une façon de s'attarder sur certaines syllabes (comme le « zan » de B'sançon) et sur les voyelles finales des mots, laissées ouvertes : « T'as vu l'chantiéééé ? »

Lola Semonin, en composant et en promenant sur toutes les scènes de France le personnage de la Madeleine Proust, pittoresque paysanne du village des Gras, dans le Doubs, a popularisé cet accent franc-comtois, ainsi que les tournures de langage propres à la région, surprenantes pour les gens de passage : « il fait cru » pour « il fait froid » ; « il veut pleuvoir » au lieu de « il va pleuvoir » ; « on va sur Suisse » au lieu de « on va en Suisse » ; « j'ai personne vu » pour « j'ai vu personne » ; « t'as meilleur temps d'aller travailler » pour dire « tu ferais mieux d'aller travailler » ; « c'est parti pour rester »…

Vous reconnaîtrez également le Franc-Comtois à ce qu'il met des « aussi bien » à la fin de ses phrases : « Il aurait pu changer de chemise, aussi bien… » Et en vous quittant, au téléphone, il vous dira : « Adieu, et tout de bon ! » (Traduction : bonne chance !) Enfin, si le patois a quasiment disparu, il en reste des mots qui sont entrés dans le vocabulaire courant : la *ch'ni*, pour la poussière ; un *beuillot* est un garçon pas futé ; la *panosse*, c'est la serpillière.

Franc-Comtois, tête de bois

Mais le Franc-Comtois, c'est surtout un caractère. La devise de la province en donne un aperçu : « Comtois rends-toi, Nenni ma foi ! » Il est doté d'un caractère indépendant, plutôt bourru, il a un langage direct, un tempérament râleur. « Franc-Comtois, tête de bois », disent leurs voisins… En 1961, au moment de la création des régions, le gouvernement avait envisagé – déjà – de réunir la Franche-Comté et la Bourgogne en une seule entité administrative. Mais l'un des rapporteurs du projet, après une enquête minutieuse, l'en avait dissuadé en raison, justement, de ce caractère particulier :

« Bourguignons et Francs-Comtois ont un point commun : ils sont farouchement attachés à leur liberté. Mais c'est leur seul point commun.

Les Francs-Comtois sont des hommes de l'Est. Sérieux, voire graves, souvent repliés sur eux-mêmes, peu communicatifs, ils n'accordent pas de prime abord leur confiance à un inconnu. Les difficultés d'existence sous un climat et sur un sol ingrat en ont fait une population énergique, courageuse, tenace, capable d'efforts violents. »

À l'inverse, les Bourguignons sont des gens « gais, optimistes jusqu'à l'insouciance, bons vivants, sociables, plus attirés par le contact des hommes que par le travail de la matière », poursuivait le rapporteur.

Cette analyse peut prêter à sourire, mais elle traduit des divergences réelles, qui ont resurgi au moment où le gouvernement Valls a décidé de présenter au Parlement la fusion des deux régions. Du côté de Besançon, on s'est mis à parler, dans les blogs, de « la bêcheuse Dijon » et, par opposition, de « la bonne franquette bisontine ». « La cuisine bourguignonne, par exemple, m'a dit un Haut-Saônois, est plus prétentieuse que la nôtre, assez rustique. » Finalement, la population, dans sa majorité, semble se résigner à la fusion imposée mais avec un sentiment d'humiliation, chez certains : « Nous allons devenir les vassaux de la Bourgogne… » soupire un élu.

Pour se faire une idée du bonhomme franc-comtois, on peut commencer par regarder les vidéos (de qualité irrégulière) qu'un charpentier de Morteau, sous le pseudonyme de Morteau Morille, poste régulièrement sur YouTube. Le portrait qu'il dessine dans ses sketchs relève évidemment de la caricature. Son personnage d'éternel râleur, qui ne prend pas de gants pour dire ce qu'il pense et qui ne respecte, dans la vie, que le travail manuel, s'inscrit dans le registre de l'humour. Mais quand on connaît les paysans de la montagne jurassienne, les gens du haut, on se dit en souriant que… il y a de ça.

Un « démerdard »

Le climat a son influence. N'oublions pas que les records de froid, en France, sont toujours atteints dans le Doubs et le Jura : à Mouthe (surnommée « la Petite Sibérie ») et dans le Grandvaux. Lors de la campagne de Russie, dit-on, en 1812, les grenadiers de la garde impériale issus du plateau de Grandvaux se distinguèrent parce qu'ils résistaient mieux au froid. Ils étaient entraînés… Dans les villages, souvent isolés par la neige, les hivers n'en finissent pas. Ce que les Jurassiens traduisent par cette boutade : « Chez nous, il y a deux saisons, l'hiver et le mois d'août. » Les habitants « s'embornent » comme les blaireaux, de la Toussaint au 1er mai. Lorsqu'un décès survient, ils montent le cercueil sur le toit de la maison en attendant le dégel qui permettra de creuser sa tombe. Par endroits, sur le bord de la route, on peut encore trouver des « creveaux », petites constructions en pierre, fermées par une porte en bois, où l'on remisait momentanément les corps, pour les protéger des loups…

Pour affronter au quotidien des conditions de vie aussi rudes, le Franc-Comtois est devenu, par la force des choses, un « démerdard », explique l'ancien sénateur Bernard Joly. Coupé du monde une partie de l'année, il a dû apprendre à tout faire par lui-même. Et il s'est révélé, à l'épreuve, d'une exceptionnelle habileté manuelle. Il est devenu le champion des travaux de haute précision, des tâches délicates qui réclament de la minutie. C'est ainsi que Besançon s'est imposé comme capitale française de l'horlogerie. Quand ce secteur est

entré en crise, la main-d'œuvre s'est reconvertie sans difficulté majeure dans les microtechniques et la fabrication d'outils de précision pour la chirurgie, la bijouterie ou la lunetterie. Le micron lui est une unité familière. « Et le Franc-Comtois ne relâche jamais son effort parce qu'il sait qu'après la descente il faut remonter… »

La proximité de la Suisse se fait également sentir. J'avais un ami peintre à Pontarlier, Pierre Bichet, qui excellait dans les paysages de neige. Il disait en plaisantant, pour décrire cette zone frontalière : « C'est déjà la Suisse, mais c'est pas encore propre. » C'était, je le précise, dans les années 1970, et depuis, côté français, les villages sont devenus « tip-top » eux aussi, mais les échanges frontaliers ont toujours été si nombreux qu'on peut déceler chez les gens, en dehors de l'accent, quelques comportements qui rappellent ceux des Suisses romands. Même s'ils affirment avec vigueur leur différence.

La Haute-Patate

Des quatre départements formant la Franche-Comté, la Haute-Saône est celui qui a le mieux maintenu l'accent et le mode de vie traditionnel franc-comtois, parce qu'il est resté le plus agricole. C'est la « Haute-Patate », comme disent pour s'en moquer les voisins du Doubs et du Jura, qui se targuent, eux – à juste titre –, d'avoir conquis les marchés internationaux avec leurs produits industriels et leurs microtechniques.

D'où lui vient ce surnom ? La Haute-Saône avait autrefois une importante production de pommes de terre, avancent certains. Pour d'autres, c'est à cause de la forme du département, qui évoque celle d'une grosse patate. Toujours est-il que les Hauts-Saônois sont fréquemment l'objet de railleries, aux alentours. Sur la route, par exemple, si un automobiliste conduit mal, c'est forcément un 70… Et l'on dira qu'il conduit vraiment comme une patate. On leur reproche aussi d'être trop timorés. Quand ils doivent se prononcer sur une innovation quelconque, leur première réponse est : « Faut voir… » Mais est-ce de la frilosité ou de la sagesse ?

Un de leurs compatriotes, Georges Colomb (qui avait pris pour pseudonyme Christophe !), a contribué à forger cette image de « paysan » fruste, en publiant à la fin du XIX^e^ siècle une bande dessinée dont le héros était le sapeur Camember, soldat illettré et un peu simplet qu'il fait naître dans un village proche de Lure, sa propre ville natale.

Fils d'Anatole Camember et de Polymnie Cancoyotte, Ephraïm Camember (dont le prénom, précise-t-il à son capitaine, commence par un « F ») est en quelque sorte la version masculine et franc-comtoise de Bécassine, la petite bonne bretonne dont les aventures connurent le même succès. Mais alors que les Bretons ont accablé l'auteur de protestations indignées, les Haut-Saônois, qui ont le sens de l'autodérision, ne semblent pas en vouloir à Georges Colomb puisqu'en 1979 la commune de Lure a élevé une statue en bronze au sapeur Camember, solennellement inaugurée par Edgar Faure.

Eh bien moi, j'ai une tendresse particulière pour ce département ignoré, dédaigné, pour ce parent pauvre de la Franche-Comté dont on ne parle presque jamais. Qui est capable de le situer sur la carte de France ? Qui peut citer une ville de la Haute-Saône, à l'exception, peut-être, de Vesoul, son chef-lieu ? Et encore… Son nom n'est connu que grâce à la chanson de Jacques Brel : « T'as voulu voir Vesoul et on a vu Vesoul… »

Pour être franc, il n'y a pas grand-chose à voir à « V'sou », en dehors du quartier historique. Ses deux seuls titres de gloire sont d'abriter le centre mondial de pièces détachées de Peugeot-Citroën – ce qui lui confère une forte notoriété auprès des garagistes – et d'avoir donné naissance à la grande comédienne Edwige Feuillère. C'est la plus grande ville du département, avec seulement seize mille habitants ! Comment mieux exprimer qu'en Haute-Patate on est dans une France profondément rurale, dont le charme premier est l'authenticité, un mot galvaudé par les publicitaires de toutes sortes, mais qui retrouve ici sa vérité.

Les plus beaux lavoirs de France

Je l'aime aussi pour ses lavoirs…

Je ne connais rien de plus émouvant, dans le paysage de nos campagnes, que ces témoignages d'un temps – pas si lointain – où les femmes se retrouvaient autour d'un bassin de pierre, à genoux sur une planche de bois, pour laver le linge de la famille. Or la Haute-Saône est le département français qui a gardé le plus grand nombre de lavoirs couverts et qui possède les plus beaux.

Dans les autres régions, beaucoup ont été laissés à l'abandon puis détruits pour vétusté après l'avènement de la machine à laver, qui a libéré les femmes d'une tâche pénible. Mais, en Haute-Saône, la coutume voulait qu'on les construisît en pierres de taille, comme la majorité des bâtiments publics. Ils ont donc mieux résisté à leur période de désaffection et ont pu être restaurés sans trop de frais lorsque les maires ont pris conscience de leur beauté et de leur intérêt touristique.

Résultat : on en dénombre encore aujourd'hui près d'un millier, certaines communes, comme Noroy-le-Bourg, en possédant jusqu'à sept, répartis dans les hameaux.

La plupart d'entre eux sont de véritables monuments, à l'architecture très recherchée, qui servaient à la fois de lavoir, d'abreuvoir pour les animaux et de fontaine communale. Le plus imposant est le lavoir-fontaine d'Étuz, avec ses deux petits temples grecs aux vingt-huit colonnes monolithes couronnées d'un chapiteau à volutes. Mais on retrouve pratiquement partout ce style néo-antique, cette majesté architecturale qui traduit l'importance donnée par les municipalités à ce formidable signe de progrès qu'a été, au XIX^{e} siècle, la création d'un point d'eau collectif au centre du bourg.

On en trouve de magnifiques jusque dans les plus petits villages de Haute-Saône et l'on se demande comment ils ont pu s'offrir des monuments de cette importance. C'est que les communes franc-comtoises étaient riches, à l'époque, grâce aux revenus de leurs vastes forêts. La vente annuelle des bois (chênes et hêtres) dégageait des

sommes considérables. Les autorités locales, à l'instigation du pouvoir royal, les ont investies au XVIII[e] siècle dans la restauration et l'embellissement des églises, qui furent alors dotées de ces jolis clochers à bulbe, souvent couverts de tuiles vernissées, qu'on peut admirer dans plus de la moitié des communes du département. Au siècle suivant, se conformant toujours aux instructions du pouvoir central qui voulait promouvoir l'hygiène et la santé publique, les maires ont allègrement cassé leur tirelire pour édifier des fontaines-lavoirs-abreuvoirs qui étalèrent au grand jour la richesse de leur commune et son attachement au progrès.

Ils ont fait appel aux meilleurs architectes du moment pour en dessiner les plans, et comme chacun de ceux-ci avait à cœur de faire preuve d'originalité, on a aujourd'hui la chance de découvrir, de village en village, une incroyable diversité de constructions. Aucun lavoir ne ressemble exactement à l'autre.

Voilà pourquoi je n'hésite pas à vous conseiller d'entreprendre ce parcours insolite : un tour des plus beaux lavoirs de la Haute-Saône. Je l'ai fait l'été dernier, guidé par l'ancien sénateur Bernard Joly, créateur de l'association des Petites Cités comtoises de caractère. En trois jours, j'ai réussi à en visiter une bonne quarantaine, et j'en suis revenu « lessivé », mais ravi.

Un pays de pierre et d'eau

J'ai vu des lavoirs de toutes tailles et de toutes formes : aux bassins carrés, rectangulaires, circulaires, en demi-lune ou ovales, lavoirs-temples, lavoirs-halles, lavoirs-atriums, souvent ornés de sculptures, parfois entourés d'arcades (à Ray-sur-Saône) ou couverts de tuiles vernissées comme le clocher de l'église. Ils n'ont pas tous la même splendeur mais tous sont remarquables.

Celui de Fontenois-lès-Montbozon, circulaire, est curieusement chapeauté d'un énorme dôme en zinc, qui fait penser à un ancien casque de soldat ; celui de Montbozon, en grès rose, se distingue par le magnifique cygne placé au cœur de la fontaine, celui d'Oyrières par le double péristyle qui lui donne une étrange solennité.

À Chaux-la-Lotière, j'ai engagé la conversation avec une femme qui soignait ses fleurs devant la maison située tout à côté du superbe lavoir en arc de cercle dont la fontaine est surmontée d'un coq de pierre. Elle avait quatre-vingt-neuf ans. Je l'ai écoutée me raconter, avec son pur accent franc-comtois, qu'elle était venue y battre son linge jusqu'au début des années 1960. « J'y ai lavé le linge de mes quatre enfants. Je venais le soir, après les travaux de la ferme… Parce que les hommes ont besoin des femmes, dans l'agriculture. Aujourd'hui, j'ai mal partout. Je monte les escaliers comme les chats… Je vois les choses à faire et je ne peux plus les faire. » C'est ce qui la désolait le plus.

Je l'ai quittée pour reprendre mon périple mais je n'ai plus regardé les lavoirs suivants de la même façon. L'image de ces femmes, qu'on peut retrouver sur les vieilles cartes postales, venant avec leur brouette de linge, dans le froid, pour s'agenouiller au bord des bassins – si beaux fussent-ils – n'a cessé de m'accompagner. Les lavoirs portent en eux ce souvenir, et je veux penser que les fleurs (trop) abondamment disposées par les municipalités sur leurs sévères façades sont un hommage rendu à ces lavandières héroïques.

L'une des curiosités à ne pas manquer, ce sont les mairies-lavoirs. Il y en a une dizaine, en Haute-Saône. Le lavoir est surmonté d'un étage qui abrite les services municipaux, auxquels on accède par un escalier extérieur. Le plus bel exemple est à Bucey-lès-Gy, où le lavoir, voûté comme une église, inspire le recueillement. Mais le bâtiment le plus élégant est celui de Beaujeu, de style italien, avec son escalier tournant à double volée aboutissant à un palier qui pouvait servir de tribune à monsieur le maire, les jours de fête, pour prononcer son discours. Il date de 1828. « Malheureusement, je dois vous annoncer que la mairie va déménager, m'a dit la secrétaire. La préfecture nous oblige à quitter les lieux parce qu'ils ne sont pas accessibles aux handicapés… » Question : ne pourrait-on pas accepter quelques dérogations pour des situations aussi particulières ?

Surmontée d'une horloge républicaine tricolore, la mairie-lavoir de Bouligney est également très belle. Au-dessus de la fontaine voisine, la statuette de Napoléon I^{er} n'est là que par erreur. Le maire de l'époque,

bonapartiste, avait commandé une effigie de Napoléon III, qui subventionnait à 30 % la construction des lavoirs, mais le sculpteur a confondu les deux empereurs…

Plus surprenant : le lavoir-gendarmerie d'Autrey-lès-Gray !

Les villages aussi ont du caractère

Les Hauts-Saônois ne semblent pas avoir pris conscience, toutefois, de l'intérêt touristique de ces innombrables lavoirs. À l'exception de quelques-uns, classés monuments historiques, ils ne sont pas signalés. Il faut les chercher, s'arrêter pour questionner un passant. C'est une bonne manière, certes, d'établir un contact avec les habitants, qui vous renseignent toujours très aimablement. Mais les villages sont parfois déserts, à certaines heures…

Il n'existe pas non plus de « route des lavoirs », avec un dépliant qui orienterait les touristes vers les réalisations les plus intéressantes. Je n'ai trouvé, en librairie, que des ouvrages de passionnés du patrimoine, fort bien documentés mais d'un usage peu commode. L'office départemental du tourisme serait bien avisé de s'en préoccuper.

Je me souviens de m'être perdu dans la campagne avant de trouver le lavoir-fontaine du Moulin, à Montot. Mais quelle heureuse surprise ! Niché dans un coin de verdure, sur les bords du Salon, au bas d'un chemin sinueux, il vous transporte dans un monde enchanté, où tout est calme et beauté. Un vieux pont à sept arches se profile à une centaine de mètres, entre deux saules d'âge vénérable. Un peu plus haut, le petit bourg de Montot, d'origine gallo-romaine, prolonge l'émerveillement.

Eh oui, aller à la recherche des lavoirs, c'est aussi l'occasion de découvrir des villages pleins de charme, paisibles et apaisants, dont les belles maisons de pierre aux porches en anse de panier témoignent d'un riche passé. Les plus remarquables ont reçu le label Petite Cité comtoise de caractère. Il y en a treize en Haute-Saône. Et elles ont toutes un ou plusieurs lavoirs, bien sûr. J'ai particulièrement aimé Fondremand, village médiéval dominé par un donjon du XV^{e} siècle

sous lequel jaillit la Romaine, une source abondante qui alimente le monumental lavoir construit à ses pieds et un petit moulin du XIXe siècle, toujours en activité, où vous pourrez acheter de la farine et de l'huile de noix.

Pour déjeuner, j'ai fait halte au restaurant installé dans l'ancien presbytère, tenu par un jeune couple du village. On y mange simplement mais bien, pour une somme modique (formule midi à 9,50 euros, en semaine). Le patron vous confiera, si vous le souhaitez, la clé de l'église, inscrite au titre des Monuments historiques.

Autre cité de caractère, Ray-sur-Saône possède non seulement un grand lavoir aux arcades moulurées, mais aussi un château du XIIe siècle, remanié à la fin du XVIIe, qui est resté dans la même famille depuis sa construction en 1172 par le baron de Ray. Une continuité inégalée en France, à ma connaissance. L'actuelle propriétaire, Diane de Salverte, représente la trente-troisième génération ! Qui sera aussi la dernière, malheureusement. En l'absence d'héritier, à soixante-dix-neuf ans, la comtesse vient de céder le château au conseil général, sous condition de pouvoir en occuper une aile jusqu'à la fin de ses jours.

Pour l'instant, le château se visite sur rendez-vous. La propriétaire montre au passage, en toute bonne foi, un reliquaire en or contenant un morceau de la vraie Croix (?) rapporté de la quatrième croisade par l'un de ses ancêtres, et un coffre qui aurait servi à transporter le saint suaire. Le parc, d'où l'on a une vue exceptionnelle sur la Saône et sur le village, est ouvert gratuitement au public.

Sur le pont d'Apremont

En remontant la Saône, je ne pouvais manquer de m'arrêter à Apremont pour saluer l'ancien maire, Paul Chaudot, qui, en 2007, a donné mon nom au pont reliant son village à la rive opposée. Eh oui, ça vous épate, mais il y a un pont Pierre-Bonte à Apremont-sur-Saône !

C'est la conclusion d'une belle histoire : en 1977, je m'étais rendu dans la commune avec une équipe de tournage de *La Lorgnette* pour

donner la parole à un maire en colère. Le pont détruit lors de la dernière guerre venait enfin d'être ouvert à la circulation, à la satisfaction générale, mais comme il avait dû se battre pendant trente ans avec l'administration et les élus de la région pour obtenir sa reconstruction, le maire refusait de laisser au préfet ou au député l'honneur de procéder à l'inauguration de l'ouvrage.

Quand je lui ai annoncé ma venue, il a sauté sur l'occasion : « Si vous m'amenez la télévision, eh bien, c'est vous qui couperez le ruban avec moi ! » m'a-t-il lancé au téléphone. Il a aussitôt alerté la population, convoqué la fanfare et les majorettes du chef-lieu de canton, et le dimanche suivant, à la fin de *La Lorgnette*, toute la France a pu découvrir Apremont-sur-Saône (quatre cent cinquante-six habitants), tandis que je jouais les officiels, ciseaux à la main, à l'entrée du pont.

C'est pour célébrer le trentième anniversaire de cette inauguration, en 2007, que Paul Chaudot a eu l'idée de donner mon nom au pont, avec l'accord de la Direction départementale de l'équipement. Et c'est un village en fête qui m'a de nouveau accueilli, le 23 septembre, pour dévoiler fièrement la plaque « Pont Pierre BONTE ». Vous comprendrez que j'éprouve pour cette petite commune haut-saônoise une affection particulière…

Sur la vallée de la Saône, une autre localité me reste chère : Jussey. Outre ses nombreux lavoirs, elle possède la statue de Marianne la plus ancienne de France, juchée sur la fontaine de la place de la Libération. Elle a été érigée en 1849, au tout début de la II^e^ République. Vendue aux enchères, au prix de la fonte, à l'avènement de Napoléon III, en 1852, elle a été rachetée par un vieux militant républicain, qui l'a mise à l'abri et réinstallée en 1888.

Au XIX^e^ siècle, les Jusséens étaient en effet réputés pour avoir des opinions « très avancées », dans ce département où l'on croise pourtant des statues de la Vierge à chaque carrefour (j'exagère, mais il y en a beaucoup !). Un rapport de police de 1851 signale que c'est « un vrai repaire de socialistes ». Ça a changé, si j'en juge par les derniers résultats électoraux, favorables à la droite, mais les habitants ont fêté

joyeusement le cent cinquantième anniversaire de leur Marianne en 1999. Comme ils avaient eu la gentillesse de m'y inviter, je garde encore une bouteille de la cuvée spéciale de vin de pays de Franche-Comté (rouge, bien sûr) qu'ils avaient éditée à cette occasion…

Aujourd'hui, les gens du canton de Jussey sont surtout réputés pour leur accent franc-comtois très prononcé. « Oh, c't'accent qu'y-z-ont là-bas ! m'a-t-on plusieurs fois répété. Avec un accent pareil, pas b'soin de d'mander où y restent ! » Voilà un charme de plus, à mes yeux, pour cette sympathique et républicaine « petite cité comtoise de caractère ».

Je m'aperçois que j'ai peu parlé du nord du département et de cette petite région qu'on appelle les Vosges saônoises. Ne faites pas comme moi, ne la négligez pas, si vous répondez à l'appel de la Haute-Saône… Allez également découvrir le pays des mille étangs, qu'on appelle aussi la « petite Finlande » en raison de la similitude des paysages. Arrêtez-vous à Fougerolles, la capitale du kirsch et de la cerise, pour goûter la spécialité locale. Vous y poursuivrez à loisir notre pèlerinage des lavoirs, car il y en a aussi de superbes, là-haut…

Les Alsaciens

Au cœur de Strasbourg, il y a un quartier qui s'appelle « la Petite France ». Comme c'est le plus beau de la ville, le favori des touristes, je me suis longtemps senti fier de l'hommage ainsi rendu par les Alsaciens à leur mère patrie. Jusqu'au jour où j'ai appris la véritable origine de cette appellation… En fait, le quartier a simplement pris le nom d'un établissement hospitalier du XVI^e^ siècle que les gens surnommaient « la Petite France » (*Französel*) parce qu'il accueillait les mercenaires au service du roi de France atteints de la syphilis, maladie vénérienne connue à l'époque sous le vocable de « mal des Français ». Pas de quoi s'enorgueillir !

Mais peu importe. Cela n'empêche pas la Petite France de Strasbourg, avec ses canaux, ses ponts, ses belles maisons à colombages et à géraniums, d'être un endroit magique, ni l'Alsace tout entière d'être pour moi une magnifique « petite France ». Oui, j'aime profondément l'Alsace, et je le proclame d'emblée, haut et fort, parce que des amis m'ont prévenu : les Alsaciens sont des sentimentaux. Ils ont besoin d'être aimés, de se l'entendre dire par les autres Français.

Ils aiment la France par-dessus tout, mais ils ont toujours tendance à douter de l'affection qu'elle leur porte.

Cela tient à leur histoire, bien sûr. Français depuis 1648, mais de langue et de culture germaniques, ils ont perdu deux fois leur nationalité française en un siècle. En 1945, au lendemain de la dernière guerre, un octogénaire alsacien était un homme qui avait changé cinq fois de nationalité ! Et sur ses quatre-vingts années d'existence, il en avait passé plus de la moitié sous régime allemand. Plusieurs générations ont été traumatisées, déstabilisées par ces déchirures. Au point d'avoir dû recourir à la psychanalyse…

Sur le divan

Psychanalyse de l'Alsace, tel est en effet le titre d'un livre magistral, publié en 1951 par un pasteur mosellan pour tenter de débloquer les complexes des Alsaciens. À l'époque, six ans après la Libération, un grand nombre d'entre eux était encore figé dans une sorte de mauvaise conscience et rongé par la crainte de ne pas être tout à fait pareil aux autres Français, ou de ne pas paraître assez français. Ils avaient honte de leur accent, aux consonances germaniques. Dans son ouvrage, étonnamment lucide, l'auteur, Frédéric Hoffet, les invitait donc d'abord à assumer leur dualité, au lieu de s'en excuser.

Il faut accepter et comprendre que « cette province est double par nature. La France et l'Allemagne l'ont marquée si profondément de leur sceau qu'elle continue à tenir des deux », écrivait-il. Cette double influence « détermine le comportement moral, la sensibilité, et jusqu'aux formes de l'intelligence de ses habitants ».

Il brossait ensuite ce portrait :

De ses origines germaniques, l'Alsacien a gardé une certaine lenteur et un manque de spontanéité. « Ses joies sont plus profondes que manifestes. Ses colères sont terribles, mais à retardement. » Il a l'âme romantique, mais ses sentiments sont intériorisés.

Dans la vie, il a tendance à tout prendre au sérieux. « Il manque de cette indifférence qui est à la fois le principal défaut et la suprême

élégance du Français. »

Le fond germanique se manifeste aussi, selon lui, par un amour de l'ordre et un respect de la hiérarchie sociale qui laisse peu de place à la fantaisie.

« L'influence française, ajoutait-il, a contribué à atténuer ces caractères germaniques et elle a greffé d'autres éléments, tels que le goût – le goût des Alsaciens est français –, l'esprit critique, l'amour de la liberté et l'humour. »

Il n'est pas facile d'être alsacien !

Dans leur majorité, les Alsaciens se sont reconnus dans ce tableau sans complaisance. Quand Germain Muller, adjoint au maire de Strasbourg et auteur de revues satiriques, recevait la visite d'un journaliste parisien venu enquêter sur l'Alsace, il lui tendait systématiquement le livre de Frédéric Hoffet en disant : « Lisez ça, d'abord… Mais n'oubliez pas de me le rendre ! » Lui aussi considérait qu'on ne peut pas comprendre les Alsaciens sans tenir compte de leur double héritage, latin et rhénan, et de la complexité de caractère qui en découle : « Plus tiraillé, plus écartelé qu'un Alsacien, il n'y a pas. »

Les deux périodes d'annexion de l'Alsace par l'Allemagne – après la guerre de 1870, puis après la défaite de 1940 – n'ont pu qu'accentuer le malaise des habitants. Lorsqu'ils sont rentrés au bercail, revenus au sein de la nation, ils ont été stigmatisés par leur accent et leur dialecte, et ils ont souffert, souvent, du regard des autres. Ils en ont conçu, explique Frédéric Hoffet, un « complexe d'infériorité » qui pesait sur leurs relations avec les Français « de l'intérieur », comme l'on disait alors.

Je l'ai souvent ressenti. J'ai connu, au cours de ma carrière journalistique, des Alsaciens extraordinaires. Je pense en particulier à Léon Beyer, viticulteur et maire du joli village d'Eguisheim, un homme d'une générosité et d'un raffinement extrêmes. C'est grâce à son action qu'Eguisheim a obtenu d'être classé parmi les « plus beaux villages de France ». Mais je dois reconnaître qu'en effet, dans les premiers temps de notre amitié, je décelais chez lui une certaine gêne

qui maintenait entre nous une distance injustifiée et que je m'explique mieux aujourd'hui.

Ce complexe d'infériorité était évidemment compensé par un complexe de supériorité. Il se traduisait par une forme d'orgueil, vis-à-vis de ces Français légers et inconstants, et par une grande susceptibilité. S'ensuivait une attitude déroutante qui pouvait provoquer chez l'interlocuteur des réactions négatives.

Je comprends, en tout cas, la tante du romancier Jean Egen, l'auteur des *Tilleuls de Lautenbach*, qui soupirait, au soir de sa vie : « Il n'est pas toujours facile d'être alsacien ! »

Chic ou ringard ?

Qu'en est-il aujourd'hui ? Depuis plus de soixante ans, grâce à la construction de l'Europe, l'Alsace a le droit de vivre en paix, sous le drapeau français. Les blessures de l'annexion sont cicatrisées. Le dialecte alsacien, qui était parlé par 80 % des habitants dans les années 1950, ne cesse de perdre du terrain. Selon une étude réalisée en 2012, 74 % des plus de soixante ans le connaissent encore, mais ils ne sont qu'à peine 10 % chez les moins de trente ans. Pour d'autres observateurs, ils ne seraient pas plus de 10 % à pouvoir tenir une conversation suivie en alsacien.

Simultanément, l'enquête révèle que le dialecte et l'accent ne sont plus considérés comme « ringards ». Où est le temps où l'administration préfectorale faisait apposer dans les écoles et les moyens de transport en commun des affichettes proclamant qu'« il est chic de parler français » ? La « honte » dont parlait Frédéric Hoffet a disparu.

Ces marques d'identité sont non seulement assumées, aujourd'hui, mais elles sont devenues un titre de fierté. En 2008, quand le ministre de l'Intérieur a décidé de mettre fin à la coutume d'éditer les professions de foi électorales dans les deux langues, la mesure a suscité un tollé général. Le conseil régional a déposé un recours auprès du Conseil d'État qui a malheureusement confirmé le décret ministériel, faisant valoir que le français était désormais connu de tous.

Beaucoup d'Alsaciens en ont gardé un ressentiment. Dans une formule qui résume la complexité de nos compatriotes d'outre-Vosges, le plasticien Raymond Waydelich affirme avec vigueur : « Les Alsaciens sont français, mais ils veulent rester alsaciens. »

Des caractères permanents

La « francisation », qui s'est exercée dans tous les domaines, n'a pas effacé les caractères originaux de l'identité alsacienne. Ils sont tellement vivaces qu'une Strasbourgeoise, Laurence Winter, a jugé utile de publier, il y a quelques années, un « manuel de comportement à l'usage des nouveaux arrivants pour leur éviter impairs et déconvenues »… Son titre : *Ciel ! Mon mari est muté en Alsace*.

Cette identité, admet-elle, reste fondée sur la dualité historique des Alsaciens. Si l'on reprend les différents traits de caractère hérités des Germains, tels que les avait relevés Frédéric Hoffet dans sa *Psychanalyse de l'Alsace*, on peut dire que – dans une moindre mesure, certes – ils sont toujours perceptibles. Il suffit de se promener dans les villages pour constater que l'amour de l'ordre et de la propreté est toujours là. Le samedi après-midi, dans certaines localités de l'Outre-Forêt, on peut voir les femmes sortir ensemble de leur maison, de part et d'autre de la route, un balai à la main, pour nettoyer le trottoir et la chaussée jusqu'à son milieu. Cette séance de balayage collectif se déroule tous les samedis à seize heures pile. Car l'exactitude, pour un Alsacien, est une vertu capitale. Le « quart d'heure alsacien » n'existe pas.

Ce souci de l'ordre s'accompagne d'une grande rigueur morale et d'un sens du bien commun qui pourrait servir de modèle au reste de la France. La fraude fiscale n'est pas totalement inconnue en Alsace, mais elle y est considérée comme une importation française. Les filous, les gens de mauvaise foi, les escrocs en tous genres n'y prospèrent pas longtemps.

La démarche intellectuelle des Alsaciens, leur façon de penser et de s'exprimer reste aussi marquée par une certaine lenteur, en comparaison d'autres régions. Ils préfèrent prendre un temps de

réflexion avant de se prononcer sur un sujet ou de répondre à une question. Mais ils le feront avec une assurance et une franchise parfois déconcertantes.

On ne peut pas nier non plus leur côté « sérieux », renforcé sans doute par l'influence protestante, et leur sens du devoir. On ne plaisante pas avec le travail, qui doit être « bien fait ». On retrouve cette exigence professionnelle à tous les niveaux, dans tous les domaines. Conséquence pratique, pour le touriste : il ne risque guère de mal manger, dans un vrai restaurant alsacien, si modeste soit-il. Ce sera toujours propre et honnête, aussi bien dans l'assiette que dans l'addition.

Quand vient le moment de s'amuser, ils ne sont pas les derniers, mais, même dans leur façon de faire la fête, comme dans leur folklore, la touche rhénane est toujours présente.

Ce qui a changé, c'est le regard porté par les autres Français et, du même coup, celui que les Alsaciens portent sur eux-mêmes. Dans l'opinion, la réconciliation franco-allemande a rendu obsolètes les vieux préjugés antigermaniques. L'Alsace nous apparaît tout simplement pour ce qu'elle est, et ses caractères originaux, issus de son passé, lui donnent presque un charme exotique. Les marchés de Noël de Colmar et d'ailleurs font fureur. L'Alsace séduit. L'Alsace est à la mode.

Les Alsaciens ont ainsi retrouvé confiance en eux-mêmes. Ils ont admis que la coexistence des deux cultures, si elle leur a posé beaucoup de problèmes, pouvait être une chance. La psychanalyse opérée par Frédéric Hoffet a réussi ! Ils sont parvenus à fusionner les deux cultures, en gardant le meilleur de chacune. Aujourd'hui, loin de vouloir se débarrasser des traces de leur « germanité », ils en sont à s'inquiéter de leur disparition dans les nouvelles générations…

Un humour salvateur

L'humour a beaucoup aidé les Alsaciens à guérir de leurs complexes. Dans les pires années de l'après-guerre, des chansonniers comme Germain Muller ont fait preuve d'une lucidité et d'un esprit

d'autodérision incroyables sur la scène du Barabli à Strasbourg, dans des revues satiriques qui connaissaient un énorme succès populaire. Le journaliste Jacques-Louis Delpal, vieil ami de l'Alsace, se souvient : « Germain Muller traitait des sujets les plus sensibles avec une verdeur de langage que je n'aurais jamais osé employer dans mes articles. » Le dessinateur Tomi Ungerer, dont la réputation est internationale, ne se gênait pas non plus pour plaisanter sur des sujets qui faisaient mal, à l'époque. Exemple : « L'Alsace, c'est comme les toilettes, c'est toujours occupé. »

Leur humour s'apparente à celui des juifs, en ce sens qu'il s'autorise à faire rire avec des thèmes graves ou douloureux. On peut y voir l'effet de la présence en Alsace, depuis très longtemps, d'une importante communauté juive. Celle de Strasbourg était la plus nombreuse de France après Paris. Le père des Marx Brothers, Simon Marx, était d'ailleurs un juif alsacien, émigré à New York.

Échantillon de leur humour : en 1987, lors d'une semaine d'amitié franco-allemande, Raymond Waydelich, Germain Muller et Tomi Ungerer se sont rendus à Hambourg en emportant, par camion, un énorme bloc de terre de seize mètres cubes découpé dans une forêt alsacienne, avec sa végétation, et l'ont symboliquement offert au premier magistrat de la ville en disant : « C'est un grand jour. Pour la première fois, vous allez avoir un morceau de terre alsacienne sans faire la guerre ! »

Beaux joueurs, les Allemands ont replanté la parcelle dans un parc botanique de Hambourg, où l'on peut toujours venir admirer sa fertilité. « En fonction du droit du sol, tous les couples qui font l'amour sur cette parcelle donnent naissance à un enfant alsacien », conclut dans un grand rire Raymond Waydelich.

Ce qui ne fait pas rire du tout les Alsaciens, c'est d'être confondus avec les voisins allemands. Rien ne les vexe davantage. « Nous avons un dialecte alémanique, comme les Suisses ou les Luxembourgeois, nous avons des racines germaniques, mais notre cœur est français », m'assène encore avec fougue Raymond Waydelich. Il me raconte l'histoire de Napoléon I^{er} qui avait invité à une réception trois de ses

meilleurs généraux alsaciens : Kellermann, Rapp et Kléber. Comme quelqu'un, dans l'assistance, s'étonnait de les entendre parler une langue étrangère, l'Empereur répondit : « Peu importe qu'ils baragouinent dans leur langue, ils sabrent français. »

« Promets-moi de la mettre dans ton livre, cette histoire », me dit l'ami Raymond. Et pour m'aider à comprendre la complexité de l'âme alsacienne, il m'emmène devant le monument aux morts de Strasbourg, place de la République. Le sculpteur a représenté une mère éplorée (figurant la ville de Strasbourg) qui tient sur ses genoux ses deux enfants mourants, l'un en uniforme allemand, l'autre en uniforme français. La plaque indique simplement : « À nos morts ».

Quelques minutes plus tard, nous étions installés dans l'une de ces winstubs où les Alsaciens viennent oublier leurs petits problèmes existentiels ou quotidiens en buvant avec autant de plaisir – et sans se poser de questions culturelles – un verre de vin qu'une chope de bière. C'est dans ce genre d'établissements typiques qu'on peut apprécier leur jovialité et la chaleur de leur accueil. Car l'hospitalité fait partie des qualités alsaciennes les plus évidentes.

Il faut citer aussi la fidélité. L'Alsacien prend – un peu plus que les autres – le temps de vous juger, avant de vous accorder sa confiance ou son amitié, mais, quand il la donne, c'est pour longtemps. Je peux en témoigner. On dit que sa rancune est tout aussi tenace, mais ça, j'espère ne jamais avoir l'occasion de le vérifier.

L'Alsaco est écolo

Dernière particularité : romantique, l'Alsacien voue un véritable culte à la nature. L'Alsaco est écolo. Il respecte son environnement et il se mobilise volontiers quand il faut le défendre. Il aime les balades à travers la campagne ou la montagne, en groupe de préférence. C'est un randonneur infatigable. Ainsi s'explique le succès du Club vosgien, fondé en 1872 à Strasbourg. Véritable institution, il rassemble quelque quarante mille marcheurs, auxquels sont proposés près de vingt mille kilomètres d'itinéraires signalisés.

Si vous voulez vous joindre à eux, je vous conseille de commencer par la route du vin, parce qu'elle est la plus typique et la plus riante. Au départ de Marlenheim, dans le Bas-Rhin, elle se faufile dans le vignoble jusqu'à Thann (Haut-Rhin), en traversant quelques-uns des plus beaux sites et des plus beaux villages d'Alsace : Obernai, Riquewihr, Turckheim, Eguisheim, Rouffach… Il faut compter une petite semaine pour parcourir tranquillement ses cent soixante-dix kilomètres, en prenant le temps de s'arrêter dans les villages et les caves, mais le chemin de fer, parallèle à la route, permet de l'aborder ou de la quitter à n'importe quelle hauteur. Ne ratez pas Eguisheim, quand même, mon village préféré. Pour ceux qui souhaitent accélérer l'allure, une « véloroute » balisée a été ouverte en 2013.

Si vous préférez découvrir une Alsace plus secrète, moins conforme aux cartes postales, je vous recommande la haute vallée de la Bruche, dans les Vosges bas-rhinoises. C'est un petit pays très particulier, qui faisait autrefois partie de la principauté de Salm et qui en a gardé des caractères propres. On n'y parle pas le dialecte alsacien mais un français teinté de patois. Le paysage est fait de forêts profondes, de prés, de ruisseaux, de torrents, et d'une dizaine de villages qui n'offrent pas le pittoresque de ceux de la route du vin, mais où l'on s'immerge dans une Alsace plus authentique. Je me souviens d'une fête étonnante, à Fouday, au cours de laquelle les maires des quinze communes de la vallée, portant l'écharpe tricolore, avaient formé une chorale pour me chanter l'hymne de la Bruche. Un moment émouvant, qui exprimait à la fois la force de leur identité « bruchoise » et leur attachement à la République.

Fouday constitue de toute façon une étape incontournable de la randonnée. C'est là que se trouve l'hôtel-restaurant Chez Julien, une affaire de famille aujourd'hui tenue par Gérard Goetz, son épouse et ses filles. Il y a quarante ans, du temps de ses parents, c'était encore un bistro pour routiers. D'année en année, Gérard Goetz l'a agrandi, modernisé, embelli pour en faire un établissement de grand standing de soixante-cinq chambres (avec deux piscines, spa, salle de fitness, parc de relaxation), tout en maintenant une ambiance familiale et une cuisine d'inspiration régionale. Les tarifs ont progressé au même

rythme que le confort, bien entendu, mais ils restent d'une honnêteté irréprochable. Les touristes belges, qui ont découvert l'endroit à ses débuts, l'ont quasiment colonisé. En juillet, la fête nationale belge y est d'ailleurs célébrée comme à Bruxelles. Mais ne serait-ce que pour prendre un verre ou un repas à l'auberge annexe, un arrêt Chez Julien s'impose.

Vous pourrez y méditer sur la réussite édifiante d'un Alsacien qui a toujours été fidèle à son village natal et à quelques principes innés : rigueur, travail, respect du client, esprit de famille… Une réussite d'autant plus surprenante que, dans la catégorie « coin perdu », la Bruche peut prétendre à un classement honorable. Mais, quand on l'a trouvé, on ne l'oublie plus.

Les Lorrains

Si, comme je le pense, naître en France est une chance, il y en a qui la paient plus cher que d'autres. Je veux parler des Lorrains. Ils ont même payé pour les autres, trop souvent… Malencontreusement placée sur une frontière très disputée, la Lorraine a vu déferler toutes les invasions qui ont meurtri notre histoire nationale. Elle a été, bien malgré elle, le bouclier de la France, son rempart le plus exposé. De Jeanne la Lorraine jusqu'à la croix de Lorraine, son nom a été associé de manière ininterrompue à des aventures militaires ou guerrières. Même les chants et les musiques populaires y ont des accents martiaux : *Fiers enfants de la Lorraine*, *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*, *La Marche lorraine*, *Le Régiment de Sambre-et-Meuse*. Et, comme par hasard, en passant par la Lorraine avec ses sabots, la jouvencelle de la chanson rencontre des capitaines…

Il y en avait partout. Répartis sur le territoire en une multitude de villes de garnison, les militaires ont longtemps fait partie du paysage, maintenant dans la population, même en temps de paix, la conscience d'un danger toujours menaçant.

Ce douloureux passé ne fait évidemment pas de la Lorraine, à première vue, une région particulièrement « glamour ». Ajoutez à cela que, nos malheurs venant toujours de l'est, ce point cardinal a pris une connotation repoussante dans notre imaginaire. Plus encore que le nord. Le soleil a beau se lever à l'est, c'est vers l'ouest ou le sud que se ruent les touristes… Voilà pourquoi le romancier Philippe Claudel, qui vit en Meurthe-et-Moselle, préfère parler de « mon bel Orient » quand il évoque son pays natal. Ça veut dire la même chose mais ça change tout ! Magie de l'Orient…

Il faut donc essayer de gommer de sa mémoire toutes ces images résiduelles pour aborder sereinement la Lorraine et les Lorrains. En tenant compte, d'abord, de leur diversité. Il existe sans conteste une identité commune, affectivement ressentie et assumée, mais de la Meuse à la Moselle, les caractères, autant que les paysages, différent. Chacun des quatre départements qui composent la Lorraine a sa personnalité. C'est ce que confirme un vieux dicton populaire qui distingue « les seigneurs de Metz, les messieurs de Nancy, les p'tits gars des Vosges et ceux de la Meuse ».

« Pourquoi les Lorrains ont des oreilles pointues ? »

Le département de la Moselle se singularise par son histoire et par son bilinguisme. Il est le seul à avoir fait partie de ce qu'on appelait avant-guerre « l'Alsace-Lorraine », le seul qui ait été (aux trois quarts) annexé à l'Allemagne en même temps que l'Alsace, pour la simple raison que, dans cette partie du territoire, on parlait depuis longtemps un dialecte alémanique. La mentalité des habitants se rapprochait donc, à l'origine, de celle de leurs voisins. Mais s'ils ont partagé les mêmes épreuves, lors de ces années noires, Alsaciens et Lorrains de Moselle n'ont pas toujours pratiqué, pour autant, l'entente cordiale. Les Lorrains se sentaient méprisés par les Alsaciens, qu'ils accusaient d'arrogance.

Une vieille plaisanterie, encore en cours en Alsace, montre qu'ils ne se trompaient pas complètement : « Vous savez pourquoi les Lorrains ont les oreilles pointues ? Parce que, lorsqu'ils sont petits, leurs parents

les soulèvent par les oreilles et leur disent : “Regarde comme c’est beau là-bas, par-delà les Vosges… C’est l’Alsace !” »

Des tas d’autres blagues continuent de circuler, côté alsacien, tendant à faire passer les voisins pour des simples d’esprit, des benêts. Gilles Pudlowski en rapporte quelques-unes dans son excellent *Dictionnaire amoureux de l’Alsace*. Par exemple : « Il y a trois sortes d’hommes sur terre, les bêtes, les très bêtes et les Lorrains. »

Il faut voir là, de la part des Alsaciens, l’expression d’une rancune ancestrale, de très ancienne mémoire, si j’en juge par l’histoire suivante :

« Un automobiliste vient de se garer place Kléber à Strasbourg quand il voit un quidam défoncer les vitres de sa voiture à coups de marteau.

– Holà, qu’est-ce qui vous prend ? dit l’automobiliste.

– Vous êtes bien immatriculé 57 ? réplique l’autre.

– Et alors ?

– Vous êtes lorrain ?

– Et puis ?

– Vous avez pillé mes récoltes sous François I^{er} !

– Mais c’était il y a plusieurs siècles…

– Oui, mais je ne l’ai appris qu’hier. »

Effectivement, les troupes du duc de Lorraine sont venues mater une révolte de paysans alsaciens en 1525, massacrant des milliers d’insurgés et pillant leurs récoltes. Et c’est de là, assure-t-on, que date l’inimitié latente entre les deux provinces !

Il faut le savoir pour comprendre les manifestations qui se sont récemment déroulées en Alsace contre la fusion avec la Lorraine. Plus de dix mille opposants ont défilé à Strasbourg, revêtus pour certains de leur costume folklorique, et une pétition réclamant un référendum sur la question a recueilli cent dix mille signatures.

« Ici on travaille ! »

Remarquez qu'à l'intérieur même du département de la Moselle, entre les Lorrains germanophones et les Lorrains francophones, les relations n'étaient pas plus tendres, et les échanges ne manquaient pas de piquant. Encore une histoire, pour illustrer cette tension :

Sur la ligne de partage linguistique, qui traverse tout le département et qui passe souvent entre deux villages très proches, on prétend que, côté francophone, des habitants auraient planté un panneau à l'entrée de leur territoire avec ces mots volontairement provocateurs : « Ici on parle français. » Les Lorrains d'en face auraient aussitôt réagi avec cette autre pancarte : « Ici on travaille » (sous-entendu : « Vous, à part parler, vous ne faites pas grand-chose »).

Il est probable que cette anecdote, comme les autres, ait été inventée de toutes pièces par un humoriste – même si l'on sait que les humoristes ne font souvent que dévoiler, en les exagérant, des vérités latentes. En l'occurrence, pourtant, la flèche ne visait pas juste. Qu'ils soient de culture française ou germanique, les Lorrains sont travailleurs. C'est une qualité largement reconnue. Ils sont considérés comme des gens sérieux, probes, sur qui l'on peut compter.

Il n'y a que les Alsaciens pour continuer à véhiculer les vieux clichés qui leur attribuent plein de défauts. À les entendre, le Lorrain serait hypocrite : « Pas la peine de dire "Lorrain hypocrite", prétendait Germain Muller, Lorrain tout court, ça suffit. » Il serait un « teugnard » (terme qui désigne un être « sournois et renfermé », dans le patois lorrain) et surtout – le pire pour un Alsacien – il serait sale !

Cette dernière et vilaine réputation trouve son origine dans un usage lorrain qui relève du droit coutumier : les usoirs.

Il y a, dans la Lorraine agricole, beaucoup de villages-rues, dont les fermes et les habitations s'alignent sans discontinuer de part et d'autre de la chaussée. Or il a toujours été admis que les propriétaires pouvaient disposer librement d'un espace d'une vingtaine de mètres entre leur maison et la chaussée, de manière à y entreposer du bois de chauffage, du matériel agricole ou (le plus souvent) leur fumier. C'est

cet espace qu'on appelle l'« usoir ». De ce fait, on a longtemps circulé, sur les petites routes de Lorraine, entre de magnifiques tas de fumier, qui étaient regardés, localement, comme un signe extérieur de richesse : plus le tas était haut, plus l'exploitation était importante, et plus le fermier, par conséquent, était riche.

Les derniers fumiers ont disparu dans les années 1970, ils ont généralement été remplacés par des espaces fleuris du plus bel effet, mais leur image est restée accolée à la Lorraine rurale.

Platini le Lorrain

Au XIX^e^ siècle, grâce à ses gisements de fer et de charbon, le nord de la Lorraine a connu un énorme développement industriel, qui a entraîné un renouvellement de la population et une évolution des mentalités. Il a provoqué l'immigration de centaines de milliers de travailleurs venus de soixante pays différents, dont une majorité d'Italiens du Nord et de Polonais, qui se sont parfaitement intégrés. C'est ainsi que Piantoni, Platini ou Cisowski ont pu devenir des gloires du football français… et qu'aujourd'hui cette partie de la Lorraine est imprégnée d'une culture ouvrière très proche de celle qu'on trouve dans le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais (où est né Raymond Kopa). Elle se constate au quotidien par une familiarité, une cordialité qui viennent assouplir, coté mosellan, la proverbiale rigidité germanique.

Dans leur ensemble pourtant, si je peux me permettre un avis, les Lorrains ont un petit travers : une propension à se chamailler, à se chercher des histoires, entre voisins ou entre villages.

J'en ai été le témoin amusé au temps de *Bonjour, Monsieur le maire*. Combien de fois ai-je été amené à venir en Lorraine pour traiter d'une querelle de clocher ! Les Lorrains ne sont pas les seuls, certes, à offrir le spectacle de ces guéguerres intestines dignes de Clochemerle. Dans toute la France, des tribunaux sont appelés à trancher entre des villageois qui s'affrontent à cause du chant du coq ou de la sonnerie matinale des cloches. Mais, tout de même, les Lorrains me semblent

plus actifs, sur ce terrain. Et, dès qu'il y a conflit, ils vont devant le juge aussi facilement que je vais chez le médecin.

Je me souviens de la bagarre entre le maire et le curé de Roupeldange (Moselle), en 1984. Le conseil municipal venait de dégager des crédits pour la réfection du clocher (du XVIII^e siècle), ce dont le curé aurait eu toutes les raisons de se réjouir. Mais les deux hommes étaient en bisbille depuis longtemps, et quand le maire voulut amener l'entrepreneur sur les lieux, pour évaluer les travaux, le curé refusa obstinément de lui remettre les clés. Après une mise en demeure par lettre recommandée, restée sans réponse, le maire décida de faire appel à un serrurier et, accompagné de ses conseillers en guise de gardes du corps, il se fit ouvrir la porte de l'église. C'est alors que surgit le curé, furieux, qui libéra sa colère dans des propos peu dignes d'un ecclésiastique. Le lendemain, le curé portait plainte pour effraction et le maire lui rendait la pareille pour « injures publiques au premier magistrat dans l'exercice de ses fonctions ».

Les majorettes de Moyen

Mais je n'ai pas trouvé mieux, dans le genre, que la guerre des majorettes de Moyen, en Meurthe-et-Moselle.

Moyen est une commune à deux niveaux : il y a le « haut Moyen », construit autour de son château du XV^e siècle dominant une boucle de la Mortagne, qui abritait, dans les années 1970, une population à majorité paysanne, de mentalité conservatrice, dont le cœur penchait à droite. Et puis il y a « Moyen le bas », qui s'est développé plus tard au bord de la route, avec des habitants moins enracinés, dont les convictions politiques étaient plutôt orientées à gauche.

Entre les deux bourgs, les frictions étaient fréquentes. Mais les hostilités ont éclaté quand un habitant du bas a décidé, en 1978, de créer une troupe de majorettes. Les gens du haut, qui détenaient la majorité au conseil municipal, ont réagi avec d'autant plus de vivacité que le président-fondateur du groupe, M. Hérique, avait été candidat aux dernières élections sur la liste rivale. Pour le maire, pas de doute,

les majorettes étaient le cheval de Troie imaginé par M. Hérique pour tenter de lui ravir son fauteuil.

Usant de ses pouvoirs, il a donc commencé par leur interdire l'accès de la salle des fêtes pour les répétitions, puis il a rejeté systématiquement les demandes de subventions aussi bien que les autorisations de défiler lors du 14 juillet et des fêtes locales. Enfin, pour faire pièce aux majorettes, il a suscité la création d'un groupe folklorique, aux costumes moins provocants et plus conformes aux traditions du pays, qui avait droit, bien sûr, à toutes les faveurs de la mairie.

Là encore, l'affaire s'est réglée devant le tribunal. Les juges ont finalement débouté le président des majorettes de sa plainte. Mais M. Hérique a eu sa revanche, quelques années plus tard : en 1983, à l'issue d'une campagne électorale très animée, il a conquis le fauteuil de maire, et les majorettes ont enfin pu défiler librement dans Moyen, fanfare en tête, pour célébrer sa victoire.

La guerre des capitales

On me dira qu'il s'agit là d'histoires de villages, qui concernent une population rurale de moins en moins représentative. Mais à l'échelon supérieur, entre grandes villes, les rivalités ne sont pas moins fortes. Nancy et Metz s'adonnent depuis des siècles à une guérilla stérile autour du titre de « capitale de la Lorraine ». À Metz, vous entendrez encore des habitants rappeler que les Nancéiens ont brûlé leur ville au XI^{e} siècle ! À Nancy, vous trouverez encore des revanchards attardés traiter les Messins de « Boches ». On se dit toujours que le climat va finir par s'apaiser, avec les années, mais dès qu'il faut faire un choix économique ou politique important pour la région, l'antagonisme resurgit et aboutit le plus souvent à des solutions bâtardes, aux conséquences dommageables.

Exemple : le trajet le plus direct, et donc le plus rapide, entre Paris et Strasbourg passe par Nancy. Mais les élus de Metz ont obtenu que le tracé de la ligne TGV Paris-Strasbourg soit détourné pour passer à égale distance des deux villes. La gare a été édifiée dans les champs de

betteraves d'un village situé entre les deux cités rivales. Tout comme l'aéroport régional, en 1991 : il est à vingt-sept kilomètres de Metz et trente-deux kilomètres de Nancy. Et à cinq kilomètres de la gare TGV ! Il est déficitaire, bien sûr…

Quelques années plus tôt, lors de la construction de l'autoroute A4, le maire de Metz, Raymond Mondon, qui était un ministre influent, avait gagné la bataille. Grâce à lui, la voie passe au nord de Metz – au lieu d'emprunter le trajet le plus direct par Nancy –, mais les automobilistes font quatre-vingts kilomètres de plus pour aller de Paris à Strasbourg !

Cette rivalité n'est pas seulement une querelle d'élus, une guerre des chefs. On la ressent au sein de la population. Avec un chauvinisme touchant, chacun affirme que sa ville est la plus belle, la plus agréable. Alors qu'en vérité l'une et l'autre ont leur charme et leurs atouts. La place Stanislas à Nancy, inscrite au patrimoine de l'humanité par l'Unesco, est la plus belle de France. Mais le *Times* a classé Metz dans le top 20 des villes qu'on doit visiter dans le monde. Nancy est plus animé le soir, mais Metz est plus vert et offre des promenades plus aimables, de jour. La mirabelle de Metz donne une meilleure eau-de-vie, mais celle de Nancy donne un fruit plus goûteux…

L'irréductible opposition atteint son paroxysme lors des matchs entre le FC Metz (dont les maillots arborent la croix de Lorraine) et l'AS Nancy (qui a choisi le chardon comme emblème). De part et d'autre, on tient les comptes : vingt-sept victoires, à ce jour, pour le FC Metz, dix-huit pour l'AS Nancy.

Sacrés Vosgiens !

Les Vosgiens se tiennent sagement à l'écart de ces luttes. Dans la mosaïque lorraine, ils occupent une place à part. La montagne a façonné leur caractère. « Le Vosgien : mi-homme, mi-sapin », aime à dire le conteur Claude Vanony. Ils sont plus proches des Lorrains que décrivait le romancier Marcel Arland (prix Goncourt 1929) : « Paysans parfois assez rudes d'apparence et peu causeurs, peu liants, peu expansifs, mais secrètement affinés ; plus ardents qu'il ne semble, mais

discrets et patients ; plus rêveurs aussi, plus fantasques, mais chacun en son for. »

Ils pâtissent cependant, eux aussi, de la réputation que les Alsaciens ont faite aux Lorrains. Claude Vanony m'a rappelé une formule assez drôle, d'origine non identifiée : « Un Vosgien, c'est un Belge qui n'a pas réussi à atteindre la Suisse. »

Elle fait ironiquement sourire Jean-Yves Rémy, dont le père, Jean-Marie, a créé la station de sports d'hiver de La Bresse en 1966. Car la réussite de cette famille de montagnards est impressionnante et fait la fierté du pays.

Au départ, Jean-Marie Rémy était simplement hôtelier à La Bresse, où il avait pris la succession de ses parents. Mais il pressentait déjà le développement qu'allaient connaître les sports de neige. Cinquante ans plus tard, son fils, Jean-Yves, est à la tête d'une société, restée familiale, qui possède et gère douze stations dans les Vosges et les Alpes (parmi lesquelles Pralognan, Praz-sur-Arly, Notre-Dame-de-Bellecombe, Orcières, Saint-François-Longchamp), avec un parc de deux cents remontées mécaniques.

Les Rémy illustrent le côté « aventurier » de nombreux Vosgiens. Ils n'hésitent pas à prendre des risques, et ils finissent par gagner parce qu'ils sont durs à la tâche, m'explique un journaliste qui les connaît bien.

Ils me semblent moins portés à la chicane que dans le nord de la Lorraine. À La Bresse, en tout cas, j'ai découvert un exemple exceptionnel de bon voisinage, qui m'a été raconté, tout récemment, par les intéressés eux-mêmes.

Appelons-les André et Gérard. Ils étaient voisins et leurs couples entretenaient les meilleures relations, jusqu'au jour où André a congédié sa femme pour prendre celle de Gérard, avec leurs deux enfants. Cette trahison aurait dû les fâcher à jamais, mais non. Pas jaloux, Gérard a consolé la femme d'André en l'accueillant sous son toit, et lorsque leurs deux divorces ont été prononcés, chacun s'est remarié avec la femme de l'autre. Avec sa nouvelle compagne, Gérard a refait deux enfants, qui sont donc les demi-frères de ceux qu'élève

André, et les deux couples vivent en parfaite entente. André et Gérard sont toujours copains et voisins, ils travaillent ensemble dans la même entreprise – ainsi que leurs épouses, qui sont aussi leurs « ex » – et ils rigolent franchement de la situation.

Il faut dire que ce village de La Bresse a toujours produit des personnages hors série. C'est le berceau de la famille de Paul Claudel, l'auteur du *Soulier de satin* – qui y revenait parfois –, et aussi d'un inventeur méconnu : Joseph Rémy, l'ancêtre du créateur de la station de sports d'hiver. C'est lui qui découvrit le procédé artificiel de fécondation des truites, en 1843, permettant ainsi le repeuplement systématique des rivières et la naissance de la pisciculture. Une fontaine en granit, décorée d'une tête de truite, perpétue son souvenir, sur la place de La Bresse. Elle a été inaugurée à l'occasion du concours de sculpture organisé chaque année à la mémoire de Camille Claudel.

Les Berrichons

Je lisais, dans *Le Journal du dimanche*, une conversation entre Gérard Depardieu et Michel Denisot, tous deux natifs de Châteauroux, chef-lieu du département de l'Indre, en Berry. Ils évoquaient leurs souvenirs d'enfance. Gérard Depardieu ne cachait rien de ses frasques, Denisot se montrait moins bavard. « Je me suis souvent demandé pourquoi tu parlais si peu de toi, lui lança subitement le comédien, mais c'est ta nature berrichonne ! C'est ce côté *La Mare au diable*, de George Sand, le côté rebouteux, spirituel et mystérieux. Il y a de cela dans toutes les familles, là-bas, riches ou pas riches. Moi, j'ai été élevé avec des grands-mères qui faisaient les guérisseuses, mais personne ne l'a jamais su. Chez les Berrichons, on préserve le mystère, on le respecte, on l'aime. »

Passé la surprise de voir une vedette à la carrière internationale et aux opinions peu conformistes reconnaître ainsi l'importance et la constance des caractères régionaux, je me suis dit qu'il serait intéressant d'aller plus loin, d'aller voir sur place si les Berrichons offraient vraiment un visage original dans la mosaïque de mes « petites France ». Et je me suis vite aperçu que Depardieu avait au moins

raison sur un point : les Berrichons n'aiment pas trop parler d'eux. Ils ont tendance à penser qu'il n'y a pas grand-chose d'intéressant à dire, d'ailleurs, sur les Berrichons : « Qu'est-ce qu'on a de particulier ? »

Alors que, dans les autres régions, les gens revendiquent fièrement leur identité, jusqu'à tomber parfois dans le chauvinisme, on les entend rarement proclamer, à l'extérieur, qu'ils sont berrichons. Est-ce pour échapper au vieux dicton qu'on leur ressert à chaque fois : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Berrichon, ça fait cent bêtes » ? Qu'ils se rassurent, on dit la même chose des Champenois. Est-ce par excessive (et réelle) modestie, par souci d'être « comme tout le monde », ou bien parce que cette étiquette ne leur semble pas valorisante ? Un peu des deux, je crois.

« La France ultra-profonde »

Il ne faut pas se laisser abuser. Au fond d'eux-mêmes, ils sont très attachés à leur ancienne province, et ils ont plein de raisons, du reste, d'en être fiers : le Berry est le centre géométrique de la France, ce qui les autorise à affirmer en souriant que « la France, c'est le Berry avec des provinces autour » ; au temps des Gaulois, le peuple biturige était l'un des plus puissants d'Europe et César cite la capitale biturige, Avaricum (Bourges, aujourd'hui), dans ses *Commentaires* sur la guerre des Gaules ; sous Charles VII, pendant la guerre de Cent Ans, Bourges a été la capitale du royaume de France. C'est là que le « petit roi de Bourges », comme on l'appelait par dérision, rencontre Jacques Cœur, un commerçant de la ville, dont il fera son grand argentier et dont le somptueux palais fait toujours la gloire de la ville. Mais la Révolution, qui a scindé la province en deux départements – le Cher et l'Indre – a ouvert une période moins faste.

Entouré de forêts profondes et d'étangs longtemps insalubres, le Berry a souffert de son isolement et de sa situation géographique. Dans la littérature comme dans les médias s'est formée l'image caricaturale d'un monde rural arriéré, resté à l'écart de la modernité, « c'est-à-dire la France ultra-profonde, avec de la paille dans les sabots et les pieds dans la boue », se désole un élu. C'est à ce cliché archaïque, mais

tenace, du paysan rétrograde que beaucoup de Berrichons refusent de s'identifier. C'est cette casquette qu'ils craignent de coiffer en se disant berrichons. « Le Berry, c'est noble, disent-ils, mais Berrichon, ça fait plouc… C'est lourd à porter. »

Et puis, à Paris, le nom peut faire sourire. À cause de cette terminaison en « chon ». On pense aux Bidochons de la bande dessinée, ou au monsieur Perrichon d'Eugène Labiche, des personnages proches du ridicule. Si, en plus, vous vous amusez à le prononcer en roulant les « r », pour imiter l'accent du pays, vous êtes sûr, cette fois, de votre effet.

« La meilleure population du monde »

Ce manque de fierté des habitants, globalement, c'est un phénomène que souligne la sociologue Yolande Riou (native de Châteauroux) dans une thèse récente sur l'identité berrichonne. Elle note que les Berrichons eux-mêmes ont tendance à se mésestimer. « Ils pratiquent l'autostigmatisation », écrit-elle. À force d'entendre et de lire des commentaires peu flatteurs sur leur région, ils se disent que les gens ont peut-être raison, et ils n'essaient même plus de leur démontrer le contraire. Ils semblent se résigner et vont jusqu'à en rajouter une couche, comme Michel Denisot dans son entretien avec Depardieu : « C'est vrai, Châteauroux, avant l'ouverture de la base aérienne américaine, c'était le trou du cul du monde ! » s'exclame-t-il.

En même temps, c'est comme ça qu'ils l'aiment, leur Berry : profondément rural, loin de toute agitation, avec ses grands espaces boisés, ses zones humides et embrumées, ses champs et ses prairies bordées de « bouchures » (les haies), où paissent les moutons. Et pour qu'il garde son charme, pensent certains, peut-être vaut-il mieux, après tout, ne pas détromper les imbéciles et risquer d'y attirer trop de monde.

Les Berrichons se réconfortent en pensant que George Sand aimait passionnément leur région et ses habitants. Devenue propriétaire, à dix-sept ans, du château de Nohant, au sud de l'Indre, où elle avait été

élevée par sa grand-mère, elle a toujours préféré ce domaine berrichon à sa résidence parisienne. À la fin de l'été 1845, dans une lettre à un cousin, elle pleure d'avance le « séjour de la campagne que j'aime tant et qu'il faut quitter pour celui de la grande ville que je déteste… J'aspire à revenir m'enfermer dans mon horizon de choux et de pommes de terre ». Elle s'y installera définitivement, d'ailleurs, à partir de 1853, et elle y mourra.

« Le pays n'est pas beau, écrit-elle en 1844 dans un accès de modestie typiquement berrichon. Il a des petits coins agréables que j'adore et que je trouve sublimes, mais c'est de l'orgueil de village et l'amour du clocher. » Elle aime surtout les Berrichons : « Les habitants, depuis quarante ans que je vis avec eux, me paraissent la meilleure population du monde. »

Elle les connaissait bien parce que sa grand-mère l'avait habituée à partager les jeux des enfants des domestiques et des fermiers du domaine. Par la suite, elle est restée très proche de ce monde paysan qui la fascinait et qui est devenu la source de son inspiration : *La Mare au diable*, *Les Maîtres sonneurs*, *La Petite Fadette*, *Le Meunier d'Angibault*, tous ses romans dits « champêtres » se déroulent dans les environs de Nohant et racontent les destins de gens du pays.

Pays de sorciers ?

C'est en grande partie à George Sand que le Berry doit sa lourde réputation de « pays de sorciers ». « Je crois, écrivait-elle, qu'après la Bretagne et quelques pays de l'extrême sud de la France, c'est le pays le plus conservé qui se puisse trouver à l'heure qu'il est. » Frappée, plus particulièrement, par le grand nombre de croyances et de superstitions encore présentes dans les campagnes, la romancière a donné corps à cette image dépassée du Berrichon, celle d'un paysan crédule et craintif qui voit le diable partout. Les jeteurs de sort, les détenteurs de connaissances plus ou moins magiques peuplent ses écrits. Dans *La Petite Fadette*, par exemple, l'héroïne a une grand-mère guérisseuse, et elle est soupçonnée d'avoir hérité ses pouvoirs supposés maléfiques…

Beaucoup de Berrichons sont agacés par cette représentation. « C'est fini, assurent-ils, c'est du folklore. Les esprits ont évolué. » On aura noté, toutefois, que les deux grands-mères de Gérard Depardieu étaient guérisseuses, elles aussi, comme celle de Fadette… Et je peux affirmer que, dans les années 1960, certaines de ces pratiques étaient encore courantes.

Le conteur Jean-Louis Boncœur, je m'en souviens, m'avait emmené dans son village de Rezay (Cher), dans le Boischaut-sud, où tout le monde, selon lui, croyait à la magie. « Les uns se croient envoûtés, soumis au mauvais sort, m'avait-il expliqué, d'autres se croient doués du pouvoir de lever ces mauvais sorts, à l'aide d'une formule cabalistique et de quelques prières. À chaque maladie correspond une formule magique différente. »

Il avait poursuivi : « Les jeteurs de sort ne se vantent pas de leurs pouvoirs, bien sûr. Chacun prétend : "Je n'en suis pas, mais j'en connais…" Et ceux qui sont soupçonnés de l'être nient, tout en affirmant eux aussi qu'il en existe et que, d'ailleurs, ils croient en savoir long sur d'autres qui… Chacun cherche à déceler autour de lui l'anomalie susceptible de prêter à commentaires : « Elle est venue, l'année où mon gars est tombé en langueur, me demander à aller avec elle à la messe le jour de la Pentecôte, et c'est elle qui m'a donné l'eau bénite en entrant à l'église », dira la mère Justine pour donner une preuve de la malignité de sa voisine, issue, paraît-il, d'une longue lignée de « j'teux de sort »…

« Y en a qui empêchent les poules de pondre… »

J'avais pu rencontrer, ce jour-là, à Rezay, un « leveur de sort » qui m'avait parlé, avec réticence, des mystérieux pouvoirs de ces représentants du mal, capables, entre autres, de « parer un fusil », c'est-à-dire d'empêcher le coup de partir : « J'ai vu mettre du lait sur le feu, dans une casserole, et il ne bouillait pas. Il se consumait, bientôt y avait pu de lait dans la casserole, et il avait toujours pas bouilli… J'en connais aussi qui enlèvent le lait des vaches, ou qui enlèvent la crème du lait, ou qui empêchent les poules de pondre. Comment font-

ils ? Ça, je ne sais pas. C'est leur secret. Ils ont des trucs pour ça. Par exemple, pour vous donner le mal, ils ont des petites statues dans lesquelles ils piquent des aiguilles. »

Je lui avais demandé comment il faisait, dans ces cas-là, pour lever le mauvais sort.

« Je fais des prières et le signe de croix, m'avait-il répondu.

– Vous n'utilisez pas de formules ?

– Non, non. »

J'insistai. Peine perdue. Comme les autres, il tenait à garder secrètes ses pratiques pour les transmettre confidentiellement, à l'heure de la mort, à l'aîné de la famille.

À la même époque, autour de La Berthenoux, à quelques kilomètres de Rezay et de Nohant, un grand nombre de chats avaient une cicatrice à l'oreille gauche. Un « sorcier » de la région prescrivait en effet pour toutes les maladies le remède suivant : « Fendez l'oreille gauche de votre chat, recueillez le sang qui en coule, mélangez-le à un peu de vin gris du pays et absorbez le tout. » C'est le curé du village, l'abbé Debourges, qui m'avait raconté ça. « Pour savoir si mes paroissiens restent attachés aux vieilles pratiques magiques, c'est facile, concluait-il, je n'ai qu'à regarder l'oreille de leur chat. »

L'abbé Debourges est resté en fonction jusqu'en 1990, et son expérience avait conduit l'évêque à le nommer exorciste du diocèse. Les gens venaient le voir pour bénir une étable dont les bêtes étaient mystérieusement malades, ou un champ dont la récolte avait été contrariée sans raison. Il s'exécutait. « Moi, ma religion m'a appris que le diable existait et je m'y tiens… De là à voir le diable partout, il y a une marge, pourtant, et c'est ce que j'essaie de faire comprendre à mes paroissiens. » Il est enterré dans le cimetière de La Berthenoux et je suis tenté de croire que certains habitants s'adressent encore à lui dans l'au-delà, car sa tombe est toujours abondamment fleurie.

Que reste-t-il aujourd'hui de ce fonds superstitieux ? Il est bien difficile de le savoir. Le Berrichon, disait Depardieu, aime et préserve le secret. Les noms et les adresses, de toute façon, ne se donnent que de bouche à oreille. Et les formules magiques ne se transmettent, oralement, que d'une génération à l'autre, de mère en fille ou de père en fils. Celui qui les révélerait à un étranger risquerait, croit-on, d'être dépossédé de ses pouvoirs, comme par enchantement.

Il me semble que la transmission se fait encore, par respect de la tradition, pour ne pas laisser perdre quelque chose qui fait partie de l'héritage familial… Mais les nouveaux détenteurs n'exercent pas forcément leur art.

Louise Denisot, la fille de Michel, m'a dit avoir été très satisfaite des services d'une guérisseuse de Châteauroux qui « barre le feu » (calme les brûlures) et fait disparaître les zonas, verrues et autres maladies de la peau. Un grand restaurateur de l'Indre vous confirmera qu'un de ses apprentis, gravement brûlé à la main par du caramel fondant et confié à l'une de ces « barreuses de feu », n'en garde plus la moindre trace. Mais d'autres personnes, en dehors du Berry, ont ce don inexplicable et avéré, certains hôpitaux ont même recours à elles, parfois, en dermatologie. Pour le reste, mystère. Disons que, pour un Berrichon, le sujet reste sensible, qu'il ne laisse personne indifférent.

Si les croyances populaires ont survécu plus longtemps qu'ailleurs dans les campagnes berrichonnes, c'est que le pays, comme le soulignait George Sand, est particulièrement conservateur. Ici, la sagesse se résume souvent à des formules telles que : « On a toujours fait comme ça. Pourquoi changer ? » ou : « On a ben l'temps ! » Le comportement des gens serait même voisin de l'immobilisme, selon Yolande Riou, qui cite cette phrase de Napoléon Bonaparte : « Les Berrichons, c'est très bien, mais ne les mettez pas à l'avant parce qu'ils n'avancent pas. Laissez-les à l'arrière, au moins ils ne reculeront pas. »

Jean Giraudoux, qui passa son adolescence au lycée de Châteauroux, parle du « calme central ». Quant à Jean Miot, ancien patron du *Berry Républicain*, du *Figaro* et de l'AFP, Berrichon de naissance – et qui le revendique hautement –, il y voit l'expression d'une « philosophie orientalo-berrichonne du temps »…

Longtemps, les politiques locaux n'ont guère fait d'efforts pour faire évoluer les mentalités et moderniser l'image du Berry. Élus de l'Indre ou du Cher se contentaient de gérer leur pré carré sans vouloir entreprendre d'actions collectives à l'échelle de la province. Giraudoux le déplorait à sa façon : « Le Berry se compose de deux départements, le Cher et l'Indre, qui ne sont pas côte à côte mais dos à dos. »

C'est en train de changer.

Depuis quelques années, par exemple, plutôt que de subir ou de vouloir faire oublier cette réputation de « pays de sorciers », les offices de tourisme régionaux ont décidé de jouer de cette particularité originale pour séduire une clientèle attirée par l'étrange ou fervente de *Harry Potter*. Un musée de la sorcellerie, installé dans un ancien bâtiment de ferme à Concressault (Cher), initie les visiteurs aux anciennes pratiques des paysans de la région et les introduit dans le monde des sorcières en évoquant particulièrement les procès en sorcellerie qui ont défrayé la chronique locale. On peut aussi suivre un « parcours littéraire autour de la sorcellerie » qui nous promène dans cette « vallée noire » décrite par George Sand dans *La Mare au diable.* Et les deux départements, Cher et Indre, ont entrepris de travailler ensemble pour promouvoir le « Berry magique » – c'est le slogan qu'ils ont adopté – dans tous les sens du mot et dans tous ses aspects.

« Mon Eldorado »

Il est vrai que ce pays secret ne manque pas de charmes ni de magnétisme. Des collines du Sancerrois, aux croupes ondulantes drapées de vignes, jusqu'au parc naturel de la Brenne, riche de ses trois mille étangs entrecoupés de landes, de bois et de prairies, les

paysages du « cœur de la France » sont très variés et ont gardé une authenticité émouvante.

Mon village préféré est Gargilesse, dans le Boischaut-sud, que George Sand avait découvert en compagnie de Frédéric Chopin, au temps de leur liaison amoureuse, et pour lequel elle avait eu (aussi) le coup de foudre. « C'est un nid bâti au fond d'un entonnoir de collines rocheuses, écrit-elle. […] Vingt sources courant dans les plis du rocher, ou surgissant dans les enclos herbus, entretiennent la beauté de la végétation environnante. »

Elle y avait acquis une petite maison paysanne en pierres, dans le bourg, au pied du château, et elle venait souvent, du domaine de Nohant, se réfugier dans son « Eldorado champêtre ». « Je n'ai jamais travaillé avec autant de plaisir qu'à Gargilesse », disait-elle. Chopin y aurait également composé quelques préludes et sonates.

La « lionne du Berry », comme l'appelait Balzac, ne se lassait pas de parcourir la campagne environnante, la vallée de la Creuse : « C'est la vraie campagne comme je l'aime, sauvage, riante… Une suite infinie et toujours variée de décors… Cet adorable pays où l'on est toujours récompensé de sa peine, que l'on soit naturaliste ou paysagiste ou simplement rêvassier… »

Le village n'a rien perdu de son caractère. L'Hôtel des Artistes, qui hébergea la romancière dans un premier temps, est toujours là. Il doit son nom actuel aux peintres de Montparnasse, les « Montparnos », qui y séjournèrent à la fin de la guerre 14-18. L'un d'eux engrossa la fille de l'aubergiste… et y resta. Il a laissé une superbe fresque au mur du restaurant. À quelques mètres, la maison de George Sand, ouverte au public, présente différents objets personnels et des souvenirs rassemblés par sa petite-fille Aurore.

Monsieur le maire, Vanik Berberian, veille à maintenir l'âme du village. D'origine arménienne, il a épousé la cause de cette commune de trois cents habitants qui a perdu plus de la moitié de sa population en un siècle et doit lutter sans relâche contre la désertification. Élu président de l'Association des maires ruraux de France, il se bat pour

réhabiliter et sauver une ruralité en péril, dont les valeurs, pourtant, séduisent de plus en plus de Français.

Pour lui, l'extrême ruralité du Berry, longtemps considérée comme un handicap, est devenue son capital le plus précieux. Sa vraie richesse est là : de grands espaces naturels, des villages dont les habitants ont eu à cœur de préserver la typicité, une certaine façon de vivre, à un rythme plus apaisé, une atmosphère qui se ressent mieux qu'elle ne se décrit et qui relève du patrimoine immatériel… tout un ensemble de choses qu'on apprécierait encore davantage si l'on pouvait en outre disposer partout de la 3G et du très haut débit, comme à la ville !

C'est d'abord en obtenant cette égalité de chances que les communes rurales – à commencer par celles du Berry – pourront réellement entrer dans le monde moderne et croire en leur avenir. Tel est le sens du combat des maires ruraux, qu'il me paraît urgent de soutenir face à une technocratie omnipotente qui les méprise souverainement et n'attend que le moment de pouvoir les décimer.

NB : Pour découvrir le Berry « magique » et rural, on peut faire confiance au site « Berry Province » (www.berryprovince.com) qui indique quantité de bonnes adresses et de circuits attrayants. Exemples : « Onze idées pour dormir à la ferme », « Nos meilleures auberges de campagne », « Dix châteaux qui font table d'hôtes », « Des hébergements insolites »… Sans oublier, évidemment, en hommage reconnaissant à l'icône des Berrichons : « Sur les pas de George Sand ».

Les Tourangeaux

Jean Carmet racontait que la charcutière de Bourgueil, en Touraine, avait été responsable de l'éveil de sa libido. Il avait à peine dix ans et, sur le chemin de l'école, il éprouvait une émotion troublante en apercevant, derrière l'alléchante vitrine, la charcutière du village, « femme plantureuse dans sa blouse blanche immaculée. Ses seins, moulés par son tablier amidonné, ressemblaient à des obus, énormes et délirants », se remémorait-il…

Peut-être faut-il trouver dans ces premiers émois l'origine de sa passion dévorante pour les charcuteries tourangelles : rillons, fromage de tête, andouillettes… Il se serait damné pour une tartine de rillettes, accompagnée d'un verre de bourgueil. En 1994, il avait créé, avec Jean-Pierre Coffe, la Coupe de France du fromage de tête, qui continue de mettre en jeu, chaque année, le trophée Jean-Carmet. Mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire, en la circonstance, de faire appel à la psychanalyse. Tous les habitants de l'Indre-et-Loire, autrement dit de la Touraine, ont une relation passionnelle avec les produits de transformation du cochon. Nulle part, vous ne trouverez autant d'enseignes de charcuterie, aux étalages plus appétissants, opposant

une résistance plus héroïque à la concurrence des fabrications industrielles. « Ici, on fait de l'art avec du cochon », comme le proclame l'illustre maison Hardouin à Vouvray, ouverte trois cent soixante-quatre jours par an depuis 1936.

C'est une des facettes de la personnalité des Tourangeaux qui, de manière plus générale, accordent une grande importance aux plaisirs de la gueule. On est au pays de Gargantua et de Grandgousier, de la bonne chère et des franches lippées. « Pour tout ce qui se mange et se boit, les Tourangeaux sont des artistes », écrit Henri Guerlin.

« À table ! »

Je me souviendrai longtemps d'une soirée pantagruélique, avec l'équipe de l'émission *Midi en France*, dans la cuisine de Gérard Girardeau, le meilleur charcutier de Saumur, auprès de qui se fournissait l'ami Carmet. Saumur est en Anjou mais à quinze kilomètres seulement de la dernière commune tourangelle, en suivant la Loire, et la mentalité des habitants est identique.

À notre arrivée, au fond d'une énorme marmite, une tête entière de porc finissait de cuire, à petit feu, dans son bouillon. Sur la table s'alignaient les terrines, les saucisses, les boudins, les andouilles, les pieds de cochon et autres cochonnailles, que nous nous sommes partagés avec gourmandise en dégustant de concert quantité de frais vins de Loire et en devisant à voix de plus en plus haute. Au bout d'une heure et demie, nous étions largement rassasiés quand Gérard Girardeau nous a dit : « Bon, maintenant, il est temps de passer à la salle à manger pour le dîner ! »

Nous l'avons regardé avec ahurissement. Nous pensions, jusque-là, qu'il avait prévu de nous offrir un repas de charcuteries. Nous n'avions plus faim. Mais il n'était pas question de refuser. À table, les plats se sont succédé avec la même générosité et nous nous sommes séparés, très tard, sur une tournée générale de bicarbonate de soude, judicieusement offerte par notre hôte.

Ils aiment ça et ils en parlent avec une verve savoureuse. J'adorais écouter Jean Carmet quand il commentait un vin ou un mets. Il croyait comprendre, avançait-il, pourquoi François Rabelais, natif de Seuilly, avait donné tant de place, dans ses livres, aux descriptions à caractère gastronomique : « Je me dis qu'il devait, comme moi, quand il était gamin, entendre le récit des gueuletons de son père. »

On peut imaginer aussi que le vif intérêt des gens de Touraine pour les plaisirs de la table vient de leur histoire. La Touraine est l'aïeule de nos provinces. Elle est française depuis 1204, depuis Philippe Auguste, et elle a été la demeure des rois pendant trois siècles. Les plus grands cuisiniers de l'époque y sont venus nourrir la cour. Les marmitons locaux ont donc été à bonne école. Et ce Val de Loire prodigieusement fertile, que Rabelais qualifiait déjà de « jardin de la France », leur offrait une variété incomparable d'ingrédients de qualité.

Des enfants gâtés

Une terre fertile, un climat extrêmement doux (quinze degrés d'amplitude entre la température moyenne du mois de janvier et celle d'août), des paysages paisibles, des vins gouleyants, une histoire intérieure peu agitée… les Tourangeaux sont des enfants gâtés, et ils ont les défauts qu'on prête habituellement à ceux-ci. Tous les voyageurs, tous les écrivains qui ont eu l'occasion de séjourner en Touraine s'accordent pour constater qu'ils n'ont pas le goût de l'effort. Quelques citations :

« Ce n'est pas un peuple robuste et fait pour supporter les fatigues. Cette terre qui respire la mollesse, la joie et les délices, donne le jour à des habitants qui lui ressemblent… » (Le Tasse).

« La nature ne leur a pas appris la lutte. Elle est si facile à discipliner. De bons vins, de beaux fruits, de belles fleurs, voilà plus qu'il n'en faut pour donner le goût de la jouissance » (Henri Guerlin).

« Modéré dans ses goûts, exempt de passions fortes, rarement stimulé par ce sentiment ambitieux qui porte aux grandes entreprises, il s'arrête au point où commence pour lui une aisance honnête » (Abel Hugo).

Honoré de Balzac, autre Tourangeau d'envergure (il est né à Tours), n'est pas plus indulgent : « La mollesse de l'air, la beauté du climat, une certaine facilité d'existence […] y corrodent la plus tenace des volontés », écrit-il. Il évoque même « la fainéantise sublime » du Tourangeau. Et pour l'illustrer, dans son roman *L'Illustre Gaudissart*, dont l'action se passe à Vouvray, il rapporte ce dicton populaire :

« Tourangeau, veux-tu de la soupe ?

– Oui.

– Apporte ton écuelle !

– Je n'ai plus faim. »

Cependant, ajoute-t-il, en citant l'exemple de Descartes (et en pensant peut-être à lui-même) : « Transplantez le Tourangeau, ses qualités se développent et produisent de grandes choses […]. »

Le bonheur selon Balzac

Chaque fois qu'il était traqué par les créanciers – et cela lui arrivait souvent –, Balzac n'en était pas moins heureux de pouvoir se réfugier au château de Saché, dont le propriétaire, M. de Margonne, lui tenait en permanence porte et table ouvertes. Il prenait la diligence de Paris à Tours (vingt-trois heures de trajet) puis faisait à pied les vingt et un kilomètres le séparant encore de Saché. « Le bonheur, la vie, c'est 600 francs de rente au bord de la Loire », soupirait alors cet éternel endetté. Et il concluait : « Malgré ses défauts, j'aime ma patrie avec délice… Honte à qui n'admirerait pas ma belle, ma brave, ma joyeuse Touraine, dont les sept vallées ruissellent d'eau et de vins. »

C'est à Saché qu'il écrivit *Le Lys dans la vallée*, *Eugénie Grandet*, *Le Père Goriot*, *Les Illusions perdues*, *César Birotteau*. Comme quoi l'« émollience » du climat – combattue, chez lui, par une intense consommation de café – ne l'empêchait pas de travailler.

D'ailleurs, s'il est « médiocrement laborieux », le Tourangeau est rarement accusé de paresse. « Il travaille, mais à son heure et aux choses qu'il aime. Il ne veut pas se fatiguer, c'est vrai, mais il ne veut pas non plus s'ennuyer. Il jouit de la vie, qu'il juge bonne, et de son

spectacle, qu'il trouve amusant. C'est un sybarite et un philosophe » (Henri Guerlin).

Finalement, le fond de son caractère est là : le Tourangeau est un jouisseur, qui fait preuve d'une humeur aimable, d'une « bonhomie malicieuse », de manières affables, qui vous invite volontiers à descendre à la cave pour boire un verre, bref un homme d'excellente compagnie. « D'un commerce facile, il se lie promptement, se détache, il est vrai, de même », prévient toutefois Stanislas Bellanger. « Il manifeste une bienveillance sincère, quoiqu'un peu superficielle », confirme un autre.

La langue la plus pure

Mais j'entends les critiques : la plupart des jugements que vous citez datent du XIX^e^ ou du XX^e^ siècle. Depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts de la Loire. Les modes de vie ont changé, des populations nouvelles sont venues s'installer. C'est exact. Si j'ai repris ces textes, pourtant, c'est parce qu'ils reflètent encore une image actuelle. Un peu moins nette, peut-être, moins générale, mais toujours sensible.

L'un de mes amis journalistes, Jean-Luc Péchinot, qui connaît la Touraine mieux que personne puisqu'il a dirigé pendant vingt-huit ans le *Magazine de la Touraine*, m'a conforté dans cette certitude. « C'est une terre où le bonheur est facile, me dit-il, une terre d'équilibre, où poussent la vigne et les pommiers. On est là dans la France du juste milieu, la France par excellence, le berceau du royaume et l'endroit où l'on a toujours parlé la langue la plus pure… » Bref, aucune province, selon lui, ne mérite mieux le qualificatif de « petite France ».

« Le Tourangeau ne tremble que devant la menace du changement, ajoute un de ses amis, préférant la tranquillité à tout bouleversement. » On peut le comprendre…

Maintenant, pour vérifier la ressemblance de ce portrait, rien de plus facile que de se rendre sur place, en partant, par exemple, retrouver les

lieux où ont vécu quelques-uns des Tourangeaux célèbres que je viens d'évoquer.

À commencer par la Devinière, la « maison des champs » de la famille Rabelais, à Seuilly, près de Chinon. Une petite maison du XV^e^ siècle, en pierre de tuffeau, couverte d'ardoises. Aménagée en musée littéraire, on peut y voir la chambre natale de l'écrivain et raviver gaiement ses souvenirs d'étudiant au fil des autres pièces, où Gargantua et les héros des guerres picrocholines sont largement représentés.

Le modeste logis où serait né Rabelais, en 1494, est aujourd'hui un lieu culte, largement signalé. Mais, avant que le conseil général ne rachète et restaure les bâtiments à l'abandon, on prétend qu'à un touriste parisien qui lui demandait où se trouvait la maison de Rabelais un vieil habitant de Seuilly aurait répondu : « Je vois pas qui c'est… Vot'gars, il fait de la vigne ou des céréales ? » Nul n'est prophète…

En hommage à Gargantua, dont les premiers mots, à sa naissance, furent : « À boire ! À boire ! À boire ! », le conseil général a fait replanter, dans la propriété, une vigne d'un hectare qui produit chaque année quatre mille bouteilles de « Clos de la Devinière », vendues pour l'essentiel à la boutique du musée (5,50 euros).

Il faut absolument compléter la visite par celle de Chinon (« petite ville, grand renom »), superbe cité médiévale qui a élevé une statue à Rabelais pour le remercier d'avoir donné à ses vins une notoriété gigantesque, une autre à Jeanne d'Arc, venue rencontrer Louis VII dans sa forteresse royale.

Pèlerinage à Bourgueil

Balzac nous amène à Saché, à une vingtaine de kilomètres de Chinon, sur les bords de l'Indre. Le château où le romancier fit une dizaine de séjours, entre 1821 et 1848, est aujourd'hui un émouvant musée. Le salon, la salle à manger, la chambre où il travaillait sont restés tels qu'il les a connus. Son bureau porte encore la trace de nombreuses brûlures occasionnées par sa cafetière. Il descendait

parfois « baiser une fillette » (la fillette est une bouteille de 37,5 centilitres, en Touraine) à l'auberge du village, installée dans un relais de poste du XIIe siècle. C'est toujours un restaurant, l'un des plus réputés de Touraine. On pourra également suivre l'auteur de *La Comédie humaine* en se promenant dans le parc du château, « aux bois deux à trois fois centenaires », qu'il aimait parcourir.

Saché fut aussi, pendant vingt ans, le refuge du célèbre sculpteur américain Alexander Calder. En 1974, il a offert à la commune l'une de ses œuvres, un « mobile » de plusieurs mètres de hauteur qui fait face à l'église et surprend les touristes.

Dernière étape de ce pèlerinage : Bourgueil, le village cher à Jean Carmet. « Là où je suis, Bourgueil me manque, écrivait-il, et je cherche son image dans les caissons des marchands de cartes postales. » Il est né en ville, à la maternité de Tours, mais il a passé toute son enfance à Bourgueil, où son père était sellier-bourrelier. La maison de ses parents, qui date du XVe siècle, a été rachetée par les vignerons de l'appellation Bourgueil. Ils l'ont transformée en Maison des Vins, avec caveau de dégustation. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir, car il fut toute sa vie le meilleur promoteur – et l'un des plus dévoués consommateurs – des produits vineux de ce terroir. Il ne sortait jamais sans un tire-bouchon dans la poche. « C'est la seule arme dont se soient jamais servis les Tourangeaux », prétendait-il, ajoutant : « Pour moi, c'est plus grave d'oublier mon tire-bouchon que d'oublier mon mouchoir parce que, comme les vieux paysans, je peux me moucher avec les doigts, alors qu'ouvrir une bouteille avec les doigts… »

L'association Les Amis de Jean Carmet a collecté quantité d'objets, photos, affiches qui sont exposés dans une pièce de la maison pompeusement baptisée Espace Jean Carmet. Sa présidente, Maëva Mabileau, viticultrice, se démène avec énergie pour faire vivre la mémoire de ce comédien et de cet homme attachant, mais elle constate tristement que, dans le monde des artistes, où l'on se presse aux cérémonies d'enterrement, on se presse aussi d'oublier les « chers disparus ».

L'Anjou de Jean-Claude Brialy

Je ne peux m'empêcher de penser à un autre ami comédien, Jean-Claude Brialy, qui a passé une partie de son enfance dans la province voisine : l'Anjou, au village de Chambellay, auprès de sa grand-mère maternelle. Lui qui disait : « Mon paradis, c'est l'Anjou » m'en voudrait de ne pas faire une place dans mon livre à ce pays où il revenait régulièrement pour présider les Journées du livre et du vin de Saumur ou diriger le Festival d'Anjou (deuxième festival de théâtre en France). Il y avait également tourné deux de ses films, *Églantine* et *Les Malheurs de Sophie.*

L'Anjou (qui recouvre le département de Maine-et-Loire) a une personnalité moins distincte que la Touraine parce qu'elle est plus composite. Au sud, les habitants du Saumurois, comme je l'ai dit, ont pratiquement le même caractère, le même art de vivre que les Tourangeaux. Ils sont d'ailleurs plus attirés par Tours que par leur propre chef-lieu, Angers (qu'ils détestent). Ce qui les sépare, c'est le vin. À Saumur, on ne boit et on ne vous servira que du saumur ou du saumur-champigny. En Touraine, on ne connaît que les vins… de Touraine (chinon, bourgueil, vouvray, entre autres). Chacun ignore superbement les productions viticoles de l'autre.

Le reste de la province (les arrondissements d'Angers et de Cholet) s'est tenu à l'écart du grand élan de civilisation apporté par les rois de France. Il a moins bénéficié du puissant courant commercial généré par la Loire. Les mentalités y sont donc demeurées plus conservatrices.

Pour les Tourangeaux, plutôt portés à la paillardise, les Angevins sont des « culs-bénits ». Angers possède la plus grande université catholique de France (douze mille étudiants), fondée en 1875 par l'évêque de la ville. Les habitants de l'arrondissement de Cholet se sont fédérés avec les Chouans vendéens, à la Révolution, pour défendre leurs prêtres et lutter contre les armées républicaines. Globalement, l'Anjou a gardé un côté « vieille France » qu'on ne trouve pas en Touraine. L'attachement aux traditions et aux valeurs morales y est plus développé. « C'est la France du beurre blanc », sourit Jean-Luc Péchinot, de la sauce onctueuse qui accompagne si

bien les poissons de Loire et qui fut inventée, paraît-il, en Anjou (contrairement à ce que prétendent les Nantais). Mais je ne veux pas réveiller la polémique.

La torpeur angevine…

Les deux provinces ont en commun la Loire et la douceur du climat, cette douceur que Joachim Du Bellay dit « angevine », en souvenir de son village de naissance, Liré, situé en Anjou. Il aurait aussi bien pu chanter la douceur tourangelle. Des méchantes langues assurent qu'en vérité, dans la version originale du sonnet, le poète parlait de la « torpeur angevine ». Mais c'est un voisin breton, Erwan Vallerie, qui rapporte cette rumeur infondée…

Les voisins de la Sarthe, quant à eux, probablement jaloux de leurs vignes, ont fait aux Angevins une réputation tout aussi contestable. Ils sont responsables du fameux dicton : « Angevins, sacs à vin », qui s'accompagne au féminin, pour la rime, de : « Angevines, sacs à pines ». Eh oui, j'ai d'ordinaire un langage plus distingué, mais c'était l'humour populaire et très gaulois de l'époque.

Pour relever le niveau, je vous propose de réciter avec moi quelques vers du célèbre poème de Du Bellay, qui reste la plus belle déclaration d'amour jamais faite à l'Anjou. Il séjournait alors à Rome, où il avait suivi son oncle évêque, et il languissait de revoir son village de Liré, non loin de Cholet :

« *Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux*
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :
Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin
Et plus que l'air marin la doulceur angevine. »

Je peux ajouter, à l'avantage des Angevins, qu'ils sont plus laborieux et plus entreprenants que les Tourangeaux. L'arrondissement

de Cholet, en particulier, très dynamique, est considéré comme un modèle économique. Il affiche un des taux de chômage les plus bas de France (7,7 % en 2013) et il est classé dans le top 5 des agglomérations les plus attractives par le magazine *L'Entreprise*.

Mais à quoi bon les comparer ? Angevins ou Tourangeaux, ils sont riches de leurs différences et ils contribuent à leur façon, eux aussi, à l'excitante diversité de notre pays. Leur caractère pacifique, de toute manière, ne les pousse pas à la chamaillerie, et comme ils appartiennent aujourd'hui à deux régions administratives différentes (en dépit de toute logique géographique), ils n'ont guère l'occasion de se fréquenter ou de s'affronter. Entre eux, c'est « chacun chez soi »…

Les Charentais

Un fleuve peut-il modeler le caractère de ses riverains ? Peut-on parler d'une certaine osmose entre l'homme et son environnement ?

Voilà un beau sujet de thèse, pour des étudiants en sciences humaines. Prenez le fleuve Charente, qui va se jeter dans l'Atlantique du côté du Port-des-Barques après avoir traversé les deux départements à son nom et baigné leurs principales villes : Angoulême, Cognac, Jarnac, Saintes, Rochefort… Hydrologues et écrivains s'accordent pour souligner son cours nonchalant, paresseux, tout en boucles et méandres. Ils parlent de sa majestueuse langueur, l'appellent la grande couleuvre… Et, parallèlement, les Charentais traînent une réputation de lenteur, d'indolence, qui leur a valu d'être assimilés au moins rapide des animaux de la création (0,005 kilomètre à l'heure) : l'escargot, la « cagouille » en patois charentais. D'où leur surnom de « Cagouillards ».

Ce sont les voisins poitevins qui leur ont fabriqué ce sobriquet. Pour se moquer d'eux – ça se faisait beaucoup autrefois, d'un pays ou d'un village à l'autre – et aussi parce que les escargots abondaient à l'époque dans les vignes du Cognaçais, donnant lieu à une importante

consommation locale de ces petites bêtes à cornes, selon une préparation justement baptisée « à la charentaise ». Les Cagouillards, c'étaient donc à la fois des mangeurs de cagouilles et des traînards, des lambins, des gens pas pressés, qui s'expriment comme ils agissent, sans hâte… Rabelais parlait déjà, paraît-il, des « lanterniers de Xaintonge », autrement dit d'individus qui lanternent, qui tardent à se déterminer.

Les Charentais auraient pu s'en trouver vexés. Eh bien, non. Ils sont même de plus en plus nombreux à revendiquer ce surnom, à se dire « cagouillards et fiers de l'être ». Le conseil général de la Charente est allé jusqu'à adopter l'escargot comme logo (mais en lui ajoutant des ailes) pour une campagne de communication. Mieux : la commune de Lorignac (Charente-Maritime) a installé sur un rond-point, à l'entrée du bourg, un escargot géant posé sur une feuille de salade, les cornes dressées, qui se contemple complaisamment dans un miroir, près d'un panneau : « Bienvenue chez les Cagouillards ». Sympathique initiative, qui peut aussi bien être perçue par les automobilistes comme une invitation implicite à ralentir.

Un art de vivre

Réalistes, les Charentais ont fait de leur lenteur atavique un art de vivre, une philosophie. « Qui va cha'ptit va loin », disaient les anciens, en patois saintongeais. « O va p'têt' pas vite, mais o'r'cule jhamais », ajoutaient-ils. L'escargot, en effet, ne peut se déplacer que vers l'avant… Au siècle de la vitesse et de la précipitation, ils considèrent qu'ils possèdent le secret du bonheur : savoir prendre son temps, celui de la réflexion comme celui du plaisir, pour savourer tranquillement les bons moments de la vie. Rien à voir avec la paresse : le travail est fait, consciencieusement, mais à un rythme différent. Et l'escargot, font-ils remarquer, dans son glissement paisible, continu, se montre capable de surmonter tous les obstacles.

Ce trait de caractère les conduit en outre à faire preuve de patience, en toute chose. Or chacun sait, depuis La Fontaine, que patience et longueur de temps font plus que force ni que rage.

Mais, s'ils savent attendre – revers de la médaille –, ils se font aussi souvent attendre, ce qui a donné naissance au « quart d'heure charentais ». Il s'agit là du temps de retard jugé « normal » et acceptable dans les réunions et manifestations charentaises. C'est le moment de grâce pendant lequel on n'est pas vraiment en retard même si on n'est pas à l'heure. Le temps de boire un petit café « pour faire arriver les retardataires », dira l'organisatrice en souriant.

D'autres régions ont adopté cette expression, qui fournit une excuse commode. Au cours de mes pérégrinations à travers la France, j'ai entendu invoquer le quart d'heure toulousain, le quart d'heure tourangeau, le quart d'heure bordelais. Il y aurait même un quart d'heure vaudois (eh oui, même les Suisses, réputés pour leur exactitude !). Sa durée est carrément portée à une demi-heure aux Antilles françaises, où seuls les métropolitains fraîchement débarqués croient que l'heure, c'est l'heure et qu'après l'heure, c'est plus l'heure. Mais l'origine du « quart d'heure » est bel et bien charentaise. À Paris, quand on est en retard, on se contente de dire : « Je cherchais une place pour me garer. »

La force tranquille

Un président de la République a parfaitement incarné le Charentais. Né à Jarnac, où il a tenu à se faire enterrer auprès de son grand-père et de son arrière-grand-père, François Mitterrand a toujours revendiqué ses origines. Dans un surprenant discours prononcé à Jarnac en 1983, il confiait : « J'ai quelques vertus charentaises. Je suis patient, très patient, et plutôt tolérant. » Puis il se lançait dans une analyse plus profonde du caractère de ses « corégionnaires » : « Nous sommes réservés, peu portés aux confidences, une certaine distance s'établit entre les meilleurs amis. On se respecte beaucoup. On a souvent quelque peine à pénétrer l'intimité, à connaître l'intérieur, à savoir ce qu'ils pensent, les gens d'ici. Sont-ce des défauts ou bien des qualités ? Qui le dira ? »

Il avouait aussi son émotion quand, à Paris, il décelait chez un interlocuteur une pointe d'accent charentais : « Il y a des intonations qui ne m'échappent pas… » Et il confessait avoir été un peu chauvin, dans sa jeunesse : « J'éprouvais toujours une sorte de vanité à savoir que la Charente était un fleuve, que ce n'était pas un simple cours d'eau. Mais c'est comme ça. Disons que nous sommes fiers de notre pays. »

(À ce propos, sachez qu'aujourd'hui encore les Cagouillards ne supportent pas qu'on parle d'une rivière, à propos de la Charente.)

Le chauvinisme n'avait pas complètement quitté le président, semble-t-il, puisqu'il concluait ainsi son discours : « Je sais bien que la France tout entière n'est pas Jarnac, mais j'aimerais bien que la France tout entière ressemble à Jarnac. »

Le Charentais de souche s'est révélé de manière encore plus claire, un peu plus tard, lorsqu'il a prononcé, en privé, la fameuse phrase reproduite par tous ses biographes : « Il faut laisser du temps au temps. » On sait désormais qu'il ne l'a pas inventée. On la trouve dans le *Don Quichotte* de Cervantès, qui avait lui-même repris un vieux proverbe andalou. Mais il ne pouvait pas donner meilleure définition de la sagesse charentaise.

Ses biographes rapportent en outre qu'il était toujours en retard, lors des réunions… Et on remarquera qu'il a retenu l'adjectif « tranquille » pour composer le slogan de sa campagne présidentielle, en 1981. Ce qui lui a plutôt bien réussi, finalement.

« C'est peut-être le cognac qui nous a donné une culture de la lenteur, m'a fait observer un producteur. Un grand cognac exige un long vieillissement dans les fûts, il suppose de la patience et, pour l'apprécier comme il le mérite, il faut prendre son temps, le temps de le humer, de le réchauffer dans la paume de la main puis de le déguster religieusement. »

Un humoriste est allé chercher une explication plus lointaine, dans la Genèse. Il pense que le Charentais a dû être créé par Dieu le septième jour, le jour du repos… Avec vingt-quatre heures de retard.

Stressés s'abstenir

On ne s'étonnera pas d'apprendre que la première commune française à avoir adhéré à la charte de Cittaslow est une commune charentaise : Segonzac.

Imaginé par un Italien, Cittaslow est un label international, décerné aux villes qui s'engagent à ralentir le rythme de vie de leurs citoyens. Elles sont actuellement cent soixante-huit, réparties dans vingt-cinq pays. Parmi leurs engagements : la multiplication des zones piétonnières, la création de places publiques où l'on peut s'asseoir et converser paisiblement, la priorité aux transports en commun, le développement des commerces de proximité, l'encouragement des productions fermières, etc. Segonzac (Charente) a adhéré en 2010, bientôt suivie par Loix, sur l'île de Ré.

À Loix, l'événement a été célébré par une fête populaire dont le clou était une course d'escargots, sur la place de l'église. Car, comme par hasard, Cittaslow, « réseau international des villes du bien vivre », a adopté comme logo l'animal emblématique des Charentais.

Le succès de ce mouvement est un signal très positif, en tout cas, pour les Cagouillards. Il démontre l'aspiration de plus en plus forte de nos congénères à vivre dans un monde plus « cool », et fait ainsi de la Charente un modèle, un exemple à suivre.

Il serait bien, toutefois – si je puis me permettre ce conseil d'ami –, que certains Cagouillards sortent un peu de leur réserve naturelle, qui peut passer pour de la froideur, parfois, pour accueillir comme il convient tous ceux qui auraient envie de partager leur art de vivre. Selon plusieurs témoignages, il y aurait encore quelques progrès à faire, de ce côté-là, par endroits.

Mais, attention, les étrangers sont prévenus : inutile de s'égarer dans les Charentes s'ils font partie de ces automobilistes qui enragent, le pied posé sur l'accélérateur, derrière la voiture qu'ils s'obstinent à vouloir doubler. Pressés et stressés, s'abstenir. Ce pays n'est pas fait pour eux. Les autres, en revanche, découvriront sur place le sens d'un mot de patois qui appartient toujours au langage courant : « benèze ». Être « benèze », dans l'Aunis, la Saintonge et l'Angoumois, c'est être

bien aise… Se sentir bien. Sans rien demander de plus. Il existe une association, appelée Benèze 17, qui prône la « benèze attitude » : c'est une façon d'inviter chacun à prendre la vie du bon côté, et un slogan qui permet aux habitants du 17 d'affirmer et d'afficher (sur un t-shirt) leur identité régionale.

On dira, par exemple, qu'on est « benèze » dans ses charentaises, ces confortables pantoufles, qu'on nommait à l'origine des silencieuses et qui adhèrent parfaitement à l'image de la région. Elles n'incitent pas à la précipitation. Elles imposent à celle ou celui qui les porte une démarche tranquille, un « train de sénateur », comme écrivait La Fontaine à propos de la tortue de la fable. Une tortue qui doit se dire qu'elle aurait pu prétendre tout autant que l'escargot à devenir l'emblème des Charentais…

La Rochelle mon amour

Personnellement, parmi les villes de France où je me sens vraiment « benèze », j'inscris sans hésiter et en première ligne une cité charentaise : La Rochelle. J'éprouve le même sentiment de plénitude chaque fois que je me retrouve sur le vieux port, entre les tours de la Chaîne et de la Lanterne qui gardaient autrefois son entrée. Je peux passer des heures à arpenter les quais, le regard tendu vers la mer, ou bien, sans rien perdre du spectacle, à me tenir assis à l'une des nombreuses terrasses de cafés adossées au port, pour me fondre dans l'animation discrète de cet espace intime et majestueux à la fois.

Bernard Giraudeau, qui est né à La Rochelle, m'avait raconté que, tout enfant, il était irrésistiblement attiré, lui aussi, par ce port où il venait rêver en regardant les bateaux en partance. À seize ans, n'y tenant plus, il s'était engagé dans la Marine nationale, comme mécanicien. Après deux tours du monde sur la *Jeanne d'Arc* et le *Clemenceau*, il était revenu à La Rochelle pour se lancer dans une autre aventure, celle du théâtre. C'est dans sa ville qu'il a fait ses débuts sur scène et qu'il a joué pour la dernière fois. Entre-temps, ce comédien pudique revenait souvent traîner dans les bistros du port ou

flâner sous les kilomètres d'arcades qui font le charme particulier du centre-ville.

L'esprit de compétitivité n'étant pas inscrit dans les gênes des Charentais, la ville a failli être victime, à certaines périodes, de la concurrence d'autres cités, mais il s'est toujours trouvé quelques individualités fortes pour redresser la barre et parvenir à faire de La Rochelle une ville pionnière. Je pense à Michel Crépeau, qui fut maire de la ville pendant vingt-huit ans. Il y a inauguré, en 1973, le premier secteur piétonnier de l'Hexagone et, l'année suivante, il a été le premier en France à mettre des vélos à la disposition des habitants. Près de trente années avant les Vélib', dont les Parisiens sont si fiers !

Je me rappelle avoir roulé avec lui dans les rues de La Rochelle, à l'occasion d'un reportage sur cette innovation écologique qui faisait gentiment sourire ses collègues maires, à l'époque. Mais il se moquait des critiques, conscient que les Français, dans leurs choix, allaient de plus en plus privilégier la qualité de vie.

L'avenir a donné raison à celui que François Mitterrand, en 1981, allait récompenser par un portefeuille de ministre de l'Environnement. Et la bicyclette est toujours reine à La Rochelle, grâce à l'association Vive le vélo ! dont le slogan est : « Pour le développement durable… et du mollet. »

La pêche aux moules

J'ai une pensée, en quittant les Charentais, pour l'auteur inconnu de *La pêche aux moules*, qui était des leurs. La chanson fétiche du *Petit Rapporteur* appartient en effet au folklore saintongeais. Dans la version d'origine, d'ailleurs, ce ne sont pas « les gars de la ville-ville-ville » qui prennent le panier des demoiselles, mais « les garçons de Marennes », commune charentaise célèbre depuis très longtemps pour la qualité de ses coquillages. Quand Jacques Martin s'est permis de modifier les paroles et la gestuelle (en nous faisant mouliner des avant-bras), il a reçu des protestations indignées de quelques puristes charentais. La presse régionale a pris le relais. Pour calmer le jeu, lors d'un Noël, le président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, a

invité le groupe folklorique Aunis-Saintonge à venir interpréter la chanson dans son intégralité à l'Élysée. Mais comment lutter contre le pouvoir de la télé ? C'est la version popularisée par *Le Petit Rapporteur* qui figure désormais dans le répertoire des chansons enfantines.

Les Gascons

Il ne passe pas inaperçu, en général. La discrétion, la modestie, la réserve ne font pas partie de ses caractères innés. Dans une assemblée, vous le reconnaîtrez à son timbre de voix, plus sonore, à son insistance à prendre la parole, à son assurance, à son verbe fleuri, à son gabarit souvent supérieur à la moyenne. C'est un Gascon.

On ne parle plus guère de la Gascogne, aujourd'hui. On est bien en peine, souvent, de la délimiter avec précision sur la carte de France, parce que cette ancienne et glorieuse province du Sud-Ouest a été démantelée par les révolutionnaires en 1792, et ses morceaux éparpillés « façon puzzle » entre plusieurs départements. Mais le Gascon, lui, est toujours là… Et bien là ! Il a vaillamment résisté à l'épreuve du charcutage administratif. Qu'il soit du Gers, des Landes, des Hautes-Pyrénées, des Pyrénées-Atlantiques (côté Béarn) ou du Lot-et-Garonne, il continue de brandir fièrement son identité gasconne. On serait même tenté de croire qu'il prend plaisir, quelquefois, à en exagérer les traits spécifiques.

Quand ils sont plusieurs, ça commence à faire du bruit. Le ton monte, les rires éclatent, les discussions s'animent. Mais elles

dégénèrent rarement en disputes ou en bagarres parce que le Gascon, au fond de lui, ne prend rien au sérieux, à commencer par sa propre personne. À la fin, il suffit que l'un d'eux entonne une chanson du pays pour que tous les autres la reprennent en chœur et d'un même cœur.

Je les aime bien parce qu'ils m'amusent. Quand je vais dîner avec des Gascons, je sais que je ne vais pas m'ennuyer. Ils ont toujours des histoires à raconter. Et ils le font avec un talent remarquable. L'éloquence est une de leurs vertus, l'un des atouts de leur séduction. Ils y ajoutent souvent une note d'humour et un sens de la repartie imparable. On dit qu'ils ont de la « faconde ».

« Faconde : bavardage incessant, excessif » selon le dictionnaire. Eh oui, cela peut finir par agacer certains, qui les jugent alors fanfarons, hâbleurs, un peu fatigants, pour être franc. On leur reproche d'en dire plus qu'ils n'en font, et aussi d'abuser de leur facilité de parole pour « embobiner » l'interlocuteur crédule. D'où les expressions « promesse de Gascon » (pour une promesse qui ne sera pas tenue) ou « offre de Gascon » (proposition peu sérieuse), qui ne datent pas d'hier.

Les Gascons ne nient pas cette propension à se laisser griser par les mots et à enjoliver la réalité. Ils avouent « entretenir une relation problématique avec la vérité », selon l'expression de Véronique Larcade. C'est un jeu, bien souvent, plus qu'une malice. Chacun veut voir jusqu'où il pourra emmener son partenaire. C'est l'art du « mentir-vrai », qu'ils pratiquent ostensiblement, en place publique, une fois par an, dans un village du Lot-et-Garonne nommé Moncrabeau.

Mensonges et hâbleries

Il existe en effet à Moncrabeau une académie des Menteurs qui, selon les termes mêmes des lettres patentes établies au XVIII^{e} siècle, réunit « tous les hâbleurs, menteurs, nouvellistes et autres personnes désœuvrées qui s'exercent dans le bel art de mentir finement, sans

porter préjudice à autre que la vérité dont ils font profession d'être les ennemis jurés ».

Le premier dimanche d'août, ladite académie organise un concours de « Mensonges et hâbleries » qui se déroule sur la place de la Halle. Assis sur un fauteuil de pierre baptisé « siège des Menteurs », chaque concurrent doit raconter une histoire où se confondent de façon si habile la vérité et le mensonge que les membres de l'académie ne puissent distinguer l'une de l'autre. Puis le concurrent se retourne et embrasse la « pierre de vérité » scellée dans le mur, derrière lui.

À l'issue des épreuves, capé de rouge et couronné, le roi des Menteurs est promené dans les rues de la commune pour être acclamé.

L'ancienneté de cette tradition est incontestable. Abel Hugo la relate dans sa *France pittoresque* de 1835 et précise qu'elle date de plus d'un siècle. En fait, la réputation faite aux Gascons remonte au temps des cadets de Gascogne, ces jeunes nobliaux sans fortune qui montaient en nombre à Paris pour s'engager au service du roi et tenter de conquérir la gloire.

Le plus célèbre est d'Artagnan, nommé par Mazarin capitaine des mousquetaires de la maison du roi, entré dans la légende par la grâce d'Alexandre Dumas. Il était natif de Lupiac, dans le Gers, en plein cœur de la Gascogne, et ses trois compères, Aramis, Porthos et Athos, étaient béarnais. Trois villages, dans le Béarn, perpétuent leur nom de famille. Le château de Porthos accueille aujourd'hui les touristes dans quatre chambres d'hôtes baptisées Milady, Aramis, Athos et Porthos.

Ces jeunes gens turbulents, forts en gueule, choquaient la cour par leurs manières grossières, leur arrogance, leur vantardise, leurs beuveries, leurs assemblées bruyantes. Les gentilshommes poudrés étaient jaloux des succès que ces beaux parleurs rencontraient néanmoins auprès des dames, et des faveurs que leur accordait le roi. Les écrits des chroniqueurs de l'époque étaient donc peu flatteurs à leur égard. Ils tenaient plutôt de la caricature venimeuse. Au théâtre, on se moquait de leur accent et de leurs rodomontades. La Fontaine, dans une fable, invente le mot « gasconnades » pour qualifier leurs excentricités.

Pour les réhabiliter aux yeux de l'opinion, il a fallu attendre Alexandre Dumas (*Les Trois Mousquetaires*) et Edmond Rostand (*Cyrano de Bergerac*) qui, sans rien dissimuler de leurs défauts, surent valoriser leur courage, leur vaillance, leur loyauté, leur esprit d'équipe, la force de leur amitié. Et, grâce au succès mondial de ces deux chefs-d'œuvre, le mousquetaire gascon incarne aujourd'hui encore une certaine idée de la France, à l'étranger.

Le rugby de clocher

Quand il n'y eut plus de champs de bataille pour leur permettre de jouer à la guerre, les Gascons se sont trouvé un autre théâtre d'opération : les terrains de rugby. « Si le chevalier d'Artagnan vivait de nos jours, imagine Robert Courtine, il serait capitaine d'une équipe de rugby à XV. » Ce « sport de voyous joué par des gentlemen », venu de Grande-Bretagne, a immédiatement suscité chez eux une passion qui ne faiblit pas. Les joueurs s'engagent dans un match comme leurs ancêtres allaient au combat et libèrent dans ces affrontements leur goût inné de la castagne.

Les premiers clubs sont apparus dans la région au début du XX^{e} siècle et, très vite, chaque village a eu le sien. Un peu plus tard, des équipes gasconnes comme celles de Dax, Mont-de-Marsan, Saint-Vincent-de-Tyrosse, Bagnères-de-Bigorre se sont imposées dans le championnat de France et ont exacerbé un sentiment de fierté déjà très vif. Certains de leurs joueurs sont même devenus des héros nationaux : Pierre Albaladejo, les frères Camberabero, Benoît Dauga, André Boniface, Jean Gachassin, Michel Crauste, Robert Paparemborde, tous enfants du pays.

Au-delà de son aspect sportif ou ludique, le rugby a renforcé l'esprit de village, dans toute la Gascogne. Dès l'enfance, sur le terrain, on apprend à défendre les couleurs de sa commune et on acquiert le sens du collectif. C'est la culture du « rugby de clocher ». Même le curé – quand il y en avait encore – avait sa place dans l'équipe locale. Un vieux Béarnais se souvient de l'un d'eux qui était pilier. Il engueulait du haut de sa chaire, le dimanche, les juniors qui avaient mal joué !

Dans les années 1960, afin de mettre le Ciel à contribution, le curé de Larrivière-Saint-Sever (Landes) est allé jusqu'à restaurer une chapelle abandonnée pour la dédier à Notre-Dame-du-Rugby. Avant les matchs importants, joueurs et supporters viennent encore implorer l'aide de la Vierge, représentée avec l'Enfant Jésus tenant un ballon ovale entre les mains…

Tout récemment, je lisais dans un journal du Gers un article qui me paraît donner une bonne démonstration de ce « rugby de clocher », considéré comme une école de civisme : à l'issue d'un match, les joueurs de l'équipe de Bassoues (quatre cents habitants) traînaient encore au café du village un peu avant deux heures du matin (eh oui !), quand ils ont appris que des individus étaient en train de fracturer des voitures. Ils n'ont pas hésité. Toute l'équipe s'est immédiatement lancée à leurs trousses et, après avoir pris soin de bloquer les sorties de cet ancien village fortifié, elle est parvenue à les acculer dans des jardins. Ne restait plus aux gendarmes qu'à cueillir les délinquants…

Les Gascons sont toujours les meilleurs dans la troisième mi-temps, lorsque les joueurs des deux camps oublient leur rivalité pour faire la fête, boire, manger et interpréter ensemble tout un répertoire de chansons en gascon.

C'est fou comme ils aiment chanter, à toute occasion : pour le plaisir d'être ensemble, de retrouver leurs racines dans des mélodies dépeignant la vie d'autrefois, au temps des bergers, et clamant leur amour de la montagne, du pays natal. Leurs visages, alors, deviennent subitement graves. Ils se rapprochent pour communier dans la même émotion. Je les absous de tous leurs excès pour ces moments de grâce qu'ils nous offrent spontanément.

À ce propos, une question m'intrigue : alors que la plupart des Français chantent faux, pourquoi les Gascons parviennent-ils naturellement à former des chorales harmonieuses ? D'où leur vient ce timbre de voix particulier, légèrement nasillard, aux sonorités puissantes ? Ont-ils un appareil vocal à la structure spécifique ? « Notre voix porte davantage parce que nous parlons la tête haute, les yeux dans les yeux », a tenté de m'expliquer André Daguin, figure

emblématique de la gastronomie gasconne. J'aurais plutôt tendance à croire à l'existence de caractères génétiques, d'ascendance pyrénéenne, mais je n'ai pas connaissance d'études sur le sujet.

Cinq jours de fête non-stop

Les troisièmes mi-temps sont des réunions strictement privées, sans témoins de préférence, mais, si l'on veut tester leur talent à faire la fête, il suffit d'assister à ces deux événements considérables que sont les ferias de Dax et de Mont-de-Marsan, dans les Landes.

La première a lieu à la mi-août, l'autre à la mi-juillet, et elles se prolongent toutes les deux pendant cinq jours, jusqu'à quatre heures du matin ! Au total, environ huit cent mille personnes à Dax, cinq cent mille à Mont-de-Marsan, se pressent dans les rues de la ville, dans les bodegas et autres buvettes, chantant et dansant au son des bandas, ces tonitruants orchestres folkloriques du Sud-Ouest. Certains jeunes enchaînent les jours de fête, sans discontinuer, « non-stop », dormant dans la rue pour n'en rien perdre et obligeant la municipalité de Dax à aménager à leur intention des « espaces de repos » où ils s'allongent à même le sol.

Les plus intrépides se défoulent et se défient dans les arènes lors des courses landaises qui sont toujours inscrites au programme des fêtes patronales, dans les Landes et le Gers. Souples et agiles, ils affrontent des vachettes en furie, sous les cris de la foule, avec la bravoure qui a fait leur réputation, et qui a permis à Dax comme à Mont-de-Marsan de triompher à plusieurs reprises dans la fameuse émission *Intervilles*. Mais il faut savoir que, pour un Gascon, la course landaise représente beaucoup plus qu'une attraction télévisuelle. C'est une tradition profondément ancrée, qui continue de vivre et de rassembler les habitants des villages dans une centaine d'arènes.

Dans les deux villes, la coutume veut que tous les « festayres » (fêtards, en gascon) s'habillent en blanc et se coiffent d'un béret rouge. Le béret est en effet le couvre-chef de la Gascogne et, plus largement, du Sud-Ouest. Tous les hommes le portaient autrefois. Ils le gardaient

tout le temps sur la tête, même à table. Si le gamin faisait une bêtise, on voyait alors le grand-père se découvrir pour lui en donner, d'un geste retenu, une petite tape sur la main ou le visage. Un peu plus tard, c'est lui qui offrait au garçon son premier béret, lorsqu'il entrait à l'école, comme un rite marquant la fin de la première enfance.

Aujourd'hui le port du béret – généralement qualifié de basque parce que ce sont les voisins basques qui l'ont popularisé – reste très répandu à la campagne, où l'on peut encore entendre, à la fin des repas de famille ou des banquets, cette chanson des années 1930 qu'il a inspirée :

« *Notre béret, c'est toute la Gascogne…*
Le Béarnais aime le mettre en pointe
Le Basque, lui, le met sur l'occiput…
Et, pour crâner, on le met sur l'oreille… »

Aux yeux des Anglo-Saxons, ce béret est devenu l'emblème des Français, avec la baguette de pain et le litre de vin rouge. Pourquoi pas, après tout, si l'on considère, comme le poète allemand Heinrich Heine, que la « France est la Gascogne de l'Europe » ?

« Un peu casse-couilles… »

Pour moi, la Gascogne s'incarne en quelques personnages que j'ai eu la chance de rencontrer. Je me souviens d'Arthur Soubiran, qui vivait dans une vieille auberge délabrée, un ancien relais de poste, à Poudenas, aux confins du Lot-et-Garonne, des Landes et du Gers. Comme beaucoup de ses compatriotes, il avait l'habitude d'émailler sa conversation de jurons typiquement gascons. Le plus courant était « hilh de puta », traduction de « fils de pute », bien sûr.

« Ça n'est pas grossier, m'affirmait-il. "Hilh de puta", c'est comme une ponctuation, qui peut exprimer la surprise, la colère, n'importe quoi. On raconte une petite histoire sur l'origine de ce juron. "Pute", au départ, ce n'était pas du tout un vilain mot. Ça vient du latin *puto* : je pense… *putare* : penser. La putain, c'était simplement la fille à qui

l'on pensait. Seulement, ça a pris un sens péjoratif à partir du moment où on a été plusieurs à penser à la même… »

« Un Gascon authentique, poursuivait-il en se massant le front sous le béret, c'est un homme plein de panache, plein d'humour, orgueilleux, vaniteux, prétentieux, casse-couilles un peu, mais c'est un gars bien. Il se lie très facilement, il est hospitalier. Et il prend toujours la vie du bon côté. »

C'est vrai. Sans doute parce qu'il a conscience de vivre dans une région privilégiée, à la géographie mélodieuse, aux reliefs très doux, aux couleurs tendres, qui suscitait déjà, en 1887, l'admiration lyrique de l'incontournable Onésime Reclus : « Ici la nature a secoué sa corne d'abondance, écrivait-il. Un gai soleil mêlé de pluies tièdes sourit à cette terre des vins et des fruits. Une race aimable, spirituelle, heureuse de vivre, féconde en hommes de guerre, habite ses riantes collines. »

Les rugbymen ont remplacé les hommes de guerre, mais, pour le reste, ça n'a pas changé. Voilà pourquoi, dans une enquête réalisée en 2014 par la Datar, le département du Gers vient en tête des destinations campagnardes préférées des Français. Le réalisateur du film *Le bonheur est dans le pré* ne s'était pas trompé en choisissant de tourner toutes les séquences champêtres dans ce même département.

Peut-on dire, pour compléter le portrait, que le Gascon est un peu « macho » ? Oui, reconnaît une amie de Mont-de-Marsan. Les garçons ont tendance à faire bande à part, à exclure les filles de certaines activités, et la théorie du mâle dominant est assez répandue. Les valeurs viriles sont constamment mises à l'honneur. « Mais il se trouve, ajoute-t-elle, que les femmes aussi ont du caractère, ce qui rétablit un certain équilibre à la maison. »

Un mousquetaire de gueule

Parmi les principaux attraits de la région, comment ne pas citer les plaisirs de la table ? Le Gascon est un bon vivant, amateur de bonne chère en bonne compagnie. On mange bien à peu près partout sur cette

terre généreuse, mais le restaurateur qui m'a procuré les meilleures émotions gastronomiques s'appelle André Daguin.

C'est le prototype du Gascon tel qu'on l'aime. Il a tenu pendant quarante ans l'Hôtel de France à Auch, capitale de la Gascogne, mais il a commencé par jouer au rugby, dans l'équipe première de la ville, à une époque où « on nous donnait 50 francs, dans une enveloppe, après chaque match gagné à domicile, 100 francs pour une victoire à l'extérieur, c'est tout », se souvient-il. Il a ensuite repris l'hôtel-restaurant de ses parents, mais en restant marqué par l'esprit de ce jeu collectif. « C'est un sport, tu vois, où le coéquipier a plus d'importance que l'équipier. Tu comprends ce que je veux dire ? On n'est rien sans les autres. »

Dès qu'il eut obtenu sa deuxième étoile au Michelin, en 1970, il a donc constitué avec quatre restaurateurs du département une équipe de choc pour promouvoir la cuisine gasconne dans le monde entier. Son nom : La Ronde des Mousquetaires. Leur devise : « Tous pour un, un pour tous ! », bien sûr. Ensemble, ils ont réussi à « imposer » à la France le magret de canard. « Auparavant, raconte-t-il, chez nous, on ne mangeait dans le canard que le foie gras et les cuisses en confits. On ne savait pas quoi faire du filet. J'ai eu l'idée, le premier, de le servir saignant, grillé sur la braise, comme une viande rouge, en le baptisant, sur la carte, "lou magret". »

Il lui a fallu se battre cinq ans pour que la recette acquière une notoriété internationale, mais, en 2014, il a appris avec un certain orgueil que le magret avait été désigné « plat préféré des Français », à égalité avec le poulet rôti ! Dans le même temps, grâce à ce succès, le nombre de canards élevés dans le Sud-Ouest est passé de deux à vingt-cinq millions par an.

Devenu président national des Restaurateurs et cafetiers, ce « mousquetaire de gueule », ce « bretteur de la fourchette », a remporté une autre bataille héroïque et historique, en 2009, contre le ministère des Finances : c'est lui qui a obtenu la baisse de la TVA de 19,6 à 5,5 %, pour toute la profession, à l'issue d'une campagne acharnée.

Beaux parleurs, magiciens du verbe, oui… mais aussi hommes d'action, les Gascons !

Sa fille aînée, Ariane, a hérité son tempérament combatif. Elle est partie aux États-Unis, en 1977, pour convertir les Américains au foie gras. À la tête de sa petite société dénommée D'Artagnan, elle a ferraillé pendant des années, devant les tribunaux, contre les États qui en interdisaient la consommation. Elle vient de gagner son procès contre le dernier État « prohibitionniste », la Californie, ouvrant ainsi de nouveaux horizons à son entreprise new-yorkaise de distribution de foie gras, qui fournit entre autres la Maison-Blanche.

Se Canto *dans l'hémicycle*

Les paysages voluptueux et les plaisirs de la bonne chère n'ont pas fait perdre aux Gascons le goût du panache, c'est-à-dire des « actions déraisonnables mais dignes d'admiration », pour reprendre une expression de Jean Castarède.

Je pense à Jean Lassalle, ce député béarnais d'un mètre quatre-vingt-dix, qui, en pleine séance de l'Assemblée nationale, n'a pas hésité à se lever pour entonner de sa voix de stentor *Se Canto*, l'hymne occitan, afin de protester contre la fermeture d'une gendarmerie dans sa circonscription et ainsi « faire entendre la voix des territoires français abandonnés par l'État ».

En 2006, pour s'opposer à la délocalisation d'une usine de la vallée d'Aspe, il a entamé une grève de la faim dans les couloirs de l'Assemblée. Au bout de cinq semaines, il avait perdu vingt et un kilos. Il fallut le transporter d'urgence à l'hôpital. Mais la répercussion médiatique fut si retentissante que le président de la République se sentit obligé de prendre en mains le dossier et de le faire aboutir.

Fils d'un berger transhumant, il a gardé l'accent de son village et la simplicité des montagnards. Il fait parfois sourire les autres députés, car il est toujours prêt à batailler pour des idées jugées utopiques. En 2013, il a effectué une « marche contre l'indifférence » qui a duré huit mois ! Il a parcouru cinq mille kilomètres à pied, sur les routes de France, à la rencontre des citoyens, « pour régénérer la démocratie et revivifier la République », explique-t-il. Des grands mots qui laissent sceptique quand on écoute les autres politiques, mais qui touchent le

cœur lorsqu'il les prononce, parce qu'il y met une sincérité désarmante.

Il a des positions qui paraissent un peu folles. Récemment, il s'est indigné de la vente d'avions Rafale à l'Égypte, à l'Inde et au Qatar, alors que toute la classe politique se réjouissait de ces contrats profitables. Ses paroles semblaient d'autant plus insensées que l'industrie aéronautique est la principale créatrice d'emplois dans la région. Mais les Rafale sont des engins de guerre et pour lui, en politique, les raisons éthiques doivent l'emporter sur les intérêts économiques. Vous avez dit Gascon ?

NB : Dans la famille Lassalle comme chez les Daguin, le bon sang ne ment pas et le rugby fait partie des valeurs capitales : son fils, Thibault Lassalle (plus de deux mètres pour cent dix-huit kilos), est entré, en 2015, dans l'équipe du RC Toulon, triple champion d'Europe.

L'esprit des mousquetaires est toujours incarné, dois-je ajouter, par Aymeri de Montesquiou, duc de Fezensac, lointain descendant du héros d'Alexandre Dumas. Il est le seul en France autorisé à accoler à son nom celui de d'Artagnan. Au service de la République, en sa qualité de sénateur du Gers, il défend également la cause de l'armagnac au titre de capitaine de la Compagnie des mousquetaires d'Armagnac, une confrérie créée par son père pour propager à travers le monde le renom de cette eau-de-vie gasconne.

Un salut amical, pour terminer, à Maïté, qui a été l'une des pionnières des émissions culinaires à la télévision avec sa *Cuisine des Mousquetaires*. Sa faconde gasconne, sa bonne humeur, son accent claironnant ont régalé toute une génération de Français. À soixante-seize ans, condamnée par un endettement excessif, elle s'est vu imposer la fermeture de son restaurant de Rion-des-Landes, où elle continuait discrètement de promouvoir les produits de la région. En

souvenir de nos joyeuses rencontres, je veux lui témoigner toute ma sympathie.

Les Auvergnats

Qui a dit : « L'Auvergne, c'est la Bretagne sans la mer » ?

C'est une « sang-mêlé », bretonne par son père, auvergnate par sa mère, qui connaît bien les deux régions puisqu'à la suite du divorce de ses parents elle a été ballottée de l'une à l'autre pendant ses années de jeunesse : la chanteuse Nolwenn Leroy ! Et, ma foi, je trouve la formule assez pertinente. Il y a des analogies évidentes entre ces deux provinces.

Sur le plan géologique, d'abord, le Massif central et le Massif armoricain sont tous deux constitués de roche granitique. Ce n'est pas sans influence, paraît-il, sur le comportement des habitants. Un sociologue avait observé, au siècle dernier, qu'on votait davantage à droite dans les régions granitiques que sur les sols calcaires, ce qu'il résumait dans une expression facile à mémoriser : « La craie de l'instituteur et le granit du curé. »

Auvergnats et Bretons, d'autre part, ont la même origine celtique, les mêmes ancêtres. L'Auvergne était, à l'âge de bronze, le fief du peuple celte des Arvernes, qui imposa peu à peu son hégémonie politique à toute la Gaule. Vercingétorix est un nom celte. Après la

conquête romaine, l'Auvergne a perdu sa langue et sa culture historiques, mais il en subsiste quelques réminiscences dans son folklore. La cabrette auvergnate est très proche du biniou breton. Ils font tous deux partie de la famille des cornemuses, instruments emblématiques de la musique celtique. Et la bourrée auvergnate présente des similitudes avec la gavotte bretonne. Les deux danses ont la même mesure, avec un tempo plus vif pour la bourrée.

Autre point commun aux deux provinces : économiquement, en raison de leur isolement géographique, elles ont beaucoup souffert de la centralisation jacobine. Au XIX^{e} siècle, afin d'échapper à la misère, Bretons et Auvergnats ont dû massivement quitter leur village pour aller travailler à Paris. Les Bretons se sont d'abord regroupés autour de la gare Montparnasse, leur terminus. Les Auvergnats ont colonisé le quartier de la Bastille, voisin de leur gare d'arrivée, Austerlitz. C'est à cette époque que sont nés les clichés qui continuent de leur coller à la peau : le Breton têtu mais courageux, l'Auvergnat bourru et « près de ses sous ». En fait, il s'agit là du premier jugement que les Parisiens ont porté sur ces migrants fraîchement débarqués dans la capitale, contraints à vivre chichement pour se faire une place au soleil d'Austerlitz ou de Montparnasse… Et, comme les réputations se sont toujours bâties à Paris, les clichés se sont naturellement imposés à tout l'Hexagone.

Voués au début aux tâches les plus pénibles ou les plus serviles, Auvergnats et Bretons ont subi les mêmes vexations, les mêmes humiliations. Pour se défendre, ils ont réagi de façon identique, en faisant jouer la solidarité régionale. Les Auvergnats se sont regroupés en amicales. Chaque canton, chaque petite ville avait la sienne. « Quand deux Auvergnats se retrouvaient loin du pays, ils buvaient un canon, écrit Roger Touzé. Quand trois Auvergnats se retrouvaient loin de leur pays, ils buvaient trois canons et fondaient une amicale : un président, un secrétaire et un trésorier. Premier travail de l'amicale ainsi constituée : organiser un banquet. » Il subsiste aujourd'hui à Paris cent cinquante amicales, plus ou moins actives.

Quant aux Bretons d'origine, qui sont encore près d'un million à Paris et en Île-de-France, ils se retrouvent dans les deux arrondissements les plus « bretonnisés » de la capitale, le quatorzième et le quinzième, pour fêter la Saint-Yves, au mois de mai, et aussi (dans les pubs) pour la Saint-Patrick, patron des Celtes.

Auvergnats et Bretons ne sont pas les seuls, à Paris, à protéger ainsi leur identité régionale, mais ils sont assurément les plus nombreux.

Des clichés durables

Voilà pour les affinités, les parentés. Mais ne me faites pas dire que l'Auvergnat est un Breton du centre ! Il s'en distingue sur beaucoup d'autres points. Un exemple : alors que l'isolement géographique a généré chez les Bretons certaines velléités autonomistes, parfois même une sourde hostilité à l'égard du pouvoir central, les Auvergnats au contraire ont pleinement collaboré avec lui. Ils ont donné de très nombreux hommes politiques à la République, dont trois présidents : Paul Doumer, Georges Pompidou, tous deux natifs du Cantal, et Valéry Giscard d'Estaing, dont la famille est originaire du Puy-de-Dôme. Il y a même un chef de gouvernement, Pierre Laval (né à Châteldon, dans le Puy-de-Dôme), qui a poussé la collaboration un peu trop loin, à un certain moment, mais passons… Leur forte représentation dans les équipes gouvernementales de la III^{e} et de la IV^{e} République a inspiré la phrase célèbre : « L'Auvergne produit des fromages, des ministres et des volcans. »

Qu'est-ce qui fait, plus profondément, la spécificité de l'Auvergnat ? On peut aborder la question en essayant de « revisiter » les vieux clichés. Le premier, c'est celui de l'Auvergnat « près de ses sous », radin, pour ne pas dire avare. Dans le dictionnaire de l'argot parisien, on lit que « faire l'Auvergnat » signifie « être radin, avare ». La réalité est plus complexe. Mais je préfère laisser parler les Auvergnats eux-mêmes, sur ce sujet. En précisant toutefois que les textes sélectionnés datent des années 1950. Il faut donc relativiser.

J’aime bien cette formule de Henri Pourrat (natif d’Ambert), l’auteur de *Gaspard des montagnes* : « L’Auvergnat se prive de jouir mais il jouit de se priver. » Économiser, épargner, lui procurerait donc, à l’en croire, un plaisir supérieur à tous les autres. Originaire du même département, Alexandre Vialatte a choisi la parabole pour illustrer ce trait de caractère. Voici comment il raconte la création du monde :

« Dieu créa l’Auvergnat le huitième jour. Avec les restes. En ramassant les miettes. Puis il lui montra les riches plaines de la terre, la vallée du Mississippi, la molle vallée du Gange…

– Seigneur, dit l’Auvergnat, guidé par son instinct, si vous le permettez, je prends le Puy-de-Dôme.

– Personne n’en veut, dit Jéhovah.

– Précisément, dit l’Auvergnat, il ne faut pas le laisser perdre.

– Mais les volcans ne sont pas éteints, dit le Seigneur.

– J’attendrai donc, dit l’Auvergnat, qu’ils refroidissent.

Et il s’assit dans l’antichambre en comprimant son parapluie contre son cœur. Il sentait bien qu’il n’y avait que lui pour faire manger les volcans à ses chèvres. »

Tout est là, l’Auvergnat n’aime pas gaspiller. Il est depuis toujours le champion de la lutte antigaspi, ce qui en fait aujourd’hui un citoyen exemplaire. Une étude réalisée en 2011 révèle que l’Auvergne est la région française qui jette le moins d’aliments : moins de soixante-neuf kilos par an et par habitant, contre presque cent quinze en Île-de-France. En 2014, les restaurateurs de Saint-Flour (Cantal) ont été les premiers à proposer à leurs clients des boîtes en carton recyclable, à l’intérieur pelliculé, pour leur permettre d’emporter les restes de leur repas.

Alexandre Vialatte, que Pierre Desproges considérait comme l’un de ses maîtres, s’est gentiment mais fréquemment moqué de cette propension à l’économie. « L’Auvergnat, écrit-il, se compose, en gros, de la tête, du tronc et des membres. Avec la tête, il pense l’économie ; avec les membres, il la réalise ; avec les mains, il la met dans le tiroir. » En attendant d’aller la déposer pieusement dans un de ces temples qu’on a bâtis à la gloire de l’économie et qu’on appelle caisse

d'épargne. « Son pouce, ajoute-t-il, nettement opposable, lui permet de saisir tout ce qu'il attrape, outil de travail, paiement, pourboire, et de ne le lâcher qu'à la dernière extrémité. »

Une disposition naturelle qui lui a permis de réussir brillamment dans le commerce, comme le souligne encore l'humoriste : « Il y a une chose qu'on appelle le prix de vente, et une autre le prix d'achat, et l'art de l'Auvergnat consiste essentiellement à savoir distinguer entre elles. L'une des deux doit être plus grande que l'autre. La différence entre les deux est connue sous le nom de bénéfice. Mais le génie de l'Auvergnat est de le faire extrêmement grand, et le secret d'être auvergnat de le multiplier sans cesse, de le serrer avec une ficelle et de l'attacher sur son cœur. »

Je me souviens d'une histoire que racontait Raymond Poulidor, natif de la province voisine du Limousin, pour répliquer aux accusations de « radinisme » que lui lançait son ami Raphaël Géminiani (né à Clermont-Ferrand) :

« Quand un Limougeaud perd ses cheveux, il s'achète un chapeau. Et l'Auvergnat, tu sais ce qu'il fait ? Il vend son peigne. »

« Rien ne surpasse l'avarice d'un Auvergnat, si ce n'est sa générosité »

Comment expliquer un tel attachement à l'argent ? Je cite toujours Vialatte : c'est que « l'Auvergne est un pays où l'argent coûte cher… Cette avarice qu'on reproche à l'Auvergnat est méfiance, prévoyance, plus que sécheresse de cœur. L'Auvergnat est resté longtemps un gagne-petit. Il devait s'arranger pour vivre sur sa terre, n'achetait au-dehors que le fer et le sel. On prospérait en n'achetant pas. D'où l'habitude de marchander : tout est trop cher ».

Je confirme cette analyse : s'ils connaissent la valeur de l'argent, les Auvergnats peuvent être très généreux et ils me l'ont souvent prouvé. À table, en particulier… En Auvergne, la cuisine est riche, les repas sont copieux, les portions plantureuses. Et votre hôte ne vous laissera pas partir sans s'assurer que, vraiment, vous n'avez plus faim. Vialatte, d'ailleurs, qui ne peut pas être soupçonné de complaisance, n'hésite

pas à proclamer que « rien ne surpasse l'avarice d'un Auvergnat, si ce n'est… sa générosité ».

Là encore, les chiffres parlent : les Auvergnats font partie des Français qui déclarent le plus de dons à des associations caritatives, selon une étude établie à partir des relevés d'imposition 2006, 2007 et 2008. Ce qui les gêne, en fait, ce n'est pas de dépenser, mais de mal dépenser. Et pour eux, donner aux démunis, faire des cadeaux à des amis, bien les recevoir, ce sont de bonnes dépenses. Pour la Saint-Valentin, par exemple, ils sont aussi nombreux qu'ailleurs à offrir des fleurs à leur compagne. Les fleuristes ont simplement remarqué qu'ils achetaient plus volontiers une plante que des fleurs coupées, « parce que ça dure plus longtemps ».

Georges Brassens leur a rendu justice de la plus belle manière dans sa tendre *Chanson pour l'Auvergnat*. Elle est dédiée à Jeanne Planche et à son mari Marcel, chez qui il s'était réfugié en 1944 pour échapper au STO (Service du travail obligatoire) :

« *Toi l'Auvergnat qui sans façon*
M'as donné quatre bouts de bois
Quand dans ma vie il faisait froid,
Toi l'hôtesse qui sans façon
M'as donné quatre bouts de pain
Quand dans ma vie il faisait faim… »

À travers eux, en quelques couplets, le chanteur sétois a réhabilité une population dont la tradition d'hospitalité est ancienne et incontestable. La qualité de leur accueil – autant que leur courage et leur sens du commerce – permet de mieux comprendre l'extraordinaire réussite des immigrés auvergnats dans le secteur de la restauration et de l'hôtellerie. Sur Paris et sa banlieue, dans les années 1980, 70 % des cafés, brasseries, restaurants avaient un patron originaire du Massif central, plus particulièrement de l'Aubrac ! Leur nombre a diminué, car l'exode des jeunes s'est heureusement ralenti, mais les brasseries les plus célèbres (Lipp, Le Dôme, Les Deux Magots, Le Congrès, La Rotonde) et les plus prospères leur appartiennent toujours.

C’est aussi grâce à eux que survivent les derniers troquets authentiques de Paris. Vous savez : ces bistros de quartier où le patron est derrière le bar, la patronne à la caisse, avec un œil sur la cuisine, où tout est fait « maison ». On ne sert à manger qu’à midi parce que, quand on a remonté le rideau de fer à sept heures, on est bien content de le baisser à vingt heures. Le garçon, en tablier blanc, connaît tous les clients et plaisante avec eux… Je pense, écrivant cela, au café-restaurant Le Montespan, dans la très chic rue de la Pompe, avec son décor de pur style auvergno-parisien des années 1970 et son excellent menu du jour à 17 euros. Henri et son épouse sont venus de l’Aubrac, il y a une quarantaine d’années, tout comme le serveur, Gérard, qui est de la famille. Ils y repartiront bientôt, hélas !, et même si le fils est prêt à prendre la relève, une page sera tournée.

Et puis il faut savoir que l’Auvergnat est fidèle en amitié. « L’ami d’enfance est un produit auvergnat, comme l’améthyste et le caoutchouc », écrit encore Vialatte. Sa fidélité résiste à toutes les épreuves. Un de mes confrères, Pierre-Olivier Belle, en voit un exemple probant sur le plan sportif : Dieu sait si l’équipe de rugby de Clermont-Ferrand a déçu ses supporters, lors des grandes finales auxquelles elle a accédé, en championnat de France ou en Coupe d’Europe. Depuis 1938, elle a buté sur la dernière marche treize fois sur quatorze, se confectionnant ainsi une réputation d’éternelle perdante. Passé la tristesse de la défaite, cependant, les Auvergnats reviennent en force au stade Marcel-Michelin, plus fervents que jamais, pour soutenir leurs joueurs.

J’y perçois aussi une forme de résilience, une capacité à encaisser les chocs, qui se manifeste dans bien d’autres domaines, à tous les moments de la vie. Ils ne se laissent pas facilement décourager. Ils endurent en silence et trouvent toujours l’énergie nécessaire pour repartir.

« Bon choix, madame ! »

Alexandre Vialatte (1901-1971), qui disait de lui-même : « Je suis un écrivain notoirement méconnu », témoigne brillamment, en tout cas, de l'humour et du sens de l'autodérision dont savent faire preuve les Auvergnats. Une dernière citation, pour vous donner l'envie d'aller le lire dans le texte :

« Blaise Pascal aimait tellement l'Auvergne qu'il naquit à Clermont-Ferrand. »

Les Auvergnats, en retour, ont une véritable vénération pour ce génial penseur et inventeur à qui l'on doit – est-ce un hasard ? – la machine à calculer. Il fait partie des personnages dont ils sont fiers de partager l'origine : de Vercingétorix à Sheila, en passant par La Fayette, Teilhard de Chardin, Fernand Raynaud, Francis Bouygues, Jacques Faizant…

Le dessinateur Jacques Faizant, né à Laroquebrou (Cantal), s'est amusé, à son tour, à caricaturer ses compatriotes en jouant avec les vieux clichés dont on les a accablés. Il lui est ainsi arrivé, dans ses dessins du *Figaro*, de faire parler Pompidou ou Giscard en chuintant (« Un chou, ch'est un chou ! »), pour marquer leur « auvergnitude ». C'est le prétendu accent « fouchtra », qu'on prête à tort aux Auvergnats, mais qui a inspiré quantité d'histoires drôles.

La plus connue est celle de la religieuse qui fait la quête, à Paris, dans l'un des nombreux cafés tenus par la colonie auvergnate :

« Bonjour, monsieur, c'est pour l'évêché.

– Les vé-chés ? lui répond le bougnat. Au chou-chol ! »

Il y a aussi celle du paysan qui revient de la foire et qui dit à sa femme :

« Je t'ai acheté une broche.

– Une broche pour mon corchage ? répond-elle, souriante.

– Non, une broche pour les chaussures ! »

Une autre ? À Jérusalem, une juive croise un Auvergnat et lui dit : « Shalom ! » Celui-ci se retourne et lui lance, vexé : « Chale femme ! »

Thierry Le Luron a réactivé le stéréotype, dans une imitation de Giscard, avec son fameux : « Bon choix, madame, Bon choix, mademoiselle, Bon choix monsieur !… »

Il est vrai que l'ancien président a une tendance naturelle à chuinter, mais personnellement, en dehors de lui, je n'ai jamais entendu un Auvergnat prononcer les « s » de cette manière, même dans les campagnes les plus profondes. Alors comment expliquer que Victor Hugo, déjà, dans ses *Carnets*, commentait ainsi le mot « Shakespeare » : « Un drôle de nom ! Chexpire ! On croit entendre mourir un Auvergnat » ? Personne n'a trouvé de réponse satisfaisante, mais comme les poncifs ont la vie dure, quand on évoque un Auvergnat, il y a encore des Parisiens qui vous ressortent, rigolards : « Ah oui ! Un chou, ch'est un chou ! »

« Ç'a eu payé ! »

Né à Clermont-Ferrand, d'un père ouvrier chez Michelin, Fernand Raynaud n'a rien arrangé. Il fait parler à son « pauv' paysan » auvergnat un charabia qui alourdit encore la caricature. On ne comprend strictement rien à ce qu'il raconte, sinon que le lait, la vigne, l'avoine et le reste, « ç'a eu payé… mais ça paye plus ! ». Le sketch a fait rire toute la France, mais les Auvergnats n'en ont jamais tenu rancune à son auteur. Sans doute pensaient-ils : « Allez-y, rigolez, les Parisiens ! Pendant ce temps-là, je travaille, je vous vends ma limonade, mes fromages, l'eau de mes montagnes, et, à la fin, je serai plus riche que vous. »

« La vérité, juge le romancier Jean Anglade (né dans le Puy-de-Dôme), c'est que l'Auvergnat aime le travail. Peut-être trop. Il arrive parfois à la fin de sa vie en ayant oublié de manifester à sa famille, ses parents, ses enfants, l'amour qu'il leur porte. Il a trop de fers au feu, trop de vaches à traire. Et puis, il est pudique. »

Dur au travail comme en affaires, pudique dans l'expression de ses sentiments, il résiste rarement toutefois au plaisir d'afficher sa réussite, quand il rentre au bercail. C'est sa petite faiblesse. On disait autrefois : « L'Auvergnat quitte son pays pour faire fortune et il revient – en

Mercedes – pour la montrer. » Ce qu'il avait laborieusement gagné à Paris ou à l'étranger, au prix de gros sacrifices, il le dépensait allègrement dans la construction et l'aménagement d'une somptueuse maison dans son village natal, où il entendait bien prendre un jour sa retraite.

Pour en avoir la démonstration, il suffit de se promener dans certaines communes de la haute Auvergne, d'où sont partis beaucoup de patrons de bistro. Les belles demeures lourdement chargées d'ornements architecturaux ont toutes été édifiées par d'anciens ferrailleurs ou limonadiers, dont les monuments funéraires, au cimetière, affichent la même splendeur ostentatoire. Le caveau de Guillaume Philip, à Saint-Cirgues-de-Jordanne (Cantal), est si spectaculaire qu'il est parfois cité dans les guides touristiques…

Dernière remarque révélatrice du caractère des Auvergnats : c'est principalement au XIX^e^ siècle, en pleine révolution industrielle, qu'ils ont quitté par milliers leurs montagnes surpeuplées pour chercher du travail à Paris et dans d'autres grandes villes, mais on notera qu'ils ne sont pas allés grossir les rangs des ouvriers d'usine, pour la plupart. Ils se sont orientés vers des « petits métiers » indépendants, où ils pouvaient gagner plus en travaillant plus, et se faire de bons pourboires. Ils sont devenus rémouleurs, ferrailleurs, frotteurs de parquet, porteurs d'eau dans les étages, marchands de bois de chauffage, chiffonniers, brocanteurs, avant de conquérir la profession de cafetier. Ça n'a pas changé : ils préfèrent généralement réussir seuls, de façon autonome, que de passer leur vie à attendre une augmentation de salaire. La pire des hontes, à leurs yeux, c'est la faillite.

Quoi qu'il en soit, j'aime les Auvergnats, avec leurs qualités et leurs défauts – qui ne sont souvent que le revers d'une qualité. Et, une fois de plus, je serai d'accord avec Vialatte qui disait : « Le charme de l'Auvergne, c'est qu'elle est remplie d'Auvergnats. »

Mon beau Cantal

Mon département préféré, en Auvergne, est le Cantal, parce qu'il est resté le plus rural : 66 % de sa population vit en zone rurale (contre 24,5 % dans le reste du territoire). Alors que le nombre d'agriculteurs a considérablement diminué partout en France, ils représentent encore 12 % de la population du département. Cinq fois plus que la moyenne nationale ! Grâce à eux, le Cantal est encore imprégné de cette civilisation paysanne qui a façonné notre pays. Je dirais qu'il est à la fois la quintessence de l'Auvergne et de la France rurale.

Son image, pourtant, est souvent déformée ou moquée. Dans l'un de ses sketchs les plus drôles, Sylvie Joly incarne une Parisienne snob qui s'éprend soudainement de la campagne et, délaissant Saint-Tropez, décide d'aller passer ses vacances à la ferme. Quel département choisit-elle ? Le Cantal, bien sûr, le « fin fond du Cantal », même. Et le récit émerveillé de son arrivée dans une ferme « d'une saleté et d'une beauté démentes » relève d'un humour qui n'était pas forcément apprécié par tout le monde.

Sylvie Joly décrit les « femmes en noir, sans âge, édentées, portant encore des seaux d'eau, le visage creusé, sillonné comme la terre génitrice qu'on vient de labourer… les vieux paysans immobiles sur leur banc de pierre moussue, ne prononçant pas un mot pendant des journées entières, lançant seulement de temps à autre le jet dru de leur salive comme on jette sa semence »… Et elle conclut : « C'était d'un pathétique et d'une authenticité ! Jean et moi nous nous regardions et nous disions : mais ce n'est pas possible… ça existe encore ! C'est merveilleux ! »

Inutile de préciser que ça n'existe plus depuis longtemps… L'humoriste, à nouveau, s'amuse avec les vieux préjugés et les stéréotypes. Mais ce qui demeure, du moins, c'est l'authenticité. Le Cantal a su évoluer à son rythme, sans perdre son âme. Et ça, c'est merveilleux, oui…

Les Cantaliens se plaignent d'être maltraités par la télévision : « Quand on y parle d'Aurillac, c'est en général pour annoncer qu'on y

a enregistré les températures les plus basses de France. Vous parlez d'une publicité ! Mais les chiffres sont faussés, tiennent-ils à faire savoir, parce que la Météo a installé sa station sur le terrain de l'aéroport, dont l'altitude est plus élevée que celle de la ville et qui est soumis à des vents froids. Certes, nous avons des hivers rigoureux et enneigés, mais le Cantal, en réalité, a un ensoleillement annuel supérieur à celui de Toulouse et de Biarritz. »

C'est exact. À moins d'être amateur de sports de neige et de vouloir profiter, dans ce cas, des équipements de la station du Lioran (entre 1 150 et 1 850 mètres), mieux vaut donc aller dans le Cantal entre Pâques et la Toussaint, ou plutôt, comme on dit là-bas, entre la Saint-Urbain (2 avril) et la Saint-Géraud (13 octobre). Ce sont les deux dates qui déterminaient autrefois le départ et le retour des bovins pour la transhumance. Elles s'appliquent aussi à la migration des touristes…

Le réveil de la nature, aux premiers jours du printemps, est d'une beauté « démente », dirait la Parisienne de Sylvie Joly… Le Cantal est un ancien volcan, le plus grand d'Europe, et son territoire se couvre alors d'une végétation exubérante, multicolore. C'est un tapis de fleurs. Endormis tout l'hiver, les villages retrouvent leur animation. Et j'en connais de superbes.

Cinq générations d'hôteliers

Salers est l'un des plus réputés. J'ai l'habitude d'y monter au printemps pour participer à un événement devenu traditionnel : la sortie de la Légendaire. Ce jour-là, à 1 200 mètres d'altitude, on fête la sortie de quinze mille bouteilles de côtes-d'auvergne qui ont passé l'hiver sous la neige dans un buron, l'une de ces cabanes en pierre où logeaient autrefois les bergers transhumants. Les anciens du pays prétendaient en effet que le vin se bonifie quand il est conservé en altitude, à une température basse et constante. Un négociant d'Aurillac, Pierre Desprat, a donc repris cette pratique et, à l'approche de Pâques, il organise une fête typiquement auvergnate, au cours de laquelle, formant une chaîne humaine, les invités acheminent les cartons de bouteilles du buron jusqu'aux camions stationnés sur la

route. C'est surtout un bon prétexte pour passer une journée dans les verts pâturages dominant la cité médiévale de Salers, au cœur de ces monts d'Auvergne aux sommets encore enneigés, et pour apprécier, une fois de plus, les bienfaits de l'hospitalité auvergnate.

Le Tour de France terminé, son directeur, Christian Prudhomme, vient souvent reprendre des forces dans un autre village adorable, Pailherols, qui doit sa renommée à la famille Combourieu. L'accueillante Auberge des Montagnes, sur la place de l'église, a été ouverte par l'arrière-arrière-grand-père du propriétaire actuel et, de génération en génération, les Combourieu n'ont cessé de développer et d'élargir leur patrimoine. Ils possèdent et gèrent aujourd'hui, sur cette commune d'une centaine d'habitants, quatre établissements : outre la maison mère, l'Auberge des Montagnes, avec son cantou et ses dix chambres, il y a désormais le Chalet de Jean (quatre chambres), le Clos des Gentianes (quinze chambres), installé dans un ancien manoir et doté des équipements les plus modernes (piscine, spa, salle de musculation, salle de massage), et puis leur dernière réalisation : un ancien buron rénové, à 1 400 mètres d'altitude, qui accueille les randonneurs autour d'une grande cheminée en pierre et leur donne la possibilité de dormir sur place, dans l'une des cabanes de berger aménagées tout à côté.

On ne peut pas rêver meilleure immersion dans la vie d'un village cantalien et dans la chaleur d'une famille qui s'est entièrement vouée à l'accueil. Pas de meilleur endroit pour s'initier à la cuisine auvergnate et aux produits du terroir. Et quand vous aurez vu la modernité et le confort des chambres, vous savourerez encore mieux l'humour décalé du sketch de Sylvie Joly…

À propos de produits du terroir, sachez qu'à mon goût la meilleure des saucisses sèches est fabriquée dans le Cantal, à Parlan, par la maison Laborie.

Au pays de « Bougnaparte »

Ce beau département du Cantal, hélas, se vide inexorablement. Certaines communes, comme Parlan, justement, offrent gratuitement le terrain à bâtir pour attirer de nouveaux habitants. D'autres misent sur le développement du télétravail pour répondre aux problèmes posés par l'enclavement de cette haute Auvergne. Mais ça ne suffit pas. Paris-Aurillac, en chemin de fer, c'est au minimum six heures de train ! Certes, la voie unique traverse des paysages magnifiques dans le défilé des gorges de la Cère, tandis que la locomotive diesel klaxonne joyeusement à l'entrée et à la sortie de chaque tunnel, mais au siècle de la vitesse… Par la route, l'accès n'est guère plus rapide. L'entrée d'autoroute la plus proche d'Aurillac est à soixante-treize kilomètres ! Il existe bien une ligne aérienne directe et quotidienne, mais les tarifs peuvent atteindre 480 euros aller-retour, certains jours ! On trouve des billets pour New York, à ce prix-là. C'est bien la peine d'avoir donné à la France deux présidents de la République !

Le dernier, Georges Pompidou, qui est né à Montboudif, dans le nord du département, et qui a commencé sa carrière politique comme député de Saint-Flour, aurait pu faire un effort, avouez, pour améliorer la desserte du territoire. D'autres présidents, avant lui, ne s'étaient pas gênés pour faire pleuvoir les subventions sur leur région d'origine. Il n'a jamais voulu, pour sa part, qu'on puisse l'accuser d'accorder au Cantal un traitement de faveur.

Il était très attaché, pourtant, à sa haute Auvergne. « Je crois qu'on aime son pays natal comme on aime sa mère, cela ne se raisonne pas », a-t-il écrit un jour. Celui que *Le Canard enchaîné* surnommait « Bougnaparte » incarnait assez bien, d'ailleurs, les vertus des gens de ce pays, « qui sont plus déterminés que d'autres, peut-être, parce qu'en montagne les situations sont plus difficiles », disait-il. Il alliait la prudence paysanne et la volonté de progrès, l'apparente modestie et l'ambition, le goût de la culture et le sens des affaires, hérité sans doute de son grand-père paternel, qui était « marchand de toiles ». On appelait ainsi les hommes, nombreux dans la région de Montboudif, qui partaient pour plusieurs mois à travers la France, dès les premiers

beaux jours, pour vendre du linge de maison en faisant du porte-à-porte.

Aujourd'hui, le conseil général – qu'il faut appeler conseil départemental depuis la réforme de 2015 – se bat courageusement pour sauver une ruralité menacée de toutes parts. Il appelle à la résistance nationale contre la menace de supprimer les départements, craignant que le Cantal devienne alors le parent pauvre (et éloigné) d'une trop vaste région administrative. Je veux garder confiance. La tribu gauloise des Arvernes a été la dernière à résister à l'invasion romaine, en 52 avant Jésus-Christ. On peut compter sur ses descendants pour défendre coûte que coûte l'identité auvergnate.

Les Savoyards

Peut-on parler d'une identité savoyarde ? Les Savoyards ont-ils vraiment conscience d'être différents des autres Français, au même titre que les Auvergnats ou les Bretons ? Ont-ils des caractères particuliers, qui permettent de les distinguer ? Certains en doutent et je le comprends, car les Savoyards ont moins souvent l'occasion d'être regardés et traités en tant que tels, dans la presse ou la littérature. Et puis ce sont des gens discrets.

Pour un historien, comment nier, pourtant, qu'il existe une identité savoyarde ? Elle s'est forgée au cours des siècles, autour des ducs de Savoie, au prix d'affrontements incessants avec les voisins du duché, et plus particulièrement le royaume de France ! Cette identité est d'autant plus forte que la Savoie est l'une des rares régions françaises définies par des frontières naturelles (montagnes, lacs ou rivières) et qu'avec le comté de Nice elle a été le dernier territoire rattaché à la France, en 1860 – celui qui est resté le plus proche de ses origines historiques, par conséquent. Les Savoyards ont d'ailleurs conservé leur drapeau et leur hymne : *Les Allobroges*.

Pour autant, personne ne peut contester que leur cœur est français puisque le rattachement, à l'époque, a été plébiscité par 99,8 % des électeurs ! Et même si les résultats du scrutin, dit-on, ont été légèrement manipulés, pour transformer la victoire en triomphe, les Savoyards renouvellent régulièrement leur adhésion à la France en célébrant avec enthousiasme chaque anniversaire de l'événement. Lors du cent cinquantenaire, en 2010, le président de la République, Nicolas Sarkozy, était là et il en a profité, d'ailleurs, dans son discours de Chambéry, pour rendre un hommage appuyé aux identités régionales, à ces « petites patries qui font la patrie française ».

Il y a toujours eu quelques autonomistes, certes. Ils se sont un temps regroupés en une « Ligue savoisienne ». Mais lors de leur dernière participation à des élections régionales, ils n'ont obtenu que 1,5 % des voix, et le mouvement s'est finalement sabordé en 2012, faute de militants.

Le Savoyard a également une identité propre, si j'en crois ma voisine de table, au cours d'un récent dîner, qui s'exclamait : « Ah, mon mari, c'est bien un Savoyard ! » Elle voulait dire par là, m'a-t-il semblé, qu'il était d'un caractère plutôt taciturne et qu'il préférait son travail aux soirées mondaines. Effectivement, ce soir-là, il n'a pas pris part à la conversation de manière très active… Il faut savoir, toutefois, qu'un Savoyard sur trois a une origine italienne et que, selon le dernier recensement, près de 50 % des habitants des deux départements sont des néo-savoyards, venus s'installer pour la plupart au cours des trente dernières années. On comprendra qu'après un tel brassage de populations tracer un portrait du « vrai Savoyard » n'est pas une tâche aussi simple qu'on aurait pu le penser.

Combien ça va ?

Les nouveaux venus s'étant en grande majorité fixés dans les villes, les Savoyards dont je vais vous parler sont donc essentiellement ceux de la montagne ou de la campagne, plus enracinés. Même si le tourisme les a plus ou moins « pollués », ils ont gardé des mentalités et des façons d'être particulières. Ils ont connu – ou leurs parents ont

connu – la dure vie des paysans d'avant. D'avant les télécabines, les déneigeuses, les canons à neige. Ils ont vécu isolés dans des villages qui restaient enclavés, parfois, pendant plusieurs mois, l'hiver. Ils en demeurent marqués. « Ils savent qu'ils vivent dans un environnement qui les dépasse et qu'ils ne maîtriseront jamais vraiment, m'explique mon confrère Laurent Guillaume, le spécialiste de la montagne à France 3. Pour moi, c'est la différence fondamentale entre gens d'en haut et gens des plaines. »

Le touriste est bien reçu, par tradition montagnarde et parce qu'il est leur gagne-pain. Mais le travail terminé, le client reparti, ils continuent de se retrouver entre eux, devant un verre de vin blanc ou autour d'un plat de diots et de crozets – laissant la tartiflette et la raclette aux vacanciers.

Ces derniers leur reprochent souvent d'être « radins », de n'être intéressés que par leur pognon… Quand le touriste arrive, la première phrase des Savoyards est : « Combien ça va ? », prétend l'humoriste Jean-Michel Mattéi ! Mais, comme dans toutes les régions où l'argent était rare (voir « Les Auvergnats »), ils ont simplement gardé quelques vieux réflexes de parcimonie. Et ils savent vous offrir des vins chauds, à toute heure, avec tant de gentillesse !

Eux-mêmes, me souffle-t-on, ont une technique du « lever-de-coude » qui impressionne les nouveaux venus. C'est au motif que « ça réchauffe ! ». Fausse impression, mais bon prétexte.

En 1883, un journaliste de Chambéry, Charles Buet, a tenté de décrire le caractère de ses compatriotes dans une communication à l'Académie des sciences, belles lettres et arts de Savoie. Le portrait est très complaisant, mais sa lecture est intéressante parce que, chez les « vrais » Savoyards d'aujourd'hui, certains traits évoqués peuvent encore persister :

« Le caractère du Savoyard est complexe, écrit-il. Il a pris des qualités, et peut-être des défauts, à tous les éléments étrangers qui ont infusé un sang nouveau dans le vieux sang allobroge. La réserve espagnole, l'impétuosité française, l'ironie italienne corrigent parfois la témérité, la prudence, le positivisme du montagnard. Exposé à des

périls quotidiens, constamment aux prises avec la nature, soumis aux dures nécessités du travail sans trêve, il parle peu, ce qui justifierait cette repartie malicieuse d'un maire d'Aiguebelle répondant à un fonctionnaire qui lui demandait quelle langue on parlait en Savoie avant la réunion à la France : "Avant la réunion, monsieur, on ne parlait pas !" »

En fait, le Français était déjà la langue officielle du duché de Savoie depuis le XV^e^ siècle, ce qui a largement facilité l'assimilation.

Le journaliste poursuivait en énumérant quelques autres qualités du Savoyard : il est volontiers railleur, il est positif et pratique, il aime la simplicité, il déteste l'éclat, le tapage, la réclame, il est patient, persévérant, laborieux, économe, jamais il ne se décourage.

Des « vrais » Savoyards

Pour rencontrer aujourd'hui des Savoyards qui se rapprochent de ce portrait, on peut monter à Bonneval-sur-Arc, dans la haute Maurienne. À 1 850 mètres d'altitude, sur la route du col de l'Iseran, ce village de deux cent cinquante habitants est le témoignage le plus fidèle de ce qu'était au XIX^e^ siècle l'habitat des montagnards alpins : toutes les maisons sont en pierres de taille, avec leur charpente en mélèze, leurs balcons de bois sculpté et leurs toits couverts de lauzes. Mais il a surtout gardé son âme.

Il le doit à un homme, un maire, Gilbert André. Vosgien d'origine, il a découvert Bonneval au cours d'une randonnée à skis en 1953. Il avait vingt-six ans et le village, lui, semblait à peine sorti du Moyen Âge. Isolé du monde pendant les cinq mois d'hiver, il était resté hors du temps. Les gens vivaient en compagnie de leurs bêtes dans une même pièce, pour mieux résister au froid. Ils filaient encore la laine de leurs moutons pour confectionner leurs vêtements. Comme combustible, ils utilisaient le fumier de ces moutons, qu'ils mettaient à sécher, l'été, sur les larges balcons en bois. Mais, entre le jeune randonneur et le vieux village oublié, il s'est passé quelque chose qui ressemble à un coup de foudre.

Gilbert André a pris pension chez un agriculteur, Jean-Claude Blanc. En l'écoutant, il a compris que ce dernier vestige d'une civilisation alpestre séculaire allait s'éteindre parce que les jeunes ne voulaient plus y vivre. Il s'est alors juré de tout faire pour préserver le « bonheur simple et l'austère beauté » du village. Avec Jean-Claude Blanc, il a lentement persuadé les habitants qu'il était possible de concilier le progrès et la tradition, de ranimer Bonneval tout en protégeant son aspect et son esprit. Et il a entrepris de le démontrer à partir de 1955, quand les Bonnevalains lui ont confié la mairie.

Il a commencé par créer un atelier communal où les bergers, souvent doués pour le travail du bois, venaient sculpter, pendant les mois d'hiver, des meubles, des plats, des plateaux à fromages, des santons taillés au couteau de poche qui étaient vendus, l'été, aux touristes de passage. Il a ensuite créé une coopérative fromagère pour mieux valoriser le lait des producteurs.

Mais sa plus belle réussite est d'avoir fait de Bonneval la seule station de sports d'hiver qui appartient en totalité à ses habitants. Son financement a été entièrement assuré par la commune et une vingtaine de familles. Le conseil municipal a pu ainsi garder le contrôle de son évolution et faire en sorte qu'elle profite avant tout aux gens du pays.

L'exode des jeunes a été stoppé. La population est passée de cent quarante-trois à deux cent quarante-sept habitants, en restant composée en majorité d'autochtones. La preuve : en 1952, à l'arrivée de Gilbert André, la principale famille du village était les Blanc. Aujourd'hui, si vous consultez les pages blanches de l'annuaire, vous trouverez encore vingt-cinq abonnés du nom de Blanc, d'Aimé à Robert, dont le maire actuel, Gabriel Blanc.

Un sujet tabou

Cette abondance d'homonymes, dans les villages de montagne, était autrefois très courante. Comme le prénom ne suffisait pas toujours pour les distinguer, on le complétait par un surnom, un sobriquet. Le phénomène allait de pair avec une forte consanguinité, car les mariages entre apparentés, au sein de ces bourgades isolées, étaient fréquents.

Dans un sketch, Jean-Michel Mattéi se présente ainsi : « Je suis un vrai Savoyard, moi… La preuve ? Mes parents sont cousins. »

La blague n'aurait fait rire personne, il y a trente ou quarante ans. Le sujet était tabou. Trop d'enfants avaient souffert de cette endogamie qui entraînait des malformations congénitales, et notamment le « mongolisme ». Les gens s'étaient trop gaussés des « crétins savoyards ». Mais l'ouverture au tourisme d'hiver a complètement modifié la donne. Si elle a permis aux garçons de rester au pays, en leur procurant un travail, elle a aussi élargi leur choix, au plan nuptial… Les jeunes de Bonneval épousent de plus en plus souvent des filles de l'extérieur, qui apportent un sang neuf et font doucement évoluer les mentalités.

L'image du Savoyard a changé, aux yeux des autres Français. La photo du moniteur de ski éternellement bronzé et secrètement admiré a effacé les vieux clichés du petit ramoneur couvert de suie, qui partait en bande, dès l'âge de douze ans, décrasser les cheminées des citadins, ou de l'écailler au visage rougi par le froid qui passait l'hiver à ouvrir des huîtres, les mains dans la glace, sur le trottoir des grandes brasseries parisiennes. Les derniers écaillers savoyards sont partis à la retraite, remplacés par des Kabyles. Ce que le touriste ignore, c'est que, la leçon de ski terminée, le beau moniteur troque souvent sa combinaison sportive pour celle – moins flamboyante – de l'agriculteur et entame une seconde journée en allant soigner ses vaches. Car le Savoyard des hauteurs n'est pas du genre à compter ses heures de travail.

Des champions emblématiques comme Jean-Claude Killy, Marielle Goitschel, Guy Périllat, Franck Piccard ont renforcé, dans l'opinion, cette image moderne du Savoyard, celle du montagnard robuste, sûr de lui mais modeste, dont le mental est aussi solide que le physique.

La mère Gaud

La force et la robustesse sont des caractères innés chez les Savoyards. C'est pour cette raison qu'en 1860, lors du rattachement à la France, Napoléon III leur avait concédé le monopole de la manutention des meubles à l'hôtel Drouot, à Paris. Un privilège qu'ils ont gardé jusqu'en 2010. Les Savoyards étaient également très présents dans les entreprises spécialisées dans le transport des pianos de concert, et plus généralement de tous les objets lourds et fragiles.

Les femmes font preuve d'une résistance et d'une endurance tout aussi étonnantes. J'en ai eu un bel exemple, en septembre 2014, quand je suis venu à Ballaison, un village du Chablais, pour fêter les cent ans d'une vieille amie : la mère Gaud, comme tout le monde l'appelle.

Née aux tout premiers jours de la guerre de 1914, dans une famille d'agriculteurs de la commune, Renée Gaud est restée, cent ans plus tard, d'une énergie, d'un optimisme et d'un entrain exceptionnels. C'est ce qu'on appelle une femme de caractère, connue pour son franc-parler. Elle n'a jamais cessé de travailler, depuis l'âge de treize ans, avec une envie constante d'entreprendre. À soixante-seize ans, après bien des hésitations, elle avait consenti à céder son élevage de poules pondeuses à l'un de ses fils, mais, comme elle s'ennuyait, elle s'est alors lancée dans l'élevage de canards pour la production de foie gras. Une idée saugrenue dans ce coin de Haute-Savoie, où l'on n'avait jamais gavé, mais elle est partie faire son apprentissage dans des fermes du Sud-Ouest, et ne s'est pas laissé décourager par les difficultés. Aujourd'hui le succès (justifié) de ses foies gras a dépassé ses espérances. Son carnet de clientèle renferme plus de dix mille noms.

Depuis peu, toutefois, notre jeune centenaire se contente d'aider au magasin et de s'adonner à sa grande passion : l'élevage de paons et de poules d'ornement. Pour son argent de poche… Dernière en date de ses initiatives : une fois par mois, sur son exploitation, sous un immense chapiteau blanc, elle organise et anime des repas-dégustations de foie gras dont elle est l'incontestable vedette.

Je me demande si ses enfants ont bien fait de lui offrir une nouvelle voiture pour ses cent ans… Mais c'était son souhait ! Car elle n'a pas abandonné le volant ni renoncé à mener une vie normale.

Elle a de qui tenir. Son père, m'a-t-elle raconté, était d'une stature herculéenne. « Quand il a fait son service militaire, il a fallu couper ses bottes parce que ses mollets ne rentraient pas dedans… » Un jour, un cousin cafetier lui a lancé un défi. Comme il venait de couper un noyer, il lui a demandé de déplacer le tronc jusqu'à la balance publique, pour en vérifier le poids. Le pari portait sur un pot de 50 centilitres de vin rouge. « Mon père s'est emparé du tronc par sa partie la plus effilée, l'a placé sur son épaule, a lentement cherché le centre de gravité et puis il est parti avec son fardeau jusqu'à la balance, à une centaine de mètres de là. Vous savez combien pesait le noyer ? deux cent quatre-vingt-deux kilos !… Non content de l'avoir amené, il l'a ramené à son point de départ en disant à son cousin : "Ça fera deux pots !" »

C'est tout bon !

Un économiste a qualifié les remontées mécaniques de « machines à sous » de la Savoie.

L'or blanc, c'est évident, a considérablement enrichi ces montagnes où la vie fut longtemps si dure… Quand on feuillette le très beau livre *Une terre, des hommes* où Henri Didelle a rassemblé les portraits de paysans de la Maurienne qu'il a photographiés dans leur environnement quotidien à la fin du siècle dernier, on prend la mesure des bouleversements opérés dans les modes de vie, en quelques décennies. La proximité de la Suisse, d'autre part, a permis aux Savoyards des régions frontalières de profiter de la prospérité de leurs voisins. Et, en devenant plus facile, l'argent a aussi modifié les mentalités.

Les valeurs montagnardes survivent cependant dans les jeunes générations et, comme par osmose, finissent souvent par être adoptées par les nouveaux arrivants, conquis par ces paysages somptueux et par un art de vivre qui résiste encore aux pressions extérieures.

« Va doucement, c'est tout bon », conseillait Hugues Aufray dans une chanson à la gloire de Killy, reprenant avec l'accent savoyard – légèrement traînant – une expression du pays. Jusqu'à présent, c'est vrai, dans une France à la peine, « c'est tout bon » pour les Savoyards. La Haute-Savoie est le plus riche des départements de province, si l'on considère le revenu de ses habitants. En 2015, au classement des départements offrant la meilleure qualité de vie, elle arrive en troisième position, derrière le Bas-Rhin (premier) et la Haute-Garonne.

Ces brillants résultats agacent un peu, il faut bien le dire, les voisins de Savoie, parce qu'ils viennent aggraver, chez les Hauts-Savoyards (ceux de « la Yaute »), un léger sentiment de supériorité. Ça les énerve d'entendre les Hauts-Savoyards expliquer – en plaisantant, bien sûr – que la différence entre la Savoie et la Haute-Savoie est la même qu'entre la couture et la haute couture… Mais ce sont là des bisbilles, sans plus. Les « pays de Savoie » ont conscience de constituer une entité solide et solidaire, qui fera toujours front commun vis-à-vis de l'extérieur.

La vraie rivalité se situe entre les Savoyards (des deux départements) et les Dauphinois. Ils se partagent le même massif alpin et devraient donc posséder beaucoup d'affinités, mais non, ils se sentent très différents et se regardent en chiens de faïence. « Même leurs gratins sont différents ! me fait remarquer Laurent Guillaume. Dans la recette dauphinoise, la plus répandue, il n'y a pas de fromage. »

C'est encore la résultante de leur histoire. La province du Dauphiné a été rattachée à la France en 1349, c'est-à-dire cinq cents ans avant la Savoie. Pendant cinq siècles, de part et d'autre, on s'est donc ignoré ou combattu. Dans les anciennes communes frontalières, comme Pont-de-Beauvoisin ou Seyssel, les susceptibilités restent vives et les querelles sont toujours prêtes à éclater, pour des prétextes futiles. Les vieux habitants de Valloire (Haute-Savoie) racontent que leurs aïeux disaient : « Je vais en France », quand ils passaient le col du Galibier pour aller dans les Hautes-Alpes. Aujourd'hui encore, on est frappé

d’entendre le changement radical d’accent dès qu’on arrive de l’autre côté.

Cela dit, sur le plan du caractère, le Dauphinois est assez proche du Savoyard, même s’il est moins facile à cerner. Un vieux livre de géographie en donne cette définition énigmatique : « Fin, rusé, courtois, le Dauphinois sent venir le vent et connaît la couleur de la brise »…

« Ô temps, suspends ton vol ! »

Par souci d’équité, je dois signaler que le département de la Savoie, s’il n’a pas le Mont-Blanc, a aussi ses titres de fierté. Outre celui d’abriter la capitale historique des États de la maison Savoie, Chambéry, il possède le plus vaste domaine skiable au monde (les 3 Vallées) et, au classement de la « ville française idéale », réalisé sur Internet, c’est une localité du département, Aix-les-Bains, qui décroche la deuxième place.

Je ne suis pas surpris par ce score. Posée sur les bords du plus grand lac naturel de France, le lac du Bourget, dominée par le mont Revard (1 562 mètres), cette petite ville de trente mille habitants bénéficie d’une situation exceptionnelle. Tous les plaisirs de l’eau et de la montagne sont à portée de main des Aixois, s’ajoutant aux charmes d’une ville thermale qui fut un lieu de villégiature de renommée internationale.

J’avais eu un coup de cœur pour Aix, déjà, en 1988, quand son député-maire était Gratien Ferrari, le père de Laurence. Il voulait faire de sa ville, disait-il, la « cour de récréation de la région Rhône-Alpes ». Je me rappelle qu’il m’avait emmené déjeuner dans un petit restaurant, sur les hauteurs de la commune voisine de Brison-Saint-Innocent, tenu par l’un des derniers pêcheurs professionnels du lac. Nous avions dégusté un omble chevalier garanti du jour, car le patron posait ses filets tous les matins à cinq heures trente et rentrait trois heures plus tard avec ses poissons pour commencer à s’occuper de la cuisine.

Attendez ! Ne le cherchez pas dans les guides. Il a disparu. Ce genre de maison fait partie de la légende, aujourd'hui. Les normes européennes, impitoyables, ont balayé tout ça. Actuellement, le restaurant qui offre la plus belle vue sur le lac s'appelle Le Lamartine, sur la commune de Bourdeau. Mais les prix du poisson, sur la carte, n'ont plus rien à voir avec ceux pratiqués par le pêcheur de Brison…

À propos de Lamartine : son nom est partout présent à Aix-les-Bains, car il est venu y prendre les eaux, en 1816, pour soigner ses langueurs, et il a éprouvé, quant à lui, un double coup de cœur : pour le lac, mais aussi pour la jeune femme qui occupait la chambre voisine de la sienne à la pension Perrier (aujourd'hui démolie). Elle s'appelait Julie Charles, elle avait trente-deux ans, et ils allaient tous les jours se promener sur les rives du lac, s'arrêtant souvent dans un endroit tranquille de la colline de Tresserve pour contempler, tendrement enlacés, les eaux immobiles miroitant au soleil.

Mais Julie était mariée. Le poète dut se résigner à attendre l'été suivant pour revenir à Aix et retrouver les bras de sa bien-aimée… Hélas, entre-temps, la phtisie avait emporté la jeune femme. Seul, éploré, Alphonse ne cessa, durant ce second séjour, d'errer à la recherche de son souvenir, sur les chemins qu'ils avaient parcourus ensemble, au long des rives du lac du Bourget. C'est alors qu'il écrivit son plus célèbre poème : *Le Lac*, qui est à la fois un cri d'admiration pour ce site exceptionnel – son premier titre était d'ailleurs *Ode au lac du Bourget* – et le chant désespéré de ses amours éphémères :

« *Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !*
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours ! »

Il revint à Aix deux ans plus tard et se consola dans d'autres bras accueillants, ceux d'une curiste anglaise, Mary-Ann, qu'il épousa. Au total, le poète a fait huit séjours thermaux à Aix-les-Bains, de 1816 à 1830. Dans sa chambre, reconstituée à l'intérieur du musée Faure, on

peut voir un portrait de la belle Julie Charles, l'Elvire du poème, qui lui inspira cet autre vers fameux : « Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé. »

Aix, à l'époque, était une tranquille bourgade de deux mille habitants. Elle en compte actuellement quinze fois plus. Mais la magie du lac opère toujours.

Les Provençaux

J’avais seize ans quand je suis venu pour la première fois en Provence. J’arrivais de mon Nord natal, aux couleurs plus modestes, et je me souviendrai toujours de mon éblouissement en découvrant soudainement, au détour de la route qui descend vers Saint-Laurent-du-Var, l’immensité bleue de la Méditerranée, allongée au soleil. C’était un bleu que je ne connaissais pas. Je n’irai pas jusqu’à dire, comme Dany Boon, que, chez nous, on croit que la couleur de la mer, c’est marron, mais je restais interdit, sans voix. J’étais dans un autre monde, où la nature chante, où l’air est embaumé, où pour la première fois de ma vie, quelques minutes plus tôt, j’avais mordu dans une figue cueillie à même l’arbre.

Ensuite, j’ai découvert les Provençaux. Avec le même émerveillement. Qu’est-ce qu’ils étaient drôles ! Toujours le mot pour rire. Et puis cet accent ! À l’époque, bien sûr, je ne savais pas que j’en avais un, moi aussi – on ne s’en rend jamais compte –, mais le leur était tellement plus musical ! J’étais sous le charme. Ils en avaient, de la chance, de vivre dans un pays pareil !

Combien sommes-nous à nous être ainsi laissé « bluffer » par la Provence et les Provençaux ? Plus le ciel est gris par-dessus votre maison, plus septentrionales sont vos origines, mieux vous êtes préparés à succomber.

J'ai eu le temps d'apprendre que la réalité était un peu moins idyllique.

Il y a des jours et des lieux sublimes dans la « Grèce de la France », comme l'a qualifiée Onésime Reclus, mais rien n'est moins serein que cette ancienne province romaine. Tout y est excessif : les températures, les pluies, le vent… « Quand ça pleut, c'est le déluge ; quand ça tape, c'est la canicule ; quand ça souffle, c'est un mistral qui glace les os ! » s'emporte André Gabriel, un professeur marseillais passionné de musique provençale.

« C'est le soleil qui transpire ! »

Admettons qu'il force un peu la note, mais cette tendance des Provençaux à l'exagération est à l'image du climat, dont elle est peut-être l'un des effets secondaires. C'est vrai, comme les températures, les tempéraments sont souvent portés aux extrêmes. Les esprits s'échauffent vite. Leur verve proverbiale peut virer au déluge verbal.

En politique, les partis extrémistes y ont toujours enregistré leurs meilleurs résultats. Aux débuts de la III^{e} République, les luttes entre les blancs et les rouges y ont été plus vives qu'ailleurs. En 1835 déjà, Abel Hugo jugeait les Provençaux « ardents, inflammables, exagérés ». En cuisine, ils aiment les saveurs fortes et contrastées. Aucun autre palais national ne peut supporter une telle concentration d'ail dans un plat. Alors que les goûts tendent à s'affadir, dans la population, l'aïoli reste leur spécialité emblématique.

Ils n'ont pas le sens de la mesure parce que ce sont des émotifs, explique André Gabriel : « Nous ne sommes pas des rationnels. » Abel Hugo disait à peu près la même chose : « La modération, la douceur et le désintéressement ne sont point leurs vertus principales. Ils sont gais,

vifs, éloquents, mais plus propres aux ouvrages d'imagination qu'à ceux qui demandent de la méditation et de la profondeur. »

Sur leur éloquence, en tout cas, tout le monde est d'accord. Ils ont la parole facile et ils prennent le temps de bavarder. Faire ses courses dans un village de Provence demande plus de patience que dans une autre région, car la cliente qui est devant vous peut mettre dix minutes pour choisir une salade, et l'épicière tout autant pour rendre la monnaie. On a toujours quelque chose à se dire. Et on l'exprime avec un art particulier.

Je suis épaté par leur sens de la formule. Quand ils vous disent, par exemple, avec aplomb : « Il ne pleut jamais chez nous. C'est le soleil qui transpire ! » Je me régale en lisant Giono qui décrit ces villages où le soleil « vide les rues et assomme jusqu'aux mouches », ces bourgs en ruines « comme un morceau de pain jeté dans l'herbe ; les siècles ont mangé la mie, reste la croûte ». Leur langage est naturellement imagé, teinté d'humour ou de poésie.

Marcel Pagnol en a fourni la plus savoureuse illustration dans les dialogues de ses films. Certaines répliques de César ou de Panisse sont entrées dans les anthologies. Mais il avouait qu'il avait capté ses meilleures réparties dans la rue, en écoutant les gens. Il notait tout ce qui était « éjecté » (le mot est de lui) sur les quais de Marseille, au marché, partout.

Le goût de la comédie

Et pourtant, affirme Pagnol dans l'une de ses rares interviews, les « Provençaux ne sont pas des rigolos, comme on le croit. Ils parlent d'une façon assez pittoresque, mais, dans le fond, ce sont des gens mélancoliques. Ils parlent continuellement, et ce sont des gens secrets ». Jean Giono formule la même idée : « Ils ont le mois de mai sur le visage et le mois de janvier dans le cœur. »

Alors, sont-ils plus complexes qu'ils n'en ont l'air ?

Distinguons d'abord entre les habitants de la Haute-Provence – la Provence caillouteuse, chez qui voisinent deux cultures, celle des

Alpes et celle de la Méditerranée – et la population proche des côtes. La montagne, même quand elle n'atteint pas des altitudes très élevées, sculpte les caractères de manière particulière. Elle les tempère. Mais je veux bien croire que la jovialité exubérante des Provençaux ne soit souvent qu'une façade. Il y a une part de comédie dans le spectacle permanent qu'ils offrent aux touristes, mais ils y prennent eux-mêmes du plaisir.

Il suffit d'assister à une partie de boules, l'été, sur une place de village, pour s'en rendre compte. On repère vite ceux qui « font leur numéro » et recherchent des effets. Ça fait partie du jeu. Certains en rajoutent aussi sur l'accent – qui aromatise si bien les histoires de chasse ou de fesses – pour mieux correspondre à l'archétype du Provençal.

« Pagnolades, première ! »

Ce sont les mêmes, quelquefois, qui vont accuser les journalistes parisiens de ne voir leur pays qu'à travers des clichés rebattus ou dépassés.

Je me souviens, à ce propos, d'un incident significatif. Cela se passait dans les années 1980. J'étais descendu à Fontvieille pour interviewer la gardienne du fameux moulin de Daudet, une femme très émouvante, et une équipe de France 3 Marseille m'avait rejoint sur place pour assurer la technique. À l'époque, à la télé, on utilisait encore des « claps », ces petites ardoises articulées, portant le titre du reportage, qu'on faisait claquer au début de chaque séquence filmée. Quelle ne fut pas ma surprise de lire sur le premier clap, écrit à la craie, au lieu de « Moulin de Fontvieille » : « Pagnolades ».

C'était pour rire, m'a assuré le caméraman. En fait, il me balançait gentiment dans la figure qu'en bon Parisien j'allais certainement me complaire dans le portrait d'une de ces Provençales folkloriques – mais non représentatives – qui semblent sorties tout droit d'un film de Pagnol.

Pour s'approcher de la vérité, il faut aussi faire la distinction entre Marseille et le reste de la Provence. « Marseille, c'est un pays à lui tout seul », dit André Gabriel. Les galéjades, par exemple, les blagues « hénaurmes », c'est marseillais. J'ai trouvé une carte postale humoristique de 1900 qui reproduisait cette discussion de pêcheurs entre un Parisien et un Marseillais :

« Nous, à Paris, quand nous voulons du poisson, nous lançons un seau dans la Seine et nous remontons du poisson.

– Et nous, monsieur, à Marseille, quand nous voulons un peu d'eau de mer, il faut écarter les poissons avec la main. »

Les grands gestes en parlant, y compris pour dire des petites choses, on les observe plutôt du côté de la Cannebière. *Marius*, *Fanny*, *César*, la trilogie de Pagnol, c'est une saga marseillaise, alors que les autres films du cinéaste nous révèlent la Provence intérieure.

La chanson de Fernand Sardou fait partie du répertoire du caf'conc' marseillais :

« *Aujourd'hui peut-être*
Ou alors demain
Ce sacré soleil me donne la flemme… »

Mais ici, on touche tout de même à un élément constitutif du caractère régional.

Leur secret de longévité

N'ayons pas peur des mots, le Provençal a la réputation d'être « feignant ». « Incapable d'un long travail, il n'a que le premier feu », écrivait Abel Hugo. Il jugerait, avec Voltaire, que le « travail n'est pas fait pour l'homme, la preuve, c'est que ça le fatigue »… La cigale est l'emblème de la Provence, pas la fourmi.

Par la voix de Raimu, César faisait mine de s'en désoler, devant Marius : « La paresse, tu ne comprends donc pas que c'est une maladie, et peut-être la plus triste de toutes ! »

Pour d'autres, comme mon ami Camille Raphèle, qui était garde forestier dans les gorges du Verdon, c'est plutôt un art de vivre, une forme d'hédonisme. Un jour, comme j'étais venu le retrouver dans son village de Castellane, il m'a livré le fond de sa pensée, tout en marchant avec moi sur l'un de ces sentiers qu'il parcourait quotidiennement :

« Les gens du Nord, je veux dire ceux qui sont au-dessus de Montélimar – parce que pour nous, en principe, notre frontière est Montélimar –, je ne reproche rien à personne mais eux, je ne sais pas si c'est parce que du côté de Besançon on fabrique des montres, ils ne marchent qu'à la montre. Ils sont minutés. Ce n'est pas cela, la vie. Si on se trouve bien quelque part, il faut s'y attarder. Il ne faut jamais minuter sa vie. Il ne faut pas courir non plus. Il y a des gens qui courent pour aller chez l'épicier parce que, après, il faut qu'ils aillent ailleurs. Tout ça, c'est de la blague parce que, même s'ils courent, au 31 décembre, ils n'arriveront pas avant les Provençaux… »

Et il me citait un proverbe en provençal que lui avait appris son grand-père : « Mieux vaut souffrir un peu de la faim que de souffrir à trop travailler. »

Les statistiques de l'Insee lui donnent raison. Au final, les Provençaux vivent plus longtemps que la moyenne des autres Français. Les femmes vivent trente-trois mois de plus que les habitantes du Nord-Pas-de-Calais, et les hommes cinquante mois de plus que leurs pareils !

À la nonchalance, à l'inconstance qu'on leur reproche, les Provençaux ont trouvé une excuse imparable : le soleil, ce sacré soleil qui incite au *farniente* (à l'ombre) et rend tout effort plus pénible. Pour parler franchement, ils nous « escagassent » un peu avec leur soleil, non ? On a l'impression, à les entendre, qu'il est à eux, qu'ils nous font une faveur en nous le prêtant de temps en temps. C'est ce qui m'est apparu en écoutant l'un de mes sympathiques confrères, Robert Ytier :

« Notre richesse, m'expliquait-il, c'est le soleil. On vient nous le prendre trois mois par an – c'est pour ça que je préfère l'automne – mais il faut savoir composer… Les gens qui viennent nous apporter

des sous parce qu'ils ont besoin de soleil, il faut savoir les prendre, et leur faire le sourire. Ça aussi, c'est provençal. Eh oui, s'esclaffait-il, on a des origines grecques, on n'a pas de leçon à recevoir en matière de commerce ! Regardez le succès de nos marchés, chantés par Bécaud et courus par tous les vacanciers. »

Il se réjouissait sans complexe de l'habileté de ses compatriotes à « vendre » leur soleil. Je dois reconnaître qu'ils le font bien, avec une légère tendance à travestir ou embellir la vérité qui n'est pas vraiment du mensonge. « C'est la vérité du dimanche », comme disait joliment Yvan Audouard, fin connaisseur de l'âme provençale et amoureux inconditionnel d'Arles, sa « ville natale préférée ». On lui doit cette formule magnifique : « En Provence, le soleil se lève deux fois : le matin et après la sieste. »

Peut-on affirmer pour autant que les Provençaux sont hospitaliers ?

Oui, répond l'écrivain Jean-Paul Clébert, qui s'est installé dans le Lubéron dans les années 1960 et qui s'y est fixé : « C'est un terroir hospitalier, mais pas une terre d'asile, nuance-t-il. Les mutations modernes ont à peine entamé l'ancestrale méfiance de l'étranger. Ce n'est nullement de la xénophobie, c'est un instinct de paysan (celui qui habite le pays). » On y souffre plus, ajoutait-il, de l'indifférence des gens que de la solitude ou de la faim.

C'est la conclusion que tirent la plupart de ceux qui, à l'âge de la retraite, ont allègrement quitté leur région d'origine pour s'y installer : en Provence, disent-ils, on vous ouvre grand les bras, mais on ne les referme jamais. Juste une tape sur l'épaule, en se quittant.

Quoi qu'il en soit, d'année en année, cette province enviée et irritante à la fois accueille et absorbe toujours plus de résidents. Actuellement, sur les 4,8 millions d'habitants recensés, la moitié n'est pas née en Provence… Elle a toujours été, du reste, une terre de brassage, depuis la plus haute Antiquité. Si bien qu'on est en droit de se poser la question : qu'est-ce qu'un « vrai » Provençal ?

Pour Guy Sammut, tenancier d'une bien belle auberge à Lourmarin, c'est quelqu'un qui aime le pastis, la chasse, la tauromachie et l'OM…

On pourrait s'amuser à corriger ou à compléter le portrait. Mais comment enfermer dans une définition un être à l'identité aussi polymorphe ?

La Provence, dans le même temps, continue de fasciner et d'aimanter les touristes du monde entier : trente-six millions de visiteurs, l'an dernier, « qui arrivent aux cerises et repartent aux raisins »…

Aux pieds du bon Dieu

Pour ma part, j'ai toujours le même bonheur à venir y retrouver mes premières émotions d'adolescent… Mon dernier coup de cœur, je l'ai ressenti à Saint-Rémy-de-Provence, la capitale des Alpilles. Ce n'est pas à proprement parler une découverte. Ancienne cité romaine, Saint-Rémy est l'une des petites villes les plus touristiques du sud de la France. En août, dans les rues du centre, on se croirait dans les couloirs du métro parisien. Mais à la mi-avril, quand Saint-Rémy est encore aux Saint-Rémois, vous comprenez pourquoi ils vous disent qu'ils sont aux pieds du bon Dieu.

Elle abrite un peu plus de dix mille habitants : c'est la bonne dimension. À ce niveau de population, on ne peut pas encore parler de « citadins ». La campagne bruisse aux portes de la ville. Elle continue de l'irriguer, d'alimenter et de faire tourner les commerces, de formater les mentalités. On y trouve néanmoins tous les services et l'animation qu'on peut attendre d'une ville.

Saint-Rémy offre en outre un cadre urbain façonné par les siècles, une architecture noble, soigneusement préservée. La place aux Herbes est la plus ancienne. Mais j'ai une attirance particulière pour la place de la République, où se tient le marché du mercredi, aux étals débordant sur le boulevard Mirabeau et les rues voisines. C'est le grand rendez-vous hebdomadaire de toute cette vallée des Baux, chantée par Frédéric Mistral.

Dominée par la collégiale Saint-Martin, la place de la République est bordée de cafés aux larges terrasses et aux noms qui fleurent bon la province traditionnelle : Café du Commerce, Café de la Bourse, Grand

Café Riche, Café de la Place… Plus ou moins modernisés, ils ont gardé pour la plupart l'atmosphère qu'ils devaient avoir à la fin du XIX^e^ siècle.

Émile et Pinpin

Je peux rester des heures à la terrasse du Café de la Place, mon préféré, à regarder vivre la ville et à écouter les habitués commenter l'actualité devant une fillette de vin blanc. Vous n'aurez pas trop de peine à engager la conversation, comme je l'ai fait, avec l'un ou l'autre pour en apprendre un peu plus sur le pays.

Le hasard m'avait placé à côté d'Émile Joumond et de son ami Pinpin, deux Saint-Rémois de souche, qui viennent s'y asseoir, rituellement, tous les matins vers dix heures-dix heures trente. Tous deux m'ont dit combien ils étaient attachés à leur « village ».

« Eh oui, pour nous, ça reste un village puisqu'il n'y a pas encore de feux rouges précise Émile Joumont. On se bat pour lui garder ce caractère, et les nombreux "estrangers" qui ont choisi de vivre ici nous soutiennent. Parce qu'ils sont venus à Saint-Rémy pour les mêmes raisons que moi je n'en suis jamais parti… »

Juste à côté du Café de la Place, il y a l'Hôtel Gounod, qui a vu passer Van Gogh, Mistral, et Charles Gounod, bien entendu. Il avait pris pension dans cet ancien relais de poste pour composer son opéra *Mireille*, en 1863. Il occupait la chambre 10. En hommage au pieux auteur de l'*Ave Maria*, l'intérieur de l'hôtel a été longtemps décoré, de l'entrée jusqu'aux toilettes, de multiples statues de la Sainte Vierge, du Sacré-Cœur ou de saint Joseph, de bénitiers, de crucifix, de chapelets, de prie-Dieu… Toutes ces "bondieuseries" ont disparu avec l'arrivée, fin 2014, d'une nouvelle propriétaire. Dommage ! C'était insolite. Je vous recommande néanmoins cet hôtel au patio reposant et aux chambres tout confort, si vous avez envie d'aller à la rencontre de ces

Provençaux que je me suis permis de chambrer un peu, mais dont l'humour et l'humeur sont si bienfaisants en nos temps amers !

Les Languedociens

J’entends la question : « Qu’appelez-vous un Languedocien ? La langue d’oc était parlée dans toute la moitié sud de la France, à l’origine ! » Je sais. J’appelle Languedociens, dans ce chapitre, les habitants de l’ancienne province du Languedoc, qui occupait le territoire situé entre la Provence à l’est et la Gascogne à l’ouest. Sur la carte de la France, cela représente aujourd’hui sept départements : l’Aude, l’Hérault, la Haute-Garonne, le Tarn, le Gard, l’Ardèche et la Lozère. Sa capitale historique est Toulouse.

Vue de Paris, c’est une entité qui peut paraître un peu floue. Pour le vacancier francilien, tout ça, c’est le Midi : un mot qui ne plaît pas trop aux Languedociens, car ce sont les gens du nord (de la Loire) qui l’ont inventé. Et ce sont eux, principalement, qui l’emploient. Or les Languedociens n’ont jamais regardé d’un bon œil tout ce qui venait de là-haut.

On peut même avancer que l’identité de cette province s’est forgée, au fil des siècles, par opposition aux « barons du Nord » et au pouvoir central. Cela mérite un petit retour en arrière, qui va nous aider à mieux comprendre la mentalité des Languedociens d’aujourd’hui.

Le Sud contre le Nord

Au commencement était la Septimanie, qui est devenue sous Charlemagne le comté de Toulouse, dont les possessions s'étendaient de la Garonne au Rhône : un beau et riche domaine que les rois de France, pardi !, ambitionnaient d'ajouter au leur. L'occasion s'en présenta au XIII^e^ siècle, quand se développa dans le comté l'hérésie cathare. À la demande du pape et avec l'accord du roi Philippe Auguste, deux « barons du Nord », à savoir le duc de Bourgogne et le comte de Nevers, prirent la tête d'une croisade – dite des Albigeois (1208-1244) – qui se termina par la défaite des troupes hérétiques menées alors par le comte Raymond VII de Toulouse et la signature du traité de Paris (1229), grâce auquel le roi de France (Philippe III le Hardi) obtint, en 1271, le rattachement du comté à la couronne. C'est en cette année 1271 que naît la province du Languedoc, ainsi que l'assemblée des états du Languedoc, composée de notables de la région chargés de l'administration de ce territoire royal, certes, mais doté d'une relative autonomie.

Cette situation va se prolonger, pratiquement, jusqu'à la Révolution. Mais, pendant cinq siècles, les conflits se succéderont entre le parlement languedocien et un pouvoir royal cherchant à s'arroger de plus en plus de prérogatives et à soutirer toujours plus d'impôts.

Le Languedoc s'est ainsi habitué à devoir vivre sur la défensive, pour protéger ses droits et ses libertés. Il est devenu l'âme de la résistance du Sud contre le Nord, de la langue d'oc contre la langue d'oil. Et l'on s'aperçoit, en certaines occasions, qu'il n'a pas tout à fait rendu les armes… Aujourd'hui encore, en leur for intérieur, les Languedociens entretiennent une solide méfiance envers Paris, avec le sentiment confus de s'être « fait avoir », lors du rattachement de 1271. Dès qu'un problème surgit, ils font bloc pour résister à l'autoritarisme ou à l'incompréhension du pouvoir, quel qu'il soit, et l'affrontement peut tourner à l'insurrection, comme on l'a vu en 1907, au moment de la révolte des vignerons. Mais on en reparlera.

Le Midi rouge

Dans ce contexte historique, on devine qu'en 1789 les idées révolutionnaires ont trouvé dans la population un terrain favorable et que la République a été accueillie avec une ferveur toute méridionale. « Liberté, égalité, fraternité », la devise convenait très bien aux Languedociens, qui deviendront dans leur majorité des militants convaincus du nouveau régime. Et comme, à l'époque, un républicain convaincu, c'était un « rouge », on a vu apparaître l'expression « Midi rouge » pour désigner plus précisément cette ancienne province dont les votes, d'élection en élection, donnaient régulièrement la victoire à la gauche républicaine. Un chiffon rouge qu'il suffisait d'agiter pour faire peur aux frileuses populations paysannes de la moitié nord.

Une partie des habitants, cependant, restait attachée aux valeurs de la droite, monarchiste ou bonapartiste, et leur ardeur n'était pas moindre. On les appelait les blancs. Cet antagonisme entre rouges et blancs a animé pendant plus d'un siècle la vie locale, et il continue, à visage plus ou moins découvert, à motiver les comportements.

Pour moi, c'est là ce qui caractérise, en premier lieu, les Languedociens : un goût prononcé, immodéré pour la politique – en contraste avec la désaffection actuelle des Français – qui s'exprime, entre autres, dans la statuaire. L'Hérault et l'Aude sont les deux départements français où l'on trouve le plus grand nombre de monuments à la gloire de la République : une centaine, soit le quart des statues ou bustes de Marianne érigés en France en place publique. Ce nom familier de la République, Marianne, est d'ailleurs né en Languedoc. Il a été inventé par un cordonnier-troubadour de Puylaurens, dans le Tarn, Guillaume Lavabre, qui écrivit en 1792, en occitan, une chanson patriotique intitulée *La garisou de Marianno* (*La guérison de Marianne*).

Le premier monument a été élevé à Marseilhan (Hérault) en 1878, par souscription publique. Mais non loin de là, à Puisserguier, on prétend que le maçon chargé d'édifier le socle de la statue a scellé à

l'intérieur trois bouteilles de vin pour fêter, le jour venu, la chute de la République et de son emblème… Tout est dit !

À cette époque, dans les villages, rouges et blancs avaient chacun leur café. Ils se faisaient face, bien souvent, sur la place. Celui des rouges était le Cercle républicain, où trônait le buste de Marianne peint en tricolore. Les campagnes électorales pouvaient atteindre une extrême violence verbale.

À partir du moment où l'institution républicaine a fait l'objet d'un consensus général, les oppositions ont été moins tranchées. Le rouge a viré au rose, même au rose pâle, et le binôme rouge-blanc est devenu une division gauche-droite. Mais le clivage est resté. Les vieilles querelles, enfouies dans les mémoires, se réveillent inopinément. Les habitants de Mudaison, petite commune de l'Hérault où l'on vote à gauche depuis Jean Jaurès, en savent quelque chose.

Guerre du foot au royaume du « ru(g)by »

Le sport qui déclenche les passions, en Languedoc comme en Gascogne, est le rugby. Lorsque je suis venu à Mudaison, pourtant, en 1975, c'est autour du terrain de foot que s'affrontaient les deux camps.

Une partie de l'équipe de football locale, l'Étoile sportive mudaisonnaise, venait de faire sécession à la suite de l'exclusion d'un joueur coupable d'avoir frappé l'arbitre à l'issue d'un match. Ce joueur étant le fils du vice-président du club, M. Durand, et celui-ci étant notoirement de droite, l'affaire avait tout de suite pris une tournure politique : « On a voulu atteindre l'un des rares opposants du conseil municipal ! » s'était indigné M. Durand qui, en représailles, avait créé une équipe dissidente, le Sport olympique Mudaison, dont l'effectif était surtout constitué de jeunes (du même bord politique) recrutés dans les communes voisines.

Depuis cette scission, c'était la guerre. Le conseil municipal à majorité socialiste avait aussitôt pris un arrêté interdisant au Sport olympique d'utiliser l'unique terrain de football de la commune, et comme l'équipe venait quand même s'y entraîner, il le fit labourer, obligeant ainsi les joueurs de l'Étoile (l'Étoile rouge, comme

l'appelaient les autres) à demander asile, eux aussi, à une commune voisine.

Un nouveau maire, plus conciliant, tenta de calmer le jeu. Il décréta que chaque équipe pourrait disposer du terrain un jour par semaine pour l'entraînement et un autre pour les matchs à domicile. On vit alors chacune des équipes arriver avec ses filets et s'empresser de les enlever, la rencontre terminée, pour qu'ils ne risquent pas de servir à l'équipe rivale.

Les deux clubs, qui ne jouaient heureusement pas dans la même division, ont réussi à coexister pendant près de dix ans. Aujourd'hui, seule survit l'Étoile sportive, classée en promotion de première division. Mais les querelles politiques subsistent, au sein de la commune.

Depuis 1975, pourtant, la population a plus que triplé, passant de sept cent cinquante à deux mille six cents habitants. Elle s'est donc largement renouvelée. Rien n'y fait. Le ferment de la discorde résiste.

Lors des dernières élections municipales, la bagarre a été d'autant plus vive que les adversaires étaient tous deux des militants PS : le maire sortant d'une part, de l'autre un conseiller municipal de son équipe qui avait pactisé avec la droite pour former une liste concurrente. « Ce sont les mêmes familles qui ont le pouvoir depuis toujours, expliquait-il. À Mudaison, on est conseiller municipal de père en fils, et le premier adjoint succède automatiquement au maire… Il faut que ça change ! »

Le changement a eu lieu. Mais la secousse a été si forte que, quinze jours après son élection – la justice n'a pas encore déterminé les responsabilités –, le nouveau maire se suicidait. Le drame n'a pas attiédi les esprits, toutefois. « Au café ou à la maison, il n'y a pas de réunion, me rapporte un habitant, où la discussion ne finisse par dériver sur le terrain politique. »

Le curé de Cucugnan

La chronique des villages du Languedoc est remplie d'anecdotes de ce genre. La division se double souvent d'une opposition entre les « laïcs » et ceux de la « calotte », comme on disait sous la III^e^ République. L'anticléricalisme reste profondément ancré dans la population. Un proverbe gascon prétend qu'il faut se méfier « du devant des femmes, du derrière des ânes et d'un curé de tous les côtés ». Les Languedociens ne pensent pas autrement.

On se souvient de l'histoire du curé de Cucugnan, qu'Alphonse Daudet a contée dans *Les Lettres de mon moulin*. Cucugnan n'est pas un village imaginaire. C'est une très jolie commune de l'Aude, blottie aux pieds du château de Quéribus, célèbre forteresse cathare. Pour son curé, nous apprend Daudet dès les premières lignes, « Cucugnan aurait été le paradis sur terre si les Cucugnannais lui avaient donné un peu de satisfaction. Mais, hélas !, les araignées filaient dans son confessionnal, et, le beau jour de Pâques, les hosties restaient au fond de son saint ciboire »…

Eh oui, le Languedocien ne fréquente guère les églises. Il prendrait même plaisir à « bouffer du curé », éventuellement. Faut-il en chercher l'origine dans cette guerre religieuse que fut la croisade contre les Albigeois, au XIII^e^ siècle ? Aurait-il la mémoire aussi longue ? Ce n'est pas impossible. Des historiens expliquent l'impiété des Gascons par le souvenir amer des guerres entre catholiques et protestants, qui ont également, et à plusieurs reprises, ensanglanté le Languedoc.

La mémoire des peuples m'a toujours étonné. En Alsace, quand un enfant se montre trop turbulent, il arrive encore qu'on lui dise : « Attention, si tu n'es pas sage, les Suédois vont revenir ! » Vous savez de quand date l'invasion des troupes suédoises, qui fut d'une grande cruauté, il est vrai ? Elle remonte à la guerre de Trente Ans, en 1632 !

J'ai la tentation de penser que les Languedociens ont fini par prendre goût à être dans l'opposition. C'est devenu un réflexe. Une seconde nature, même, pour les Nîmois. On a l'habitude de les appeler les « manjo-merlusso » (mangeurs de morue), parce qu'ils aiment la

brandade, mais ils ont un autre surnom : les « reboussiers ». Définition selon un vieux dictionnaire régional : « rebours, revêche, à l'opposite des autres ». Et l'écrivain d'origine locale Jean Paulhan précise : un reboussier, c'est quelqu'un qui est « toujours prêt à prendre le parti du contraire, le parti du refus, parce que le Nîmois est viscéralement attaché à son libre choix et à son libre arbitre ».

Un ami de « la Rome française », Jean-Luc Nito, en convient : « Pour moi, c'est presque un jeu, qui me fait toujours dire non avant de dire oui. » Mais ce trait de caractère se constate chez beaucoup d'autres natifs de la province, au-delà du pays nîmois.

Le Languedocien peut aussi se définir par rapport aux Provençaux. Il n'a pas la jovialité de ses voisins, leur insouciance apparente. « Ici, on n'est pas dans le Midi tel que le voient les Parisiens, synonyme de pastis, de pétanque et de chant des cigales », prévient l'avocat Jean-Michel Laffont. On peut même trouver au Languedocien une certaine sévérité, plus spécialement dans les régions qui ont vécu longtemps sous influence protestante. Je ne sais plus de qui est cette phrase : « La Provence chante et le Languedoc combat. » La formule me semble assez juste. Le Languedocien n'hésite pas à donner de la voix, en tout cas, pour se faire entendre, dès qu'il a le sentiment d'une injustice, et ses humeurs sont parfois surprenantes, car il se laisse facilement emporter par la colère.

La « révolte des gueux »

On l'a vu en 1907, lors de la révolte des vignerons, qui fit trembler le pouvoir. En ce début du XX^{e} siècle, la concurrence des vins algériens et de vins étrangers falsifiés avait provoqué un effondrement des cours dans le vignoble languedocien et la ruine de toute l'économie locale. La vendange de 1906 ne trouvait pas preneur. Un grand vent de colère monta alors des plaines du Languedoc. Un comité de défense, mené par un vigneron d'Argeliers, Marcelin Albert, lanca un ultimatum au gouvernement, dirigé par Georges Clemenceau, lui laissant trois mois pour trouver une solution à la crise.

« Le Midi se meurt, disait le télégramme. Au nom de tous, ouvriers, commerçants, viticulteurs, maris sans espoir, enfants sans pain, mères prêtes au déshonneur, pitié ! »

« Je connais le Midi, confia Clemenceau à un proche, tout ça finira par un banquet ! » Mais de semaine en semaine, de meeting en meeting, le mouvement de révolte s'amplifiait. Le 26 mai 1907, ils étaient deux cent vingt-cinq mille à Carcassonne pour entendre Marcelin Albert réveiller dans son discours les vieilles rancœurs : « Les albigeois étaient autrefois réunis sous ces murs. Ils y tombèrent pour la défense de leurs libertés. Nous ferons comme eux ! » Le 9 juin, veille de l'expiration de l'ultimatum, six cent mille à huit cent mille manifestants envahissaient les rues de Montpellier, quatre cent quarante-deux maires remettaient leur démission tandis que le comité viticole appelait toute la population à la désobéissance civique.

Il était temps que Clemenceau prît l'affaire au sérieux. Son gouvernement avait bien failli tomber. Quelques années plus tard, il allait trouver le moyen de mettre provisoirement fin à la crise de surproduction du vignoble en faisant attribuer un quart de litre de « pinard » par jour à chaque soldat.

La vigne est chez elle

La vigne est chez elle, dans le Languedoc, depuis plus de deux mille ans. Je n'ai pas trouvé, néanmoins, chez les gens, la philosophie hédoniste qui fait le charme d'autres pays de tradition viticole comme la Bourgogne ou la Touraine. Cela tient sans doute à la manière dont la vigne y était cultivée. Pendant des siècles, les vignerons du Languedoc, petits propriétaires pour la plupart, se sont contentés de produire du raisin (le plus possible), puis de le vendre à un industriel ou une coopérative qui le transformait en un vin de table dit « ordinaire » (ou « piquette » quand il était mauvais). Ils étaient simplement des récoltants, à l'instar des producteurs de betteraves ou de pommes de terre du Nord. On ne pouvait espérer, dans ces conditions, voir se développer cette forme de civilisation particulière

qu'on décèle dans les régions où le vigneron élabore et élève lui-même son vin, amoureusement, avant de le faire goûter avec fierté à ses amis.

Depuis que les viticulteurs ont amélioré leur encépagement pour produire des vins de qualité et qu'ils se sont mis en grand nombre à vouloir vinifier eux-mêmes leur récolte, dans des caves où un espace a été aménagé pour recevoir les clients de passage et les faire déguster, les mentalités ont évolué. Le sens de l'accueil s'est développé, tandis que s'éloignait le spectre de la surproduction.

Dans le même temps, l'État n'a pas ménagé les crédits pour relancer la région. La création du canal du Bas-Rhône-Languedoc, dans les années 1950, a permis de capter l'eau du Rhône pour irriguer les départements du Gard et de l'Hérault et les sortir ainsi, peu à peu, d'une situation de monoculture de la vigne. Dans la foulée, le programme d'aménagement touristique de la côte du Languedoc et du Roussillon (1963-1983) a valorisé le potentiel d'un littoral jusqu'alors inexploité. Si les « barons du Nord » ont eu des torts, à certaines époques, la République les a partiellement réparés, me semble-t-il, ces cinquante dernières années.

Il n'en reste pas moins que le revenu disponible moyen des habitants du Languedoc est encore l'un des plus faibles de France (21 % de moins que la moyenne nationale), mais c'est aussi la région qui connaît la plus forte croissance démographique. Le Languedoc possède un formidable pouvoir d'attraction, qui lui donne des raisons d'espérer.

Figures languedociennes

Un personnage haut en couleur, que j'ai croisé plusieurs fois, incarnait le Languedocien de manière remarquable, avec ses qualités et ses excès : Georges Frèche, qui a été maire de Montpellier pendant vingt-sept ans. Né à Puylaurens, dans le Tarn (comme Marianne !), c'était un homme brillant, un politique d'envergure nationale. Il n'a jamais obtenu le moindre portefeuille de ministre, cependant, parce qu'il a été victime de son caractère fortement languedocien… Ses emportements, ses conflits incessants avec la direction parisienne du

Parti socialiste lui ont barré la route. Paris se méfiait de cette « grande gueule » irascible, capable de propos qui frisaient la provocation. Georges Frèche avait un franc-parler qui pouvait effectivement choquer les tenants du « politiquement correct », mais la ville de Montpellier et la région n'ont pas à regretter de lui avoir fait confiance si longtemps.

En 2007, lors de la campagne présidentielle, les Français ont découvert à la télévision une autre figure languedocienne au caractère très typé : Gérard Schivardi, maire de Mailhac (Aude), « socialiste, républicain et laïc », selon les termes de sa profession de foi. Les téléspectateurs ont surtout retenu son accent rocailleux et son débit précipité qui rendaient parfois ses interventions peu compréhensibles. Nicolas Canteloup l'imite parfaitement. Mais c'est la façon de parler des vieux paysans de l'Aude.

Elle diffère de celle de l'Hérault, où l'on détache plus distinctement les syllabes. Il faut se référer, cette fois, pour l'identifier, à une autre imitation célèbre de Canteloup, celle de la Miss France 2006, Alexandra Rosenfeld, qui fait la gloire du village de Saint-Thibéry, près de Pézenas.

L'accent de Toulouse, c'est encore une autre chanson. C'est celui de Claude Nougaro. Et c'est le plus « sympathique » de France, selon les résultats d'un récent sondage. Mais je reconnais que, pour une oreille étrangère, les nuances ne sont pas évidentes, d'une ville ou d'un département à l'autre.

Indéfectible supporter de l'équipe de football de Montpellier, originaire du Bousquet-d'Orb (Hérault), où il a passé son enfance, Michel Galabru en a gardé des intonations, dans la voix. Une voix bien timbrée qu'il peut faire enfler à volonté, comme dans cette brève séquence de *Bienvenue chez les Ch'tis* où il stigmatise le « Noooooord ! », terreur héréditaire des Languedociens…

La fille du vent

La chanteuse Olivia Ruiz, quant à elle, retrouve son accent dès qu'elle revient chez elle, à Marseillette (Aude), près de Carcassonne,

comme elle le raconte : « Dès que le train entre en gare, ça y est, je sais que je suis chez moi, c'est là. Je le ressens même physiquement, dès que je vois la garrigue, les vignes et que je sens le vent… Je refais corps avec la terre. Je parle plus fort. L'accent revient très fortement. »

Elle est persuadée que cet environnement l'a marquée à vie : « Ça m'a forgé un caractère et un tempérament, car il faut se battre, ici, contre une nature aride, contre le vent, le cers qui a quelque chose de fiévreux… Je me sens vraiment la fille du vent. »

En guise de conclusion…

Chacune des anciennes provinces de France continue ainsi d'imprimer sa marque sur celles et ceux qui y ont grandi. Même s'ils n'en ont pas conscience ou s'en défendent.

Partout, le souffle du vent est chargé d'histoire, de souffrances communes, de bonheurs partagés. Ignorer ce lien, casser ces structures ancestrales en s'appuyant sur des théories économiques discutables me semble être, je le répète, une grave erreur. On peut demander davantage d'efforts aux citoyens et mieux mobiliser leur énergie quand on fait appel à leurs sentiments communautaires séculaires, qu'en les noyant dans des entités administratives arbitraires, dont les frontières ont été dessinées selon des impératifs politiques ou technocratiques.

Est-ce difficile à comprendre ?

Mes adresses

EN BRETAGNE

L'Écailler des Abers
29870 Landela, au port de l'aber Wrac'h
Tél. : 02 98 37 42 87
Il est prudent de réserver…

Hôtel Le Château de Sable
29840 Porspoder
Tél. : 02 29 00 31 32/www.lechateaudesablehotel.fr
Situé tout au bord de la plage, c'est une ancienne colonie de vacances élégamment transformée en « éco-hôtel » de vingt-sept chambres, très confortables, dans un style « design ». Somptueux couchers de soleil.

Le Môle
29810 Lampaul-Plouarzel, sur la route côtière

Tél. : 02 98 84 00 34

Plus connu sous le nom de « Chez Milo », c'est le vrai bar de pêcheurs, qui fait aussi restaurant. Milo y entretient depuis près de quarante ans une atmosphère chaleureuse, bon enfant. Peintre à ses heures, ses toiles décorent joliment la salle à manger.

Hostellerie de la Pointe Saint-Mathieu

29217 Plougonvelin

Tél. : 02 98 89 00 19

www.pointe-saint-mathieu.com

Installé sur la pointe, dans une demeure du XIV^e^ siècle, cet hôtel 4 étoiles récemment rénové, avec piscine chauffée et spa, propose une quinzaine de chambres (sur trente-trois) disposant d'une terrasse qui donne sur la mer d'Iroise. Émerveillement garanti. Tenu par la même famille depuis soixante ans, la famille Corre, il a accueilli toutes les vedettes du show-biz de passage dans la région. De 85 à 215 euros la nuit, selon la vue…

DANS LE NORD-PAS-DE-CALAIS

Restaurant La Sirène

62179 cap Gris-Nez, plage de la Sirène

Tél. : 03 21 32 95 97/www.lasirene-capgrisnez.com

Restaurant Au retour des flobarts

62164 Audresselles

Tél. : 03 21 33 85 84

Hôtel-restaurant de la Plage

62164 Audresselles

Tél. : 03 21 32 95 12

EN BOURGOGNE

Auberge de la Quatr'heurie
21130 Bèze
Tél. : 03 80 75 30 13/www.quatrheurie.com
Le créateur des Quatre Heures de Bèze, Michel Feuchot, a ouvert cette auberge rustique en 1973, autour d'une monumentale cheminée de 1692, dans laquelle il continue, avec son épouse, à faire griller les viandes. Il a récemment aménagé une terrasse en préau d'école pour se rappeler son passé d'instituteur… Halte sympathique dans un très joli village bourguignon.

EN FRANCHE-COMTÉ

Restaurant L'Amphytrion
70200 Fondremand, rue de l'Église dans l'ancien presbytère
Tél. : 03 84 78 99 10

Restaurant Le Balcon
70120 Combeaufontaine, Grande-Rue
Tél. : 03 84 92 11 13/www.le-balcon-70.fr
Le parfait restaurant de province, pour baptêmes, communions et anniversaires. L'occasion de déguster la grande spécialité franc-comtoise : le poulet au vin jaune.

EN ALSACE

Hôtel-restaurant Chez Julien
67130 Devant-Fouday
Tél. : 03 88 97 30 09/www.hoteljulien.com

EN TOURAINE

L'Auberge du XXIe siècle
37 190 Saché, 1, rue du Château
Tél. : 02 47 26 88 77
Il faut compter au minimum 50 euros (par personne) pour déjeuner dans cette auberge à colombages où Balzac aimait venir boire une « fillette », mais le chef a bonne réputation. Ne pas confondre avec le modeste café-restaurant Le Balzac, dans la rue principale, récemment racheté par la mairie et confié à un jeune couple qui s'efforce de maintenir un honnête menu-déjeuner à 11,90 euros.

EN CHARENTE

Le Bar André
17000 La Rochelle, 5, rue Saint-Jean-du-Pérot
Tél. : 05 46 41 28 24/www.barandre.com
C'est le plus rochelais des restaurants. Il est là depuis 1947, et je ne suis jamais passé à La Rochelle sans m'y arrêter. Les salles au décor marin ou la terrasse, au pied des tours du vieux port, sont tout aussi accueillantes. Poissons et fruits de mer sans reproche. On me dit : « Oh, ce n'est plus ce que c'était… » Je n'en ai quant à moi que de bons souvenirs, et sa fréquentation, apparemment, ne faiblit pas.

EN AUVERGNE

Le Montespan
75016 Paris, 87, rue de la Pompe
Tél. 01 47 27 84 48
Menu déjeuner (plat du jour et dessert) à 17 euros. Bons vins de pays.

L'Auberge des Montagnes
15800 Pailherols
Tél. : 04 71 47 57 01
www.auberge-des-montagnes.com
L'accueillante famille Combourieu gère aussi le Clos des Gentianes et le Chalet de Jean.

Hôtel des Remparts
15140 Salers, place de Barrouze
Trois étoiles
Tél. : 04 71 40 70 33
www.salers-hotel-remparts.com
Encore une affaire de famille, une maison de confiance, au cœur d'un des plus beaux villages de France.

EN SAVOIE

La Mère Gaud
74140 Ballaison, 120, impasse de Thenière
Tél. : 04 50 94 01 18/www.la-mere-gaud.com
Ses foies gras mi-cuits, préparés à partir de canards élevés sur place, sont un délice. Repas-découverte deux fois par mois sur réservation.

EN PROVENCE

Café de la Place

13210 Saint-Rémy-de-Provence, 17, place de la République

Tél. : 04 90 92 02 13/www.cafedelaplace-stremy.fr

Belle et grande terrasse. Cuisine de bonne qualité. Les patrons sont des enfants du pays.

Hôtel Gounod

13210 Saint-Rémy-de-Provence, 18, place de la République

Trois étoiles

Tél. : 04 90 92 06 14/www.hotel-gounod.com

Bibliographie

ALEXANDRE Bernard : *Le Horsain*, Librairie Plon, 1988.

BAZIN Jean-François : *Bourgogne*, Éditions Arthaud, 1990.

BRAUDEL Fernand : *L'Identité de la France*, Arthaud-Flammarion, 1986.

DIDELLE Henri : *Une terre, des hommes*, Éditions De Borée, 2011.

HOFFET Frédéric : *Psychanalyse de l'Alsace*, Éditions Flammarion, 1951.

HUGO Abel : *La France pittoresque*, Deloye éditeur, 1835.

LARCADE Véronique : *Les Cadets de Gascogne*, Éditions Sud-Ouest, 2005.

RECLUS Onésime : *En France*, Librairie Hachette, 1887.

RIOU Yolande : *L'Identité berrichonne en question(s)*, Éditions L'Harmattan, 2013.

VALLERIE Erwan : *Ils sont fous ces Bretons*, Coop Breizh, 2003.

VIALATTE Alexandre : *L'Auvergne absolue*, Éditions Julliard, 1983.

WINTER Laurence : *Ciel ! Mon mari est muté en Alsace*, Éditions La Nuée Bleue, 2000.

Remerciements

Je remercie, pour leurs conseils éclairés et amicaux :

Anne-Laure Schneider, Christian Hahn, Ludivine Tachon, Pierre-Olivier Belle, Bernadette Bourvon, Frédéric Soulié, Laurent Beaumel, Sophie Bernard, Patricia Périn, Jean-Claude Séguéla, Jean-Luc Nito, Philippe Bourquin, Jean-Luc Péchinot, Alain Schneider, Bernard Joly, André Daguin, Philippe Delestre, Jean Miot.